0e Année. N° 3.

PERIODICAL R
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
FEB 28 1933

LA

REVUE DE PARIS

1er FÉVRIER 1933

		Pages
iel Hanotaux . .	*Les Primitifs siennois et l'Art byzantin.*	481
e de Gobineau.	*Lettres de Perse.* — I	511
Flandin.	*La Conférence de Londres*	539
çois Mauriac . .	*Le Mystère Frontenac.* — IV	551
ral Mordacq . .	*Clemenceau en Amérique*	573
Cassou	*Papavoine*	600
Bernard	*La Lutte antituberculeuse*	622
ppe Hériat . . .	*La Main tendue.* — II.	638
David-Neel . . .	*Femmes du Thibet*	670
Albert-Petit . . .	*L'Histoire*	684
çois Porché. . .	*Le Théâtre*	696
rt Flament . . .	*Tableaux de Paris et d'ailleurs*	708

Copyrigth 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

Femmes missionnaires

par GEORGES GOYAU
de l'Académie française

L'Art et le Métier

par VALERY LARBAUD

Actualité d'Aristophane

par TRISTAN BERNARD

Fantôme de Valentino

par ALEXANDRE ARNOUX

La grande Pitié des Océan

par PIERRE FRÉDÉRIX

Les Étrangers en France

par GEORGES MAUCO

LES PRIMITIFS SIENNOIS ET L'ART BYZANTIN[1]

Les « Primitifs » avignonnais m'ont conduit, comme il était naturel, aux maîtres siennois, et les deux m'ont reporté vers l'art byzantin. Dans mon précédent article j'ai signalé la troublante lacune qu'on a cru longtemps exister entre l'art gréco-romain devenu l'art byzantin et ce qu'on est convenu d'appeler les « primitifs » de l'art occidental, c'est-à-dire, en somme, l'art du Moyen Age à la veille de la Renaissance. Le problème a été, surtout depuis une trentaine d'années, l'objet d'études nombreuses et de découvertes décisives. Ne peut-on le saisir de la main des érudits et le traiter devant le public des curieux et des amateurs, en se plaçant, non pas, comme on l'a fait généralement, du point de vue de l'histoire byzantine, mais plutôt du point de vue occidental, c'est-à-dire en remontant en quelque sorte des disciples aux maîtres et du moderne vers le passé. La question serait, en quelque sorte, celle-ci : comment l'icone byzantine est-elle devenue la vierge de Raphaël?

Le problème s'étant posé, dans mon esprit, en même temps que d'autres problèmes intéressant l'histoire de la pensée européenne, le plus simple n'était-il pas d'aller à Sienne même, dans cette originale et passionnante cité où sont apparus, des premiers, plusieurs grands peintres italiens, d'interroger leurs œuvres et les œuvres byzantines qu'ils avaient pu connaître et qui avaient pu leur servir de leçon et d'enseignement?

1. Voir *Les Primitifs d'Avignon*, dans la *Revue de Paris*, n° du 1er janvier 1933.

Il se trouve justement, qu'à Sienne, par suite du don fait à la ville, par Nicolo Buonsignori, du magnifique hôtel de cette grande famille, les collections civiles et religieuses viennent d'être exposées à nouveau avec une méthode et un goût achevé par la superintendance des Beaux-Arts de la Toscane seconde, actuellement aux mains de l'impeccable et délicieux savant qu'est M. Peleo Bacci. Le directeur des Beaux-Arts du royaume, M. Roberto Paribeni m'ayant donné, avec sa libéralité renommée, toutes les recommandations nécessaires, je pus aborder, grâce à ces deux bienveillances conjuguées, les trésors de Sienne; selon sa fameuse devise, Sienne m'ouvrait ses portes avec son cœur : *Cor magis tibi Sena pandit.*

Je n'oserai pas dire que, même avec toutes ces facilités, la recherche fut des plus aisées pour un amateur de passage. L'art byzantin a subi le sort des choses exposées aux maléfices du temps, aux caprices de la mode, à l'infidélité des générations successives. Ce n'est pas d'aujourd'hui que, selon la boutade de Montaigne, les enfants devenus grands battent leur nourrice. On a énormément détruit. Détruire pour détruire, détruire pour construire, c'est le fait de la brutalité des hommes. Et c'est ce qui s'est produit dans tout l'ancien orbe romain quand les peuples successeurs ont eu accrédité parmi eux le préjugé que la civilisation byzantine n'avait été qu'une longue décadence.

Sienne, cependant, parmi tant d'autres villes glorieuses de la péninsule, a moins détruit peut-être. De mes visites antérieures, il me restait le souvenir d'une ville antique, *Sena vetus*, accrochée à son rocher et à son passé, respirant le souffle de sa montagne et de sa fierté citadine : on devait y retrouver les restes du nid d'où son art splendide s'est envolé vers le monde occidental.

Je partis pour Sienne.

Sienne, d'après la légende, est née de Rome; les fils de Remus, Senio et Aschio, craignant le sort de leur père, se seraient enfuis vers la montagne, emportant l'image de la Louve, et ils auraient fondé la ville en lui donnant pour couleurs le blanc et le noir en souvenir des deux chevaux, l'un blanc, l'autre noir, qu'ils avaient montés pour se sauver. Sienne serait donc une ville de refuge, de transfuges, un asile.

C'est le cadet qui rompt le foyer et dit : *Non!* Vieille comme Rome, elle s'échappe de la vallée et s'est hissée sur la crête prochaine, mais sans nulle envie de renoncer à son droit héréditaire; tant s'en faut; décidée à le revendiquer avec une indomptable ténacité. Campée sur sa montagne, buvant l'eau de son puits foré par sa première protectrice, Diane, Sienne évoque en moi la ressemblance de notre abrupte, opiniâtre et loyale cité druidique qui se dédia, comme elle, par la suite, à la Vierge, Notre-Dame du Puy.

En fait, c'est la parenté romaine qui fut, pour Sienne, dès les premiers siècles du Moyen Age, le bienfait des dieux. La géographie parle : tout ce qui, de l'Italie méridionale et centrale, partant de Rome, désire s'arracher à l'isolement péninsulaire, tout ce qui tend à se mêler à la vie européenne et occidentale est forcé de passer par Sienne; c'est par Sienne que les routes terrestres gagnent la Gaule et les pays du Nord. Sienne est le nœud de la botte dont son voisin le lac de Trasimène est la boucle. Sienne épuisera ses forces à maintenir cette situation dominante et à en tirer tous les bénéfices qu'elle peut lui faire rendre. Mais, par contre, Sienne a besoin de gagner la mer, et, pour cela, elle dépend de Florence et de Pise installées sur l'Arno. Quand elle s'unit à Pise, Sienne cadenasse, sur terre et sur mer, sa rivale éternelle, Florence. Toute la bataille de l'unité italienne, depuis Annibal jusqu'à Napoléon III, est là, montagne et plaine, terre et mer, nord et sud, passage et barrage, guelfe et gibelin. Sienne s'est perdue du jour où elle s'est non pas soumise, mais seulement alliée à Florence. Prise ainsi, l'histoire de Sienne est un des drames les plus émouvants de la vie déchirée des cités italiennes. Ces infinies petites épopées se disputant les morceaux de l'antique gloire romaine ne sont plus vivantes que dans les livres : mais que d'admirables monuments elles ont laissés!

Pour soutenir son rôle, ce grand rôle, depuis si abaissé, Sienne eut le bénéfice d'un coup de fortune sans pareil, dû assurément au génie économe et à la robuste initiative de ses montagnards, mais aussi à sa position géographique et à sa parenté avec Rome : ses banquiers, enrichis par la lente rapacité ancestrale, devinrent les hommes d'affaires de la Papauté. Leur valeur, c'est-à-dire leur crédit, était indiscutée et indiscu-

table sur toutes les places de la chrétienté. On les appelait les *cahorsains*, — appellation longtemps énigmatique, mais qu'ils paraissent bien avoir héritée de nos gens de Cahors, de ces habiles changeurs et usuriers du premier moyen âge, auxquels ils s'étaient substitués. La Papauté, toujours à court d'argent, confia donc aux riches familles siennoises la recette de tous les droits qu'elle pouvait avoir à réclamer sur l'ensemble des pays chrétiens. Non seulement d'Italie, mais de France, d'Angleterre, d'Allemagne, des sommes immenses se mirent à couler vers Rome en passant par Sienne, non sans y laisser de sérieux profits. La fortune des grandes familles siennoises s'accrut démesurément et, en même temps, leurs moyens d'action. De banquiers, les voilà devenus marchands, commissionnaires, bailleurs de fonds du commerce universel. On les trouve partout, en Grèce, en Syrie, en Arménie, en Égypte, en Perse et jusqu'en Chine. Dans notre France, aux foires de Champagne, qui sont les places d'échange les plus fréquentées du Moyen Age, ils tiennent le haut du pavé; ils n'ignorent ni l'Orient, ni la Grèce, De partout, l'or vient vers la pieuse cité, dont la gratitude s'était, dès lors, vouée à la Vierge.

L'auteur anglais qui écrit l'histoire de Sienne, Langton Douglas, à qui nous empruntons ces détails, ne peut, en exposant les démarches de cet enrichissement extraordinaire, retenir un cri d'admiration : « En vérité, dit-il, le courage, la persévérance, la prescience de ces marchands siennois réclament notre respect; et ce respect s'accroît sincèrement, si nous considérons au prix de quels dangers et de quelles peines de pareils résultats peuvent être obtenus. » L'âge moderne se mire ainsi et s'admire en ses origines. Sienne elle-même n'était pas dans l'ignorance de ses propres mérites : elle vénérait ces hommes d'initiative et d'entreprise et elle les consacrait dans un latin de médaille : grands, soldats et marchands, *grandi, milites et mercatores.*

***

De ces marchés, où Sienne exerçait sa maîtrise, le plus vaste, le plus profitable, c'était, sans nul doute, l'Empire

byzantin. Durant toute la durée du Moyen Age, Constantinople fut le lieu consacré des grandes affaires. Fille de la Rome conquérante, installée aux portes de l'Orient, héritière du paganisme, convertie au christianisme, la ville de Constantin gardait le dépôt de tout ce que les civilisations antiques avaient su créer de grand et de beau et elle le développait de son génie propre. Ce n'était pas sans raisons profondes que l'Empire romain s'était décalé vers l'Orient : ses chefs avaient hésité entre Alexandrie, Troie et Byzance, et cette hésitation même indique la nécessité et la grandeur de la décision qui fut adoptée. Qu'on s'imagine le cercle de rivages et de cités qui entourait ce pont jeté sur le Bosphore entre l'Europe et l'Asie et où s'installait la nouvelle Rome : Athènes, Salonique, Antioche, Jérusalem, Alexandrie, les Cyclades avec la Crète, les pays adriatiques, les pays danubiens, l'immense Scythie, et, en arrière, l'obscure Asie, la Perse, les Indes, l'Arabie, la mer Rouge, l'Abyssinie, les rivages africains, tout cela subissant ou ayant subi le joug de l'Empire.

Cette Société des Nations que la hâblerie grecque appelait *l'oikoumène*, la terre habitée[1], s'arrangea pour vivre, commercer, produire, se transformer, s'instruire, combattre et durer pendant mille ans. Qu'on s'imagine aussi ce qu'elle put faire durant ces longs siècles où elle eut des traditions à entretenir, des dogmes à créer, des populations à soumettre, à maintenir et à convaincre, où ses armées et ses flottes couraient inlassablement vers de si lointaines frontières, depuis le Sahara jusqu'aux mers du Nord, depuis le Danube jusqu'au golfe Persique, depuis Sokotora jusqu'aux Cassitérides. Constantinople, recevant les tributs de ces pays immenses et divers, connut une richesse invraisemblable, et, parmi les péripéties dramatiques de son histoire, elle ne songea qu'à les dépenser pour servir sa propre grandeur et pour honorer le Dieu qui la lui accordait. Constantinople devint ainsi une ville prodigieuse.

Villehardouin exprime, en son naïf langage, l'émotion des Croisés de 1204 quand ils eurent devant eux les murs de cette cité fabuleuse que leur barbarie et leur cupidité allaient livrer au pillage et à la dévastation : « Vaisseaux et galères remon-

1. J. Carcopino, *Empire romain et Europe.*

tèrent le bras Saint-Georges et arrivèrent à l'abbaye de Saint-Étienne qui est à trois lieues de Constantinople; et lors virent Constantinople. Et pouvez croire que moult regardèrent la ville ceux qui ne l'avaient jamais vue et si, ne pouvant cuider que si riche ville pût être en tout le monde, comme ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle estoit close tout autour à la ronde, et ces riches palais et ces haultes églises dont il y avoit tant que nul ne pouvoit croire si on ne les eut vues de ses yeux, et de long en large cette ville qui des autres étoit souveraine. Et sachiez qu'il n'y eut si hardi à qui le cœur ne frémit. Et ce n'est pas merveille puisque jamais une œuvre si grande ne fut faite à tant de gens depuis que le monde fut créé... » Et ce fut bien autre chose quand la ville fut prise, que l'armée assaillante y pénétra de vive force et que le pillage occidental commença : « Et les gens qui furent répandus parmi la ville gaignèrent assez; et fut si grand le gain que nul ne vous en diroit la fin, d'or et d'argent et de vaissellement et de pierres précieuses et de samits, et de draps de soie, et de robes vaires et grises et hermines, et tous les grands trésors qui furent trouvés en terre. Et bien témoigne Geoffroy de Villehardouin, li mareschaus de Champaigne, à son escient por vérité que, dès le commencement des siècles, il ne fut jamais en une ville tant gaigné. »

Rendons-nous compte du spectacle qu'une seule de ces églises (dont Benjamin de Tudèle dit qu'il y en avait à Constantinople autant que de jours dans l'année) présente aux regards de ces barbares qui, enfonçant les portes, en demeurent éblouis. Il ne s'agit même pas de cette incomparable Sainte-Sophie qui remonte au temps du grand empereur Justinien et qui aura, dans le monde civilisé, cent filles à son image; voyons la Néa, l'église palatiale de l'arménien Basile Ier (867-886), construite dans un temps de sagesse relative après la querelle des Iconoclastes. « Constantin Porphyrogénète, son petit-fils et le fameux patriarche Photius, nous ont laissé, des merveilles fabuleuses que contenait ce temple « d'une beauté divine », des descriptions enthousiastes. Dans l'atrium, deux fontaines faites de marbres d'Égypte et du Sangarius, l'une ornée de dragons, l'autre de coqs, de boucs, de béliers, tous de bronze, tous vomissant, attiraient le regard.

Les portiques extérieurs environnant cet atrium étaient d'un luxe éblouissant, plaqués de marbre d'une entière blancheur. L'or, l'argent, les mosaïques, les marbres recouvraient les voûtes et les parois de la nef. La clôture du sanctuaire, les degrés qui y conduisaient, les saintes tables du sacrifice, tout était d'argent fin, rehaussé de gemmes innombrables et de grosses perles. Quant à l'autel, il était « d'une composition plus précieuse que l'or même ». Le sol de l'église était pavé de magnifiques mosaïques de marbre, représentant des animaux étranges, mille sujets divers à l'imitation des plus beaux tapis orientaux. Cinq coupoles profondes étincelant de feux de mosaïques à fond d'or dominaient cet ensemble d'une richesse incroyable. Dans celle du centre, un Christ Pantocrator, géant troublant et mystérieux, divinité au regard étrange, embrassait l'univers de ses bras étendus dans un geste de prière intense[1]... »

Quelles leçons et quels exemples pour ces envahisseurs, parmi lesquels les gens attentifs et compétents ne manquaient pas. L'armée, recrutée en Ile-de-France, en Champagne, sur les bords de la Loire et du Rhône, comptait dans ses rangs de ces princes, de ces prélats, de ces pieux chrétiens qui construisaient, en même temps, dans leur pays lointain, des églises, des cathédrales, Saint-Denis, Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Paris. Ce n'étaient pas des sauvages et ce n'étaient pas des aveugles. De quel œil mesuraient-ils et dénombraient-ils ces incomparables splendeurs? Comment admettre que leur goût et leur mémoire ne s'emplissaient pas du spectacle que leur offrait un art si sûr de lui-même avec de si belles réalisations?

Constantinople apparut à ces gens de l'Occident comme une étoffe merveilleuse, — telle la dalmatique de l'empereur Charles, — brodée d'or, de travail et de piété. Les générations s'étaient épuisées à l'embellir, et cela pour rien, pour le sacrifice à la divinité et à la beauté. Les deux traditions antiques, l'orientale et l'occidentale, avaient rapproché leur expérience et confronté leurs calculs héréditaires pour contrôler les modèles et se garantir de toute erreur. En architecture, la

1. V. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 413-430, *passim*, et G. Duthuit, *Byzance et l'art du XIIe siècle*, p. 109.

coupole, la basilique, le cloître, le campanile, le cintre, la voûte, l'arc brisé, les chapiteaux sculptés et fouillés, les revêtements de marbre, ou de métal, la polychromie, tout ce qui pouvait nourrir, élever ou amuser l'esprit, charmer l'imagination ou satisfaire le goût; dans l'ornement, le galbe de la forme humaine reçu de l'antiquité se drapant familièrement dans le fantastique de l'Orient, le jeu des reliefs et des ombres, le décor floral, l'arabesque des mots et des lettres accompagnant et éclairant l'anecdote, l'imprévu de la chimère où le caprice chinois lui-même se glissait; par la mosaïque le flamboiement doré des perspectives, la profondeur azurée des coupoles, la solennelle apparition du Christ Pantocrator, la majesté du doigt divin, la rigidité des défilés célestes, le peuplement de l'infini et de l'éternel, cette hantise, cette insistance du mystère s'incrustant sur le moellon des murailles et sur l'étendue des pavements; par la peinture, la douceur des icones, l'apaisement du miracle, la sécurité de la croix, le tout surélevant la misérable humanité et lui enfonçant, comme un triple glaive flamboyant, jusqu'au fond de l'âme, le réconfort de la foi, de l'espérance et de la charité[1]. Il faudrait tout dire, la lucidité des émaux et des pierres précieuses, l'arc-en-ciel des verreries, la tendresse des ivoires, l'amitié des miniatures, le luxe des orfèvreries et des cadres, la solennité des couronnes; mais comment ne pas rappeler, du moins, la diffusion des tissus, propagande nomade que la fidélité transporte jusqu'aux plus lointains pays? Encore aujourd'hui, on trouve de ces lambeaux consacrés au fond des coffres bariolés qui, de main en main, ont franchi les déserts et les océans; les vierges aux yeux cernés, les chevaliers dans leurs armures dorées, les dragons hiératiques y sont tissés; l'aigle empenné d'or tient en son bec l'anneau et, de sa haute symétrie multipliée, célèbre l'Empire; sur une tapisserie, la Néréide chevauche le monstre marin; la merveille des merveilles est l'épitaphios de Salo-

1. V. André Grabar, *La décoration byzantine*, in-8°, Van Oest : « Dans la décoration, non seulement le choix des sujets, mais encore leur répartition sur les murs sont dus à des raisons d'ordre religieux : l'église dans son ensemble et dans chacune de ses parties a un sens symbolique; les images qui décorent la coupole, ...correspondent à une signification mystique de ces éléments architecturaux », p. 17.

nique, « où les principaux personnages sont vêtus d'or relevé de quelques taches d'argent; les autres sont habillés de vert qu'animent des reflets changeants, jaunes, bleus et violets. Trois sujets le décorent : au centre l'image du Christ rigide dans la mort; au-dessus deux anges tenant des éventails, au-dessous deux anges pleurant; aux quatre angles, les symboles des évangélistes. Le Christ communie les apôtres, c'est-à-dire à jamais tous les croyants ». Un tel témoignage reluisant au fond du sanctuaire, n'était-ce pas, pour la foule agenouillée, comme une ouverture sur le ciel[1]?

Constantinople, on l'a dit, « était un musée »; mais, si belle, la ville n'était qu'un illustre fragment de l'Empire. L'art impérial rayonnait d'un éclat extraordinaire jusqu'aux frontières les plus lointaines, et même au delà. Maintenant que ces choses, longtemps méconnues sont, en quelque sorte, retrouvées et découvertes, elles présentent comme une exposition des créations du génie humain qu'on ne peut essayer de dénombrer, car il faudrait tenir compte de ce qui s'est perdu[2]. Ici encore, l'Orient apparaît comme initiateur et même réformateur. C'est lui qui s'empare de l'art classique, qui en brise les lignes sévères, qui en colore les pâles images. L'art copte, parfois solennel encore, réagit contre la froideur pharaonique et, parfois, dans un mouvement endiablé, risque un réalisme qui fait plutôt penser à Rodin qu'à Phidias. L'ardente Léda que M. Duthuit vient de publier, parmi tant d'autres merveilles,

1. Photographie dans Diehl, *Manuel*, p. 982-893. Pour la diffusion de l'art byzantin et notamment des tissus, dans tout l'Occident et notamment en France, voir les savants volumes de M. Ebersolt dont je citerai seulement la phrase finale : « La culture latine est restée la base de la civilisation française au Moyen Age. Parmi les éléments multiples dont se compose cet ensemble majestueux et complexe, l'Asie et Byzance ont leur part : mais si le souffle de l'Orient a passé sur la France, le souffle de l'esprit créateur s'est aussi abaissé sur elle. »

2. Même une bibliographie des œuvres récentes relatives à l'art byzantin, dépasserait les proportions de cet article. On la trouvera dans les notes de l'important ouvrage qui vient de paraître chez Picard : A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, trad. Brodin et A. Bourguina, 1932, 2 vol. in-8. — Il y a lieu de citer encore, parmi les publications récentes spécialement françaises : *Les Recherches* de M. Millet. — Louis Bréhier, *L'Art byzantin*. Laurens, in-12. — Charles Diehl (dont le *Manuel de l'Art byzantin* est indispensable). *L'Art chrétien primitif et l'art byzantin*. Éditions Van Oest, 1928. — Jean Ebersolt, *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant et pendant les Croisades*. Van Oest, 1928, 2 vol. in-4°. — G. Duthuit, *Byzance et l'Art du XIIe siècle*. Stock, 1926, etc., etc.

étreint le cygne dans une culbute de volupté qui dégèle d'un seul coup toute l'Antiquité[1].

Mais le christianisme, sévère correcteur de la pensée et des mœurs, réclame, à son tour, la maîtrise de l'image. Si elle n'est pas avec lui, elle sera contre lui. C'est en Asie que serait née l'iconographie chrétienne et tôt après la mort du Christ, à tel point qu'on pourrait dire que les traits réels des scènes évangéliques ont été immédiatement recueillis et transmis par des témoins. A Doura-Europas, colonie grecque fondée sur la rive droite de l'Euphrate par Seleucus Ier et qui fut détruite par l'invasion des Perses Sassanides en 256 de notre ère, on vient de découvrir les restes d'un petit baptistère chrétien qui remonte peut-être au IIe siècle, en tous cas au début du IIIe. Là sont déterminés, dès les premiers essais de l'imagerie rituelle, les types, les canons destinés à se reproduire tout le long des siècles : Adam et Ève des deux côtés de l'arbre de la Science, le Bon Pasteur avec son troupeau, les Saintes femmes au tombeau, Jésus marchant sur les eaux, le Paralytique emportant son grabat, la Samaritaine s'approchant du puits, leçons divines, si nouvelles et si simples, qui mettaient le bien au cœur d'une humanité que tous les désordres avaient précipitée à sa perte[2]. Ainsi, de toutes parts, les sources se gonflaient pour alimenter la nappe byzantine; débordant à son tour, sur l'ancien orbe romain, elle dépassait ses rivages.

De telle sorte qu'on en est venu, maintenant, à distinguer, dans l'art byzantin, des écoles différentes, non moins nombreuses et variées que celles qu'une classification un peu rapide a imposées à l'art primitif européen. Au début, comme initiatrices, se cumulant sur la tradition gréco-latine, les hautes influences orientale, syrienne, arménienne, égyptienne, persane; la première apportant la science du corps humain, l'équilibre architectural, la perfection de la technique, l'autorité d'un poncif longuement mis au point, les autres recher-

1. V. G. Duthuit, *La sculpture copte. Statues, bas-reliefs, masques.* Édit. Van Oest, 1931, grand in-4°.

2. Je dois ce précieux renseignement à une obligeante communication de mon confrère de l'Académie des Inscriptions, M. F.-M. Cumont, qui voudra bien agréer mes plus empressés remerciements.

chant la richesse des couleurs, le charme de l'expression, l'amusement des yeux, la pompe du luxe et surtout l'intensité de l'édification; non plus la forme pour la forme, mais l'image pour l'enseignement, la création artistique pour l'utilité morale; non plus le style pour lui-même et l'équilibre statique, mais l'élan vers Dieu et l'effort dans l'aspiration céleste, l'art devenant théocentrique et non plus anthropocentrique.

De Constantinople où se produit le bouillonnement d'un tel mélange, l'art ranimé, transformé, rayonne de toutes parts et provoque, par son propre rayonnement, le retour du reflet. Il envoie et on lui renvoie; il donne et il reçoit : art serbe, art bulgare, art macédonien, art adriatique, art danubien, art slave, art géorgien, art de la Cappadoce et de la Phocide, etc. Le monde, endormi dans les forêts et les steppes, s'éveille : naissance et non renaissance; si bien que jusqu'aux bords du Rhin et par delà la Volga, une architecture et une décoration imprévues étalent la nappe byzantine de leurs eaux diversement nuancées. Jusqu'à Novgorod, Byzance règne. Après que Jaroslav, fils de Vladimir (1015-1054) eut achevé dans Kief, la ville aux quatre cents églises, une autre Sainte-Sophie, sa ville mérita le cri d'admiration d'un contemporain : *Æmula sceptri Constantinopolitani et clarissimum decus Græciæ.*

Mais pourquoi se perdre si loin? Est-ce que le règne de ce que nous appelons l'art byzantin n'est reconnu que par des populations attardées? Est-ce que sa polychromie et sa pompe rigide n'ont d'autres admirateurs et sectateurs que l'Orient et les Barbares? Non. Il domine en son lieu de naissance, en Italie, à Rome, dans la Gaule romaine, en Espagne, au cœur de la civilisation latine et dans la vieille maison des Césars. Ignorons-nous que Constantinople a régné sur la péninsule italienne jusqu'au XIIe siècle et que les Byzantins étaient là chez eux? Oublions-nous que la Sicile et toute l'Italie méridionale ont abrité la plus longue survivance des monastères basiliens? Négligerons-nous cette profusion de richesses pittoresques, mosaïques, fresques et pavements, qui ont survécu dans les grottes ou parmi les ruines, et mises au jour par M. Diehl, par M. Bertaux? Pourrions-nous taire Montreale, la Chapelle Palatine, la Mortorana? Dans le nord, même autorité politique et artistique. Et Ravenne? Et Saint-Marc

de Venise? et Grossa-Ferrata? Et le Mont Cassin, Torcello, Murano, Trieste, la Dalmatie entière, et, pour ne rieu oublier, le Mont-Athos, fulgurant de beautés sans cesse renouvelées? Oublierons-nous qu'à Rome même, toutes les vieilles églises sont « byzantines », leurs cryptes sont « byzantines », leurs mosaïques sont « byzantines », à tel point qu'on distingue à peine les œuvres « grecques » des mosaïques du premier grand artiste romain, Pietro Cavallini? Concluons avec M. Diehl : « La supériorité incontestable des artistes de Constantinople a fait d'eux, à ce moment, les éducateurs de l'Italie. Du Nord au Midi, partout, c'est à eux que l'on fait appel; les mosaïques de Torcello et de Saint-Marc de Venise reproduisent avec une exacte fidélité les traditions de l'iconographie byzantine! Les maîtres qui décorent les monastères de Grotta-Ferrata et du Mont-Cassin sont des Grecs comme ceux qui couvrent de leurs fresques l'église de *San Angelo in Formis*. C'est de Byzance que viennent toutes les œuvres de prix. » Et Bayet, en quelques mots décisifs : « L'art byzantin fut, à ce moment et pendant toute la première partie du Moyen Age, l'art régulateur exerçant comme la direction générale de l'art dans tout le reste de l'Europe. » Tirons enfin de ces constatations, une formule claire et simple : *Un art unique... toute l'Europe!*

Mais, répétons-le aussi et à plus forte raison : Byzance reçoit autant qu'elle donne. De même que l'Orient, l'Égypte, les pays danubiens, l'Adriatique et jusqu'à la lointaine Scythie apportent quelque chose à Constantinople, ne fût-ce que par leur goût et par leurs exigences d'amateurs, de disciples et de clients, de même, les artistes italiens sont accueillis, plus qu'on ne le sait peut-être dans l'Empire; et ils insuflent leurs propres conceptions artistiques dans la production de leurs maîtres, à tel point « qu'au moment où l'on a découvert, à Constantinople, les mosaïques de Kahrié-Djami, datant du temps même où Giotto était à l'apogée de sa gloire, on a cru qu'elles étaient l'œuvre des maîtres de l'Occident ». Partout, en Syrie, en Égypte et jusqu'en Perse, peut-être plus loin encore, on surprend la trace de ce nomadisme artistique des Italiens, en particulier des Vénitiens. Les deux sources se mêlaient; il n'y avait plus qu'un seul art.

L'art italien, en ce temps où l'Italie essaye ses forces, où,

ligotée dans le tourment des hostilités citadines elle pousse le cri désespéré de la « Divine Comédie », cet art naissant est encore tout baigné dans l'atmosphère de la grandeur impériale. L'autorité, le prestige, la richesse et les exemples viennent de là.

D'ailleurs, le héraut, la trompette du « nouveau style » et du nouvel art qui s'élève contre la tradition et contre l'hellénisme, Vasari lui-même, Vasari qui a empoisonné pour des siècles l'histoire artistique de son engouement florentin, le médiocre et inexact Vasari, est bien obligé de reconnaître, dans le détail, ce qu'il rejette en thèse générale, à savoir que les premiers maîtres de la renaissance italienne se sont tous mis à l'école des Grecs : « Les artistes grecs, dit-il, les meilleurs de leur temps et étant seuls de leurs professions, furent amenés en Italie (ils y étaient) où ils apportèrent avec eux la mosaïque, la sculpture et la peinture. C'est ainsi qu'ils enseignèrent aux Italiens... », etc. De Cimabué, il dit : « Tout en imitant les Grecs, il perfectionna grandement leur art... », etc.; de Nicolas de Pise : « Tandis que Nicolas se trouvait sous la direction de quelques sculpteurs grecs qui travaillaient aux sculptures et autres ornements du dôme de Pise et du baptistère... ». « Le mosaïste André Tafi, voyant que la mosaïque à cause de sa durée était plus estimée que la peinture, se rendit de Florence à Venise où quelques mosaïstes grecs travaillaient à Saint-Marc; il se lia d'amitié avec eux et, à force de prière et d'argent, il parvint à conduire à Florence maître Apollinaire, peintre... », etc. Gaddo Gaddi, peintre florentin, « fit preuve de plus de dessin dans ses œuvres *travaillées à la grecque...* », etc. « Margaritone, étant considéré comme un maître excellent parmi les autres peintres de cette époque qui travaillaient à la grecque... », etc. Quant à Giotto, « il travailla, d'abord, chez Cimabué et c'est en surpassant son maître qu'il abolit complètement la grossière manière des Grecs et créa le beau style moderne... ». Car telle est et telle sera, en tout temps, l'action et la réaction, l'une sur l'autre, des générations qui se suivent; et c'est ainsi que notre David, par un soi-disant retour à l'antique, arrache, l'art des mains de Fragonard et de Boucher qu'il renie en leur succédant.

***

Retournons à Sienne!

Venant de Rome, on se dirige vers Sienne en parcourant une riche plaine dominée au loin par une hauteur abrupte qui barre le ciel, — un haut lieu, un sanctuaire. En approchant, on distingue, au sommet de la crête, une tour élancée, une lourde église, un dôme; c'est Sienne.

La ville, à la parcourir d'abord, vous saisit d'une impression simple et forte : antiquité, originalité, vivacité, beauté. D'après son histoire, Sienne fut, en son temps, une personne soudaine, grandie vite, vite nouée; dans sa robe du Moyen Age, elle est restée d'âge moyen, survivante en la fleur d'une prompte maturité.

Rémus, si vite disparu de l'histoire, n'en est pas moins le frère de Romulus; tous deux ont sucé le sang de la louve : Sienne, avec des destinées si différentes, n'en est pas moins la sœur de Rome, comme elle, ville éternelle. J'ai dit le sens de son histoire, la lutte acharnée pour le territoire, pour l'indépendance, l'épopée de chaque sentier, de chaque tournant, de chaque rocher, de chaque fortin : drames de Lilliput si grands d'humanité et qui nous passionnent encore. Quelle constance, quel souffle, quelles angoisses! Comment ne prendrions-nous pas parti pour la brave petite ville si fière, si tenace quand elle s'efforce d'arrêter le flot de la grande histoire montant vers elle et qui la submergera?

Quand Florence, se croyant assurée de sa supériorité militaire, somma Sienne de subir des conditions honteuses, Sienne refusa et se prépara à une résistance à mort. L'évêque ordonna que son clergé, s'étant déchaussé, le suivît processionnellement vers la cathédrale en chantant à très haute voix pour implorer la pitié divine : « Mais là, pendant que messire l'évêque avec tout son clergé, allait ainsi en procession, chantant leurs prières et litanies, Dieu mit en l'esprit du syndic Buonaguida de se lever et de dire d'une voix si haute qu'il fut entendu par les citoyens qui se trouvaient sur la place Saint-Christophe en dehors de l'église : « Seigneurs de Sienne, mes chers concitoyens, maintenant il m'apparaît que nous devrions en toute sincérité nous offrir, offrir nos personnes et

nos biens, la cité et le contado, à la reine de la vie éternelle, notre mère, la très douce Vierge Marie, *dolcissima Vergine Maria*. Je lui fais, en tous cas, don de moi-même : puissé-je y avoir votre compagnie... » Puis, se prenant par la main, messire l'évêque et Buonaguida s'avancèrent jusqu'à l'autel de notre mère la Vierge, et s'agenouillant, Buonaguida se mit à dire : « O Vierge Marie, glorieuse reine du Ciel, mère des pêcheurs, je t'offre, te donne et te voue cette ville et le contado de Sienne et te prie, très suave Mère, de vouloir bien l'accepter malgré le misérable état de nos péchés. Pardonne-nous nos offenses, protège-nous, défends-nous, délivre-nous du mal et de ces vilains chiens de Florence qui veulent nous assaillir, nous opprimer, nous mettre en ruines. » Et tout le peuple se rangea en une grande procession et, par la place del Campo étant revenus jusqu'au Dôme, ils commencèrent à faire la paix les uns avec les autres; ils se demandaient le pardon, ils se pardonnaient et la concorde fut faite dans toute la ville. »

Comment la Vierge, *la très douce Vierge* n'eût-elle pas entendu ces voix de la terre! Les Florentins envoyèrent contre Sienne une armée puissante et qui croyait obtenir la victoire, presque sans coup férir. Dans la nuit du 4 septembre 1260, l'armée des Siennois sortit à sa rencontre et, tout à coup, elle vit au-dessus d'elle les nuées sombres s'éclairer d'une lumière céleste. Ils comprirent que la Sainte Vierge signalait sa présence et sa protection. Ils s'écrièrent : « O Vierge Marie, Vierge glorieuse, protège-nous, délivre-nous, nous t'en supplions, de ces chiens de Florentins. » Et, le lendemain, ce fut la fameuse victoire de Montaperti,

... La strazo e il grande scempio
che fece l'Arbia colorato in rosso[1].

Les annales de Sienne sont, dans leurs moindres incidents, toujours aussi émouvantes, aussi belles. N'oubliez pas ce cri vers la *dolcissima Vergine Maria*. C'est tout l'art siennois. Car cet art exprime l'existence si tourmentée de la ville; il est né de la nature et du tempérament de son peuple.

Les Siennois du Moyen Age et les Siennois de toujours sont

1. « ... Le massacre et le grand carnage qui firent que l'Arbia (la rivière de Montaperti) fut colorée en rouge... (*Divine Comédie*, X-86).

fiers, têtus, braves, risqueurs, gais et pieux. C'est encore le cadet qui rompt le foyer et qui dit : *Non!* Brave parce que montagnard, riche parce que marchand et banquier, risqueur parce que riche et brave, gai parce qu'il a tout ce qu'il désire, pieux enfin, parce que Dieu et la Vierge l'ont protégé et qu'il compte toujours sur leur protection. Avec sa belle humeur, son goût du risque et ce génie glorieux que Dante met au plus haut en le comparant au même défaut français :

... Or fu giammai
Gente si vana come la Senese?
Certo non la francesca si d'assai[1].

Qualités et défauts, Sienne gardera son originalité et son quant à soi parmi ses sœurs de la péninsule; jamais satisfaite, aspirant toujours au mieux : — « Ce n'est pas ça! — Ce n'est pas encore ça! — Ce n'est jamais ça! » Elle s'obstine, exige le parfait, le fin du fin. Son gouvernement, soit aristocratique, soit populaire, soit mélangé, n'est jamais à son goût. Si elle prend un tyran, c'est le pire des tyrans, — un tyran médiocre : — « Ce n'est pas ça! » Elle critique toujours, dispute et se dispute toujours : le seul peuple qui ait été assez enragé de politique pour la mettre en peinture, et qui ait inscrit sur les murailles de son palais d'État, le contraste entre « le bon gouvernement » et « le mauvais gouvernement ». Bourgeois difficiles, tâtillons, exigeants, parce qu'ils sont riches et payent bien, leurs humeurs se résolvent finalement en bonne humeur parce qu'ils sont prospères et bedonnants : et alors, c'est une fête, une bombe sans frein. La bourse bien garnie, maîtres sur leur montagne, ils n'ont rien à se refuser. Dans ces jours de folie où leur Dieu est le fameux Mangia, le seul souci est de trouver de nouveaux jeux. Tout est liesse; une clameur de joie monte jusqu'au ciel; et cela aussi, leur art l'exprimera : *popolo lieto, arte lieto.*

Aujourd'hui même que Sienne est une ville entre tant d'autres, une quelconque sous-préfecture, comme nous dirions, elle a gardé, inscrits en son visage et en son âme, les traits qu'y a gravés son passé. La rue della Citta, par un temps

1. *Inf.* XXIX, 121. « Fut-il jamais une nation plus vaine que celle de Sienne? Assurément non, pas même la Française... »

de pluie, spectacle inoubliable! L'eau tombe à seaux et se précipite transformant les ruelles en torrents; la dalle reluit sous l'averse; la foule est aussi dense que par les beaux jours; elle roule sur elle-même poussant ses flots pressés. Et tous rient et se rient, hommes et femmes; les yeux étincellent; se connaissant tous et vivant familièrement, on dirait qu'ils se retrouvent après une longue absence. Et ce sont les bras levés, les saluts qui s'échangent, les rires qui fusent : heureux d'être de si bonne humeur sous l'ondée. Les chevaux aussi se connaissent et les moteurs aussi, tant ils savent, en leur élan fou, s'arrêter soudain parmi la foule massive, se frôler presque, et repartir non moins follement sur la dalle glissante.

Aux deux côtés de ces rues étroites, les façades des vieux palais gothiques avec leurs grands airs féodaux s'élèvent, hautes et closes comme des murs de prison; ce ne sont, en réalité, que des maisons bourgeoises, des coffres-forts de parvenus, bien verrouillés et bien cadenassés; mais, si on s'élève sur leurs hautes terrasses, on découvre au loin la terre et l'on devine la mer à l'infini.

Sienne apparaît ainsi comme un bloc de beauté aggloméré en trois siècles, phénomène erratique qui tient sans doute à la nature volcanique du sol et des circonstances qui l'ont produit. En 1200 il surgit; en 1500, il est achevé et paré. La ville fortunée perd sa fortune, son art et son rang. Abbayes, églises, maisons fortes, tours, hôpital, dôme, architecture, sculpture, mosaïque, peinture, tout a été moulé et comme fondu d'un seul coup en ces bonnes années, dans un ordre exact, proportionné et durable. On dirait qu'un même esprit a tout conçu et exécuté.

Et les hommes ont jailli en même temps que les œuvres : ce syndic Buonagrida, ce pape Alexandre III et ce pape Pie II, cette sainte Catherine, la plus passionnée et la plus intelligente des saintes, et ce saint Bernardin, le plus doux et le plus éloquent des saints, qui inspire à notre Jeanne d'Arc la devise *Jhesu Maria.* Tout cela survit et rayonne du passé sur le présent avec une intensité extraordinaire : la mort est ici vivante.

Cette expression de toute société qu'est le langage de l'art fut, d'abord, à Sienne, comme partout ailleurs, le monument. Ces fils de Rome, ce peuple de montagnards, ces riches mar-

chands et banquiers n'étaient pas sans avoir reconnu, dans leurs longues errances, la beauté du monde : en Orient, une technique infiniment variée et perfectionnée, réglée et ordonnée par l'autorité impériale, avait hérité de toutes les traditions antiques; en Occident, le premier effort d'une civilisation nouvelle arrachait son génie à l'obscurité des bois. De toutes parts, le goût de la vie et la volonté de survie s'affirmaient dans une prodigalité de construction et de décoration qui paraissait même dépasser le besoin et le but, mais qui ne se suffisait pas; car l'homme ne dit jamais : assez! En tous cas, les Siennois n'étaient pas de ces satisfaits. Dès que leur fortune s'amasse, elle se dépense. Assidus à Rome, errants dans les terres du nord, embarqués sur la grande mer, sur l'Adriatique, sur l'Archipel, associés et rivaux des Lombards, des Pisans, des Vénitiens, ils entrent de bonne heure, dans le match de construction qui engage toutes les villes européennes à concourir pour le prix d'excellence et de beauté.

Il semble bien, qu'à Sienne, les marchands commencèrent et qu'ils élevèrent d'abord ces maisons nobles, parure de la ville enrichie et qui lui imprimèrent un caractère de luxe stable et cossu, si différent de ce qu'il reste de survivances de cet âge dans les autres villes italiennes, et même à Rome. La maison des Tolomei (1205), famille que la vantardise locale rattachait aux Ptolomées d'Égypte, celle des Sarraceni, toutes deux de style gothique, sont les plus frappantes survivances de cet honneur familial et mercantile, qui, en s'épanouissant, élèvera un jour la « Loggia di Mercanti » d'une élégance si simple et si plaisante.

Mais c'est ailleurs que le patriotisme siennois, l'orgueil citadin déploiera son faste et son goût, dans ce palais municipal qui, érigé sur le vieux Marché aux Bœufs devenu le « Champ de la ville » par excellence, et couvrant le flanc de la montagne, domine la vallée par l'élancement de sa tour et la vigilance de sa lanterne ajourée. La petite ville (elle comptait peut-être vingt mille habitants) offrit à ses conseils populaires cette haute maison digne d'un roi. A parcourir l'édifice, en tenant à la main la belle monographie que vient de publier M. P. Luigi Sbaragli sous les auspices du podestat baron P. B. Petrucci, on respire l'air de la cité antique. Que de tré-

sors, que de merveilles! Sur la vaste place surélevée et aplanie par d'infinis transports de terre et dont la figure n'est altérée par aucune bâtisse moderne, c'est, devant nous, se déroulant en largeur, l'immense façade rougeoyante, avec ses trois étages de fenêtres gothiques, et, au milieu, son robuste donjon central; à gauche, la tour toute nue, sans aucune ouverture, portant jusqu'au ciel la lanterne exquise dessinée par Lippo Memmi; à ses pieds, un peu honteuse de son luxe surchargé, mais révélant, par cela même, la joie de vivre d'une génération qui venait d'échapper à la grande peste, « la chapelle di Campo ».

On entre, et sous les robustes piliers du « Cortile del Podesta », le buste du Mangia, visage grotesque, célèbre dans les jeux municipaux et qui a donné son nom à la tour. Et puis, de salle en salle, tout ce qui resplendit dans la vie publique : la Salle de la Consulta, avec la Vierge protectrice qui confie la ville au Podestat, et — cérémonie imposée par le vœu à la Vierge-reine, — le « Couronnement de la Sainte Vierge » par Sano di Pietro; dans la magnifique Salle de la Mappemonde, toute ruisselante d'or et de splendeurs picturales, « la Vierge de Majesté » par Simone Memmi, datée de 1315 : la Vierge au regard de douceur et de douleur, avec l'enfant prédestiné sur les genoux, entourée des anges et des saints protecteurs de la Cité; grand tableau blanc et bleu aux couleurs de la Vierge et où, seul, le voile rouge de la Madeleine met une note terrestre dans la limpidité céleste. Quelle est, au monde, la peinture qui surpasse cela? Peut-être le Duccio de « l'Opéra del Duomo »? Et encore? C'est cette « Vierge de Majesté » qui inspire à Berenson, parfois sévère pour les artistes de Sienne, ce jugement sincère : « Tout ici s'attendrit d'un sentiment nouveau, grâce à la beauté des visages, au charme des attitudes, à la suavité du coloris. » Hélas! il faut passer vite devant la Sainte Catherine de Vecchietta et le Saint Bernardin de Sano di Pietro, l'un et l'autre portrait hauts témoignages de la mystique siennoise. Mais voilà, de la main de ce même Simone Martini, l'orgueil laïque et militaire : un personnage de chanson de geste, Guido Riccio da Fogliano, roide sur son cheval tout caparaçonné d'une robe blasonnée, serrant du poing son bâton de commandement, le regard tendu vers la campagne suspecte, la figure dure, le front plissé, chevauchant de don-

jons en beffrois sur une terre dévastée, entre une palissade de pieux et une haie d'étendards et de lances... C'est la guerre, l'éternelle guerre.

Et, maintenant, la Salle de la Paix; c'est là que les partialités siennoises s'en sont donné à cœur joie. « Le bon gouvernement », et « le mauvais gouvernement ». « Le bon gouvernement » ce sont nos amis, et « le mauvais gouvernement » ce sont nos adversaires, n'est-il pas vrai? Mais quelle verve, quelle passion, et tout de même quelle sérénité! C'est la chose humaine dans sa misère et dans sa majesté. Ils avaient beaucoup aimé, et beaucoup haï, ces Siennois qui, retombant toujours dans le mal, voulaient pourtant le bien. La concorde et la paix étaient peintes sur les murs de leurs salles solennelles; mais de laides petites haines s'étaient incrustées dans leur cœur. Ces ambitieux, ces parvenus qui processionnent en manteaux de pourpre et d'hermine ne sont pas tous morts. J'en ai connu, — seulement plus mal habillés!

La Salle du Conseil, avec les peintures de Taddeo di Bartolo, la Salle de la Balia avec la vie du pape siennois, Alexandre III, et sa lutte contre le grand empereur Frédéric Barberousse qui finit par implorer la réconciliation (grand triomphe siennois); la Salle du Consistoire peinte par le grand décorateur Beccafumi et, parmi tant d'autres ouvrages de prix, une riche collection de ceux du Sodoma, peintre très honoré à Sienne, mais que je n'aime pas.

En retraversant la Piazza di Campo pour gagner le Dôme, il faut saluer la Louve aux deux jumeaux et surtout la reconstruction de l'œuvre fameuse de Jacopo della Quercia, la fontaine Gaïa, la fontaine de la Joie, élevée par un peuple conscient de sa belle humeur et de sa réussite. Heures de prospérité unique, mais qui passent comme l'eau qui coule!

Sur la place du Dôme, m'étant adossé à l'hôpital, ayant devant moi la façade, je m'arrête longtemps. Eh! quoi? En son luxe de marbre, une construction gothique! Ce porche aux trois arcades avec leurs archivoltes ogivales, cette galerie aux colonnettes légères, cette rosace fleurie, ce tympan élancé avec, de chaque côté, ces tourelles d'appui ajourées, ces trèfles, ces fleurons, ces gargouilles, mais c'est notre art

occidental! Comment une telle création fut-elle conçue, élevée, ici, à Sienne, dès le début du XIIIe siècle? Le Dôme a été commencé vers 1200 et achevé vers 1259, juste l'année où s'achevait Notre-Dame de Chartres, où s'élevaient Notre-Dame de Paris et la cathédrale de Cologne. J'insiste, je m'attarde, j'interroge... Et puis, ce campanile avec la disposition si élégante de ses fenêtres se multipliant d'étage en étage; et puis et surtout, ce couronnement bien imprévu, d'une église gothique, fût-elle vêtue de marbre, une coupole! Une coupole! Ce dos arrondi des églises byzantines quand le reste de l'édifice appellerait une flèche! Problème, mystère. Et, en faisant le tour de l'église, le problème se complique, d'autres mystères s'accumulent : ces portails latéraux, cette autre église, plus magnifique encore qui fut commencée et interrompue, tout jusqu'à cette humble pierre tombale de Giovanini da Pisa, — le fils du fameux Nicolas qui travaillait à la cathédrale dès 1265 —, ce Giovanini qui fut lui-même architecte de la cathédrale et qui paraît bien avoir donné le modèle de la façade. Comment ne pas essayer de saisir le sens de l'inscription sybilline se lisant de droite à gauche et de haut en bas, toute voisine de la pierre tombale encastrée dans le mur :

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

S'agit-il de quelque devise maçonnique en langage convenu, comme il en existe d'autres exemples? Le constructeur, l'artisan (sator) a-t-il voulu dire que l'œuvre (opera) était à lui (tenet) jusqu'à la roue ou rosace (rotas), le mot *arepo* en apparence indéchiffrable, se rapportant à une idée de mesure, un carré dans le sens, d'après les dictionnaires de l'*arctus quadratus* 120 pieds carrés?...

Entrons! Ce n'est plus seulement un problème; c'est un miracle. Miracle d'équilibre, de richesse, de souplesse, de tenue, *d'ordre*, en un mot. Il est de toute impossibilité à la parole humaine de traduire le coup soudain frappé sur l'âme

par la beauté de ce vaisseau chargé d'ombres et de lumières. Car telle est la supériorité immanente au langage de l'art. Il dit ce qu'aucun génie humain ne peut exprimer par des paroles, mais seulement par des signes, des lignes, des courbes, des pleins, des déliés, des vides, des masses, en un mot des proportions et des relations : l'aspiration de l'âme humaine vers le haut, et, en même temps, son impuissance et sa résignation. Comment s'exprimeraient-elles mieux que par cette perspective monumentale s'amortissant en une abside? Ces colonnes jumelées tombant de la voûte comme des stalactites; ces piliers alignés se rangeant comme une forêt de rêve que, par la rose du fond, l'œil de Dieu surveille, ces cintres surpassés se mariant avec des ogives adoucies, le tout rayé de noir et de blanc comme des portées de musique, et joint avec une exactitude si parfaite qu'on dirait d'un coffret; sur le sol, ce fameux pavement de Beccafumi racontant, pour qu'elle soit foulée aux pieds, la gloire de l'Humanité? Et, par contre, en haut, sur ce ciel fait de main d'homme et soutenu par l'appareil des voûtes, une telle richesse de mosaïques lumineuses et étincelantes que le jour est moins éblouissant et la nuit moins claire avec toutes ses étoiles!

C'est la fête de Sainte-Cécile; et voici qu'un autre langage se fait entendre. Tandis que nos pas hésitants s'arrêtent, des voix, des chants s'élèvent. Nous sommes seuls, loin du chœur. Nous assistons à la messe de la Sainte et voici que la voix humaine emplit l'église de ses flots graves, tantôt montants, tantôt contenus. Le vaste silence accompagne; on l'entend respirer. Un large accord de soupirs et de joie, soutenu par l'orgue, dit au ciel l'amour des âmes pures et jette vers lui l'imploration passionnée du salut. Et, quand la cloche de l'élévation sonne et que le tintement de l'envolée mystique touche de son aile les voûtes et retombe en notes claires, nous nous sentons enveloppés par ce qui fut la pensée des bâtisseurs, les volontés et les âmes de ces anciens hommes rangées ici dans l'ordre ineffable où toutes les détresses et toutes les espérances s'adressent à Dieu dans le langage venu de lui :

... Harmonie! harmonie!

. . . . . .

Qui nous vins d'Italie et qui lui vins des cieux!

***

Sienne, au temps même où la cathédrale s'achevait, vit naître la fleur qui devait ensemencer tout le parterre : le tableau d'autel de Duccio conservé maintenant à l'Opera del Duomo, et daté de 1308. C'est la merveille des merveilles, la Majesté des Majestés, « la Madone avec des Anges et des Saints ».

Et voici ce qui distingue tout à coup, avec cette grande œuvre de ce grand peintre, l'art siennois, l'art nouveau. La Vierge est encore une « icone », mais elle est vivante. C'est la mère des douleurs, et, à la manière dont elle tient son enfant, on comprend qu'elle le donne : l'enfant, lui-même, semble se détacher des genoux de sa mère et s'élancer pour la grande réparation; l'action et la puissance divine sont en lui. Les saintes et les saints agenouillés, les jeunes si purs, les vieux si graves, toutes et tous rangés dans un ordre où le hiératisme byzantin enlève encore les visages sur des fonds d'or et des auréoles, les anges inclinés écoutant les chants divins, tels ils sont au Paradis, les évêques et les vierges respirant une foi que jamais aucun doute n'effleura, les mouvements, les attitudes, les coloris profonds, les vêtements dont les plis encore un peu rigides, seraient déplacés, plus souples, tout respire le parti pris sublime d'un sentiment que le respect contient à peine, cette foi en la Vierge protectrice qui fut l'âme siennoise durant ces hauts siècles. Et c'est ce que la Cité a compris elle-même, elle a compris que, reflet de son âme, son art s'était déclaré : l'histoire rapporte que le peuple entier, quand il eut appris qu'on allait porter le tableau à l'autel où on le destinait, accourut : tout commerce fut suspendu, les boutiques, les bureaux, les ateliers se vidèrent et les Siennois, dans un élan d'enthousiasme, accompagnèrent le vaste panneau depuis la maison du peintre jusqu'à l'église dans une solennelle consécration[1].

En deux mots, Duccio a peint, selon le temps où il vivait, son hommage à la Vierge dans la formule byzantine, mais avec l'inspiration siennoise. Tel fut le moment du grand transfert, le geste qui confie l'art antique à l'art moderne et que Giotto

1. Pietro Rossi, *I caratteri dell arte Senese*, p. 35.

va confirmer à Assise. Les temps étaient révolus. Le cadet a rompu le foyer et il a dit : *Non!*

Les marchands et les banquiers siennois n'avaient pas tant voyagé, n'avaient pas tant vu et comparé, ils n'avaient pas tant risqué et tant gagné pour rien. Ils étaient renseigné sur l'Orient, et, sans avoir pénétré, comme les Vénitiens, l'intimité de la civilisation impériale, ils avaient pu prévoir l'imminence de la ruine. D'autre part, ils avaient considéré, en Occident, cette ferveur, cette ardeur au travail, cette volonté de libération qui allaient soulever les foules et les jeter sur le chemin des Croisades. Traversant la France et l'Allemagne, ils s'embarquaient par Venise sur l'Adriatique pour atteindre l'autre Rome et là ils retrouvaient leur vieille vénération, mais aussi leur calcul. Depuis la ruine de l'Empire, l'histoire a mesuré le colosse à terre; elle a marqué les degrés et les causes de sa chute : cette violence des héréditaires, leurs haines familiales et domestiques, leur rapacité, la tyrannie des fonctionnaires, l'Empire n'étant plus qu'une pouillerie de fourmis d'État dévorant la fourmilière; et puis, le mal, plus profond que tous les autres, le discrédit des armes ouvrant la frontière[1].

Toutefois, pour les contemporains, l'édifice restait debout avec ses lignes massives et le prestige antique dont il avait reçu l'héritage. L'Empire, qui avait prouvé sa nécessité en contenant l'Asie et en évangélisant l'Europe, restait la Société humaine la plus vaste, la plus puissante, la plus apte à faire durer et prospérer ce monde méditerranéen, que sa thalassocratie dominait encore. On peut se l'imaginer tel qu'il était dans l'éclat de ses derniers jours, comme une de ses basiliques que son art avait créées pour recevoir les foules chrétiennes. Son étendue, déjà restreinte mais encore unique, était surplombée par une coupole diaprée d'or et de couleurs où se détachait sur l'azur, le doigt levé, le Christ Pantocrator, le tout reposant sur des murailles massives que la pompe orientale cachait en les décorant. L'idéal que l'on pouvait se faire d'une civilisation assurée d'elle-même, c'est-à-dire l'ordre social dans l'obéissance, le silence et le décor, était, en somme, atteint. Croyance, législation, étiquette, tout était réglé pour imposer et faire

1. Voir la précieuse étude de J. Carcopino, *L'Empire romain et l'Europe*, dans *Mémoires du Congrès Volta*, p. 6.

agréer cette vaste et immobile unité. Cortèges et processions, travail et joie, fêtes et ripailles, tout obéissait au rite. Un protocole séculairement corrigé et mis au point, venu de l'Égypte et de la Perse, s'était imposé si fortement aux esprits qu'il règle encore les démarches de nos cours et de nos églises. L'empire, c'était l'Empereur. Nulle autre constitution : « Le Basileus rigide sur la plate-forme, emmailloté de fer et de soie, offert au plein soleil, ne doit rien voir, ni rien entendre, quand l'ovation courbe à ses pieds la ville entière : expatrié de son propre triomphe, il s'exile lui aussi dans l'anonymat de sa mission. Et la ville procède elle-même à son couronnement : rues drapées d'étoffes, candélabres et diptyques rutilant à chaque balcon, ceintures de lauriers, de torches et de fleurs, le décor est dressé par ce régisseur anonyme, une cité[1]. »

Non pas seulement une cité : un empire, un monde. C'était toujours pour les contemporains, la grandeur romaine. Qui eût osé s'arracher à cet ordre, renier cette haute parenté, rompre avec elle et dire : *non*?... Sienne osa. Elle fit, dans l'art, sa Quatrième Croisade exactement au temps où Venise jetait l'Occident sur Constantinople (1204). L'Occident était désormais assuré de sa force; il se sentait vivre; il entendait se libérer de la grande servitude prestigieuse et solennelle. La façade gothique fut imposée à la basilique de marbre et Duccio introduisit, dans la formule hiératique, mais désuète, de l'icone, l'inspiration siennoise.

***

L'inspiration siennoise, l'innovation siennoise, c'est ce que nous allons chercher au cours des visites trop peu nombreuses et trop rapides, hélas! que nous allons faire dans la pinacothèque où la lumière entre à flots, maintenant, par les soins et par la science de M. Bacci. L'arrangement des collections est à la fois si simple, si clair, si abordable, qu'un touriste peut se donner l'illusion d'avoir senti et compris rien qu'en les parcourant. C'est à l'aide de quelques notes, de quelques touches relevées à la hâte, que j'essaierai d'exprimer ce que ce nouvel ordre, cette classification éloquente m'ont enseigné.

1. Georges Duthuit, *Byzance et l'art du XIIe siècle*. Stock, 1926, p. 87.

Les recherches d'archives ont relevé à Sienne, au cours du XIIe siècle, une liste de plus de cinquante peintres, miniaturistes, enlumineurs, liste qui, publiée par Crowe et Cavalcaselle[1], ne laisse aucun doute sur l'activité artistique de l'antique Sienne. J'ai cherché, dans les collections, les survivances de l'art byzantin; elles sont peu nombreuses, l'art nouveau n'ayant eu que du dédain, en tous temps, pour les œuvres du passé qu'il remplace. Cependant quelques belles pièces permettent de suivre les transitions. Trois m'ont particulièrement frappé : 1° « La Vie de saint Pierre et la Madone », retable byzantin, qui présente, avec un saint Pierre émacié, rigide, amorti, les scènes traditionnelles de la vie de la Sainte Vierge : Annonciation, Nativité, etc., d'une rudesse insigne, mais qui ne sont pas sans quelque mouvement de piété émue : Saint Pierre et la Sainte Vierge, Rome et la grande protectrice, ce tableau, tout byzantin encore a dû être peint pour Sienne, peut-être à Sienne; 2° « le Christ de Majesté avec l'Invention de la Sainte Croix », qui appartient à une technique spécialement byzantine et qui ne s'est pas perpétuée, les personnages étant *en relief* et peints; 3° enfin, au palais municipal, le fameux Guido de Siena (jadis à Saint-Dominique) tableau daté de 1221, assurément retouché et très discuté[2], mais qui, de toutes façons, donne déjà l'idée d'un art nouveau qui se cherche. On est encore à Byzance, mais on est en marche vers Sienne. Comme on est loin de la barbare effigie de saint François d'Assise attribué à Margaritone d'Arezzo!

Ce qui résulte de ce rapide examen, c'est que, sans aucun doute, le geste décisif a été fait par Duccio di Buonsegna. Par lui, la lumière se fait, par lui éclate ce ton clair et or qui illumine ce musée et tout l'art qui vient de lui. « La Vierge de Majesté » de l'Opéra del Duomo est la mère de toutes les vierges siennoises; mais, pour être juste et pour déterminer le premier mouvement et le point de départ, comment ne pas signaler, à l'Académie, du même Duccio, cette délicieuse petite madone d'une fraîcheur de sentiment et d'une finesse de coloris telles que, née de l'adolescence du peintre, elle est peut-être la fleur la plus précieuse de son génie.

1. *History of Painting in Italy*, t. I, p. 158, note.
2. *Crowe et Cavalcaselle*, p. 162 et suiv.

A la gloire de ce grand artiste, vraiment créateur, il convient d'ajouter que les panneaux représentant la « Vie du Christ » et qui faisaient le revers de la « Vierge de Majesté » sont d'une inspiration et d'une qualité qui, transforment du premier coup la tradition byzantine, non plus seulement dans l'expression des visages, mais dans l'action, le mouvement des corps et des foules. Ces panneaux serviront, une fois pour toutes, de leçons aux peintres qui, dans un rêve inouï, forcené, s'acharneront à représenter, sur la surface plane, la vie, la société des hommes, la variété des choses. Il y a là tels morceaux, le « Baiser de Judas », « l'Entrée à Jérusalem », qui, comme composition et émotion, ont planté dans l'histoire les jalons du grand tournant.

Je reviens aux Madones. Après Montaperti et après la Madone de Duccio, de toute évidence, tout le monde, toutes les familles, tout le peuple voulut avoir, en son intimité, la Vierge protectrice, la Vierge de piété, de pitié et de sécurité. C'est la série invraisemblablement nombreuse de ces madones qui est la note dominante de l'art siennois et c'est par elles, par cette concurrence des artistes entre eux, par la perpétuelle poussée de tous et de chacun vers le mieux que l'art byzantin, inspirateur au début, est outrepassé et rejeté une fois pour toutes. Évidemment, c'est Duccio qui, le premier, a cherché et a trouvé. Mais, après Duccio, à la demande de ce peuple épris de *sa* Vierge, il n'est pas un artiste si modeste, si petit, si piètre soit-il qui, à l'exemple de Duccio, ne prétende à dépasser Duccio dans l'expression, comme Duccio avait dépassé les maîtres byzantins. Sous l'aile de l'aigle, ils s'élevaient aussi haut que lui, du moins ils le tentaient : « Ce n'est pas cela ! Ce n'est pas encore cela ! Ce n'est jamais cela ! » Et ainsi s'affirma l'individualisme, le sens propre, l'originalité. L'art moderne était créé avec sa recherche ambitieuse de la vérité, de la nature, de l'expression; et il alla de succès en succès, jusqu'au jour où, ayant, par fatigue, lassitude ou accoutumance, laissé tomber l'enthousiasme, ayant reconnu l'insuffisance de ses propres forces, il se tourna vers l'école, vers l'atelier, et reçut de lui le poncif, la manière, le mécanisme, et finalement la préciosité ou la plus terrible des sanctions de la paresse, la banalité.

C'est cette marche descendante que nous constaterons, à Sienne même, rien qu'en passant en revue les madones qui ont été peintes après Duccio. D'abord et avant tout, celles qui portent le grand nom de Simone Martini; puis la puissante Vierge de Majesté de Lippo Memmi qui est à San Giminiano, les œuvres des deux Lorenzetti, la Madone d'Ambrogio avec le geste amical de l'enfant et la couronne des anges inclinés, la madone de Pietro avec le regard tragique échangé entre la mère et l'enfant, et du même Pietro Lorenzetti les deux incomparables saintes : Catherine d'Alexandrie et sainte Agnès; puis, d'un autre maître de la grande volée, Sano di Pietro, la toute brillante « Coronation de la Sainte Vierge », du palais municipal et, au musée, « la Madone de Majesté » avec saint Jean, sainte Dorothée; l'autre « Coronation de la Sainte Vierge » par Spinello Aretino, les Madones de Giovanni di Paolo et, du même artiste, l'Assomption de la Vierge avec des saints d'une expression prodigieuse : un saint Michel en noir, un saint Grégoire en blanc, triomphe du pittoresque, mais où l'on sent déjà un talent trop voulu, une science archaïsante; enfin, pour achever une trop sèche énumération et renoncer à un choix impossible, les ouvrages plus tardifs de Francesco Giorgio Martini, de Neroccio di Landi, maîtres devenus trop raffinés, trop avertis et qui, à force d'être affermis sur un art plus sûr, mais plus pédestre, ont perdu l'objet que se proposaient leurs prédécesseurs, le haut sentiment céleste...

Il faudrait suivre, maintenant, l'autre série, ayant aussi une origine byzantine, mais transformée par Duccio, les scènes religieuses ou civiles, ce qu'on est convenu d'appeler l'anecdote. Il s'agit de multiplier, en quelque sorte, l'émotion par le nombre des personnages, leur arrangement, le mouvement, la composition, — sommet de l'art réservé aux grandes époques.

De ces scènes, la plus belle, la plus difficile, la plus émouvante, celle qui provoque, entre tous les artistes des époques de foi, la « concurrence » la plus désespérée, c'est « l'Annonciation » : l'Annonciation, rencontre du ciel et de la terre, de l'ordre et de l'obéissance, de la virginité et de la maternité, du mystère et du sacrifice. Ici, l'inspiration siennoise triomphe encore. C'est d'abord, — et si haut! — Simone Martini aux Offices

de Florence, Pietro Lorenzetti au Palais municipal (datée de 1342), Ambrogio Lorenzetti au Palais municipal (1344); puis « l'Annonciation » de San Damiano par Taddeo di Bartolo (1365-1422), enfin, pour marquer l'évolution au moment où l'art siennois s'engage vers de nouvelles destinées, la charmante et trop gracieuse « Annonciation » de Luca Signorelli, qui est à la pinacothèque de Volterra.

Mais voici que l'art se détourne de l'aspiration religieuse vers les choses de la terre : ce n'est pas seulement qu'il s'individualise, il se laïcise. Sienne a oublié la Vierge de Montaperti, la Vierge l'oubliera. Dès 1328, Simone Martini avait peint le fameux Guiddo Riccio da Fogliano, le capitaine d'aventures du Palais municipal. Vingt ans après, Ambrogio Lorenzetti couvre les murs du même palais municipal de son vigoureux pamphlet politique, « le bon gouvernement » et « le mauvais gouvernement ». C'est la démocratie qui naît, l'opinion qui s'affiche. Rien n'y manque, toutes les joies, toutes les illusions, la paix, la concorde, la sécurité, la justice, le désarmement; et, bientôt, les inévitables conséquences, l'invasion, le pillage, la destruction, la ruine, la mort. Et voici que se groupent, dans un art sans cesse élargi, les grandes compositions historiques, la bataille du Val di Chiena par Lippo di Vanni au Palais municipal, la vie d'Alexandre III par Spinello Aretino, cette vivante évocation de l'Italie des grands désordres et des grandes servitudes; et, pour ne citer, par la suite, que les très grandes choses, la vie du plus grand des Siennois, Æneas Piccolomini, le pape Pie II, par le Pinturicchio et ces scènes d'une animation réaliste et pittoresque, si amusantes : mais l'artiste n'est plus un Siennois, ni en vérité un décorateur, c'est un miniaturiste de la suite du Pérugin; l'art ne s'est pas seulement laïcisé, il s'est expatrié. Sienne n'est plus dans Sienne. Voici qu'arrivent, auprès de ces riches banquiers, Ghiberti, Donatello toujours admirables bien entendu; voici Beccafumi, grand illustrateur, mais qui lit beaucoup Plutarque et peu l'Évangile; voici, l'inévitable Sodoma dont les « enfants Jésus » sont de petits amours; et voici, enfin, le terrible Bernin avec sa Sainte Madeleine de la chapelle du Duomo, plus Madeleine que sainte. Nous nous consolerons en montant sur les hautes galeries du Palais des

Beaux-Arts pour y reconnaître, avec une joie indicible, les admirables restes de la fontaine de la Joie, de Jacopo della Quercia, qui lui, du moins, a reçu un écho de ce qu'avait été Sienne, la Sienne des grands jours et des grandes inspirations, la Sienne de Duccio qui, assouplissant la formule byzantine, lui avait imposé le mouvement et la liberté.

Quand Simone Martini et Lippo Memmi sont venus en Avignon, ils étaient les plus hauts représentants de cet art à la fois traditionnel et inspiré; mais ils savaient aussi, qu'en passant la mer, ils n'abordaient pas une terre barbare; ils savaient, ne fût-ce que par les architectes du Dôme, que l'art gothique avait sa maîtrise propre et que l'Occident avait accompli, de lui-même, la grande libération. D'autre part, les architectes et sculpteurs du Dôme, Nicolo et Giovanni Pisani, leur avaient transmis les leçons de l'antiquité classique renouvelée. Ainsi, les grands rapports étaient établis, toutes les sources de l'art convergeaient vers le sol fécond où, à l'appel du Pape, ils plantaient leur tente d'un jour. L'art se transformait en se cherchant lui-même : quand il change, ce n'est pas rupture ni déchirement, c'est orientation nouvelle et libération. Ainsi ces grands artistes, eux-mêmes byzantins libérés, abordant en terre française, y apportent l'expérience des grandes traditions, mais aussi la ferveur de leur indépendance, l'affirmation de leur individualisme, une foi ardente, une volonté énergique de porter l'art très haut. A Avignon, ils trouvent d'autres souvenirs et d'autres aspirations : le souffle des croisades, l'air vivifiant du Nord, la richesse et l'audace de l'invention gothique, le romantisme de l'inspiration septentrionale. Les deux inspirations s'unissent; la coupole se marie à l'ogive. Venus en France, les maîtres siennois se plongent, en quelque sorte, dans l'art européen qu'ils suscitent. Car, il n'y a qu'un art...

Un jour viendra où, sur les bords de la Seine, Notre-Dame verra s'élever la chapelle des Invalides, l'une et l'autre héritières harmonieuses des deux grandes traditions, venues de l'Orient, qu'on avait cru s'opposer et qui, en se retrouvant, après avoir pris des voies diverses, affirment leur unité.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

LETTRES DE PERSE

On doit organiser prochainement à la Sorbonne une série de fêtes destinées à commémorer le cinquantenaire de la mort de Gobineau. Nous sommes heureux de pouvoir publier, à cette occasion, des textes importants du grand écrivain, ayant trait à son voyage en Perse.

Gobineau, on le sait, désirait, depuis son adolescence, se rendre en Orient. Aussi, connut-il une grande joie lorsqu'il fut nommé premier secrétaire de la mission extraordinaire que Napoléon III décida d'envoyer en Perse en 1854 pour y combattre l'influence russe. (Cette mission devait être dirigée par M. Bourée.)

Les lecteurs de *Trois ans en Asie* connaissent déjà maints aspects de ce voyage, que le célèbre écrivain accomplit en compagnie de sa jeune femme et de sa fille Diane alors âgée de six ans. Le séjour de Gobineau en Perse devait se prolonger de 1855 à 1858, mais il renvoya sa femme et sa fille en Europe dès la fin de 1856. Un second voyage devait le ramener en Perse, comme ministre cette fois, en 1860.

Les lettres que nous publions aujourd'hui — et dont nous devons communication à l'obligeance de MM. Serpeille de Gobineau, petits-fils de l'illustre écrivain — apportent un complément d'une valeur inestimable à *Trois ans en Asie*. Écrites d'un style incisif, elles contiennent, en même temps que des tableaux pittoresques des paysages traversés, des observations pénétrantes sur l'histoire et les mœurs des habitants. Ces pages, dont on goûtera la souriante ironie, ont été adressées au baron de Prokesch-Osten, avec qui Gobineau fut en correspondance pendant de longues années. On sait que le diplomate français n'était encore qu'un jeune secrétaire d'ambassade lorsqu'il avait fait connaissance, à Francfort, du baron de Prokesch-Osten, ministre d'Autriche et président de la Diète germanique. A cette époque, Gobineau venait de publier les deux premiers volumes de son *Essai sur l'inégalité des Races humaines*, ouvrage pour lequel Prokesch avait éprouvé tout de suite une grande admiration. Une vive amitié s'était nouée entre les deux hommes : elle ne devait prendre fin qu'avec la mort de Prokesch en 1876. (N. D. L. R.)

Bouschyr, 8 mai 1855.

Mon Général,

Nous voici arrivés ici, tous bien portants, grâce au ciel. Diane grandie, fortifiée, noire comme une bramine de bonne caste, tout pour le mieux.

Aden a été pour moi du plus immense intérêt. J'y ai vu peu d'Arabes. On ne les laisse pas entrer dans la presqu'île, sans leur faire déposer leurs armes. L'hostilité est complète. Mais j'ai vu des noirs beaucoup plus beaux encore que les Abyssins, les Somalis abondent à Aden; c'est une race belle : d'admirables statues de bronze, avec des traits charmants, non pas des Hercules, mais des Apollons. Je n'ai nulle part, rien vu de plus beau, de plus fin. En somme sur le littoral arabe, à Suez, à Djeddah, à Aden, à Mascate, je n'ai rien rencontré qui fût de race pure, mais tout le contraire en abondance, et il est évident pour moi que la côte d'Afrique, comme la côte d'Arabie, par tous les spécimens que j'ai vus des races de l'une et de l'autre, a subi très anciennement un contact de l'Inde. Aden, c'est l'Inde, et Mascate aussi.

Nous avons vu l'Imam dans cette dernière ville. Aussi aimable, aussi spirituel que digne et noble, c'est un homme de valeur, pratique et d'une grande finesse. Il nous a accueillis avec toute la politesse que connaît Votre Excellence, et Clémence l'a trouvé charmant. Il lui a envoyé un schall, un cheval très joli au ministre, un très beau sabre à moi. Tous ces pays-là sont pleins encore de noms portugais, Mascate — ses maisons, son fort — est toute de construction portugaise. Je m'étonne peu de voir l'Angleterre avec ses immenses ressources faire ce qu'elle accomplit. Mais le Portugal, sans argent, sans populations, laisser de pareilles traces de puissance, depuis Goa jusqu'à Gondar en Abyssinie, c'est incompréhensible! Aujourd'hui, tous ces Portugais sont cuisiniers et tailleurs, et nous en sommes entourés. Ce sont des métis, chez qui l'on trouve encore le trait européen. Nous avons été très bien reçus à Bouschyr par le gouverneur. Nous logeons chez le résident anglais, au milieu de cipayes et d'une hospitalité coloniale.

Adieu, mon Général, on va m'apporter ce matin quelques médailles, à ce qu'on me dit. Je n'ai rien trouvé sur la route. Mais j'espère être plus heureux. — Le *Victoria*, qui nous a

amenés, part pour Bombay. Nous lui remettons nos lettres. Ne nous oubliez pas, ni madame de Prokesch non plus, ni les enfants. Adieu, Excellence, je vous écrirai des choses moins décousues quand nous serons *assis*, mais pardonnez ce fouillis de paroles et trouvez mon respect et mon tendre attachement.

A. DE G.

P. S. — Je viens d'acheter 17 médailles parthes (drachmes d'argent) généralement bien conservées, mais de types peu variés malheureusement. Je ne sais ce que vous en direz...

Camp de Mayar (à deux journées d'Ispahan), 12 juin 1855.

Mon Général,

Le plus fort est fait. — Les choses ont été à merveille. — Nous avons traversé les montagnes de Bouschyr sans encombre, nous avons vu Schyraz qui est bien, par parenthèse, le plus infâme trou du monde, où il n'y a pas une maison debout et enfin de campement en campement, nous voici à quinze jours de Téhéran, ce que nous considérons comme rien.

Clémence se porte très bien. Elle fait tous les jours ses quatre, cinq, six heures de marche à cheval et n'a été fatiguée que par une fameuse course de huit heures à travers une plaine sans arbres, sans eau et sans maison. Diane fait l'étonnement universel. Elle voyage sur un âne de Bahrein qui est infatigable et devant un saïs arabe que j'ai pris à Bouschyr, homme qui rit peu, mais qui a d'elle des soins infinis, — ordinairement nous partons vers 5 heures du matin — nous sommes arrivés à dix heures et demi. — Nous buvons du lait, nous déjeunons, nous dormons jusque vers 4 heures. — Diane ne ferme jamais l'œil, n'est jamais fatiguée, mais court de tente en tente comme un lapin. Elle est grandie, fortifiée, noire comme un charbon et turbulente comme les tribus nomades que nous traversons. Enfin, mon Général, je vous le répète, tout va très bien.

Je ne peux pas vous décrire ici notre marche. Il est trop incommode d'écrire sous une tente ouverte, où, avec la fraîcheur, entre le vent qui emporte le papier. Je vous dirai seulement que nous sommes restés deux jours à Persépolis et que

c'est merveilleux de grandeur, de noblesse et de beautés naturelles. Nous avons vu le tombeau de Cyrus qui n'est pas plus le tombeau de Cyrus que le mien. Mais je reviendrai sur tout ceci. Le pays est grandiose, mais c'est le ciel surtout qui est merveilleux. On ne s'imagine pas une telle pureté, un tel éclat. Et puis on voyage sur les pas des Achéménides et d'Alexandre, entourés de cavaliers plus étranges, plus sauvages les uns que les autres, en mangeant des confitures, des bonbons, des glaces, et du mouton rôti tant qu'on veut. Voilà les horreurs de notre voyage! Mais je raconterai tout cela en détails à votre Excellence.

Malheureusement, depuis Bouschyr, pas une médaille. J'en demande à tous nos campements. Il n'y en a pas trace. A Schyraz, on m'en a apporté une cinquantaine, toutes affreusement fausses. Je serai plus heureux dans le Nord.

Adieu, mon Général, — je n'ai voulu que vous donner de nos nouvelles, et vous dire que nous étions tous bien et contents. Pensez à nous, nous ne vous donnons que cet exemple à toutes minutes, et on n'écrit pas de phrases à de telles distances. Je suis aux pieds de madame de Prokesch. J'embrasse les enfants. Je serre la main de M. de Reyer et vous envoie mes respects les plus tendres et les plus dévoués.

A. DE GOBINEAU

Roustamabad, 6 août 1855.

Mon Général,

Nous ne savons pas du tout où vous êtes. A Vienne, aux conférences, s'il y a des conférences encore, à Francfort, à la Diète, s'il y a une Diète, ou à W... auprès de madame de Prokesch. La seule chose certaine, c'est que Franzi aidé de ses aides de camp naturels doit diriger très bien la maison. Nous n'avons pas la plus petite nouvelle d'Europe depuis six semaines et celles que nous avons eues alors avaient deux mois de date. N'étaient les questions de cœur, je m'accommoderais très bien de cet état-là.

Nous sommes à la campagne à une demi-heure de Téhéran, au pied de l'Elbourz qui a encore de la neige. Nous avons une maison en terre composée d'un rez-de-chaussée et de cette

série de petites boîtes que les Persans appellent des chambres, puis des tentes dans le jardin. Cette nuit, il a plu, et il a fallu déménager Clémence et Diane de leur chambre dans leur tente, attendu que la maison filtrait l'eau partout. Mais comment se scandaliser d'un inconvénient vieux comme l'Asie et dont les Assyriens se sont accommodés?

Je regrette bien que votre Excellence ne soit pas ici. Je le regrette tous les jours davantage. Il y a bien des choses à voir, bien des nouveautés. Nous méditons dans ce moment un voyage dans les forêts du Mazanderan, sur les bords de la Caspienne. Ce serait pour le mois d'octobre. J'ai eu quelques médailles ces jours-ci, mais rien qui me paraisse bien saillant, on m'en promet toutefois et je vis dans cette espérance. En somme, je comprends, pour toutes les questions qui m'occupent — les médailles, comme les autres — qu'il me faut du temps devant moi.

Ma grande affaire jusqu'à présent, c'est le persan. J'ai un mirza qui vient passer des journées entières avec moi. J'ai mes domestiques qui me corrigent quand je parle mal et comme certainement je parle deux fois plus persan que français dans la journée, je crois que d'ici deux mois, je serai de la force de Zoroastre sur cette langue, ce qui m'est indispensable pour m'occuper avec fruit des dialectes qui me semblent fort intéressants.

Adieu, mon Général, que Votre Excellence pense à nous qui pensons à elle. Un de ces jours, nous irons vous trouver et nous passerons encore quelques soirées ensemble.

Veuillez bien me mettre aux pieds de madame de Prokesch et me recommander à mademoiselle Irène. J'embrasse Charles et je serre la main de M. de Reyer. Adieu, mon Général, bien respectueusement et comme votre plus dévoué serviteur.

A. DE G.

Téhéran, le 19 septembre 1855.

Mon Général,

Nous avons reçu vos deux lettres et Clémence dira mieux que moi à Votre Excellence, le sentiment qu'elles ont éveillé chez nous. Continuez à penser à nous ainsi, mon Général. Rien ne nous est plus précieux et plus cher.

Nous venons de rentrer de la campagne. Nous avons quitté

notre jardin de Roustamabad, où Clémence avait pour salon une de ces tentes persanes dressées sur une plate-forme de terre battue et qui sont si élégantes et si commodes, et pour chambre à coucher avec Diane une grande chambre avec force fenêtres et pas une vitre, et qui menaçait ruine aussitôt qu'il y avait un orage. C'était la plus belle de la maison, mais il y avait un grand verger avec beaucoup d'arbres verts et frais, des ruisseaux partout, et une véritable arche de Noé, en fait d'animaux, chiens, chèvres, vaches, veaux et souvent des chevaux. Je crois que madame de Vrintz (?) verrait le renversement de toutes les lois divines et humaines, dans ce que je vais vous avouer : mais il n'est que trop véritable qu'il est arrivé souvent, que Clémence, étant à écrire dans sa tente en face de votre portrait, a vu monter familièrement sur son tapis, un bœuf qui ne croyait pas mal faire, et elle ne s'en scandalisait pas autrement. Triste preuve de la facilité avec laquelle les gens civilisés, comme nous, reviennent aux idées de la vie sauvage.

Dans le premier moment de notre retour ici, Clémence a été un peu effarouchée. Mais nous arrangeons son habitation de notre mieux (je vous en passe la description, car je crois qu'elle veut vous la faire elle-même). En somme, je crois que nous allons être très bien. Quoique le moment arrive où je serai obligé de renoncer à la passion que j'ai de coucher dans la cour. Il n'y a rien de plus beau au monde que ce ciel iranien, si comblé d'étoiles, si brillant, si pur et si doux.

Nous sommes revenus ici, parce que le Roi a dû y rentrer et il y est revenu lui-même à cause des fêtes du Moharrem. C'est le mois où a eu lieu la bataille de Kerbela et où Ali avec ses deux fils Hassan et Houssein (sur eux soit la bénédiction et le salut!) ont été tués par les Sunnites après avoir fait des prodiges de valeur. Dans toute la ville, il y a des théâtres dressés où l'on représente cette tragédie. Mais voyez quel mauvais sort! Cette année, pour la première fois depuis que la Perse est schyite, il est interdit aux légations d'aller voir ce spectacle si attirant. Et toutefois, il n'y a pas de peuple chez qui l'on doit moins supposer une pensée de fanatisme agressif, que chez les Persans. Ceci tient à tout un ensemble de situation qui est assez curieux.

Je suis convaincu que, parmi les nations orientales du Sud, aucune n'a autant de rapports d'esprit avec les Européens que les Persans. Ces rapports d'esprit sont très bien et très clairement accusés par les rapports physiques. Les Persans, dans leur physionomie, dans leur taille, dans leurs habitudes de corps, dans leur mobilité inquiète, toujours debout, toujours remuants, toujours parlant, nous ressemblent beaucoup, surtout dans le Nord. Seulement, les mélanges de sang sémitique, par lesquels leur nature est plus ou moins modifiée, les rendent beaucoup plus beaux que nous. Il n'y a pas à notre regard, dans la masse de la nation, de type persan, bien qu'il y en ait un vis-à-vis des Arabes et des Hindous. Les gens que l'on rencontre dans les rues de Schyraz, d'Ispahan, de Téhéran sont tous aussi bien des Italiens, des Espagnols, des Français ou même quelquefois des Allemands, que des Asiatiques. La plus grande diversité existe entre tous ces individus; c'est le comble du mélange des races.

Bien entendu, je ne parle ici ni des populations agricoles des montagnes, ni des tribus guerrières d'origines Zend, Backhtyarys, ou Mamacenys, ni des nombreuses races nomades turkes ou autres qui parcourent tout le pays. Là, on trouve des types fort antiques et des mieux accusés. Il n'est question ici que du gros de la population.

Cette masse, comme toutes les espèces vieillies, ne tient qu'à une seule chose et ne comprend qu'une seule idée, c'est le bien-être matériel. Elle a une vive conception des avantages du commerce; elle entend la spéculation à merveille, elle n'est arrêtée par l'attachement à aucune idée ancienne, à aucune tradition. Elle a le goût des nouveautés à un degré suprême, change de costume, d'habitudes avec une facilité très grande et, en somme, est profondément démocratique. Les idées de noblesse du sang, de supériorité héréditaire de rang n'existent que chez les tribus nomades. Pour les Persans des villes, ceux qui se considèrent et que l'on considére comme les plus civilisés et les plus intelligents, ils n'estiment et ne recherchent que la position donnée par la fortune. On les a accusés d'être assez coquins, je crois qu'on a raison, mais il ne serait pas vrai de prendre ce jugement sans y mettre des réserves.

Il n'y a pas en Perse, comme dans nos villes, des voleurs de

profession. Rien n'est plus rare qu'une porte crochetée, une fenêtre enfoncée, un homme arrêté la nuit dans les rues. En somme, tout ce qui est violence s'éloigne des habitudes, on ne volera guère les objets étalés dans une chambre, mais les domestiques s'entendent avec les marchands pour faire payer tout le plus possible; on imagine, pour arriver à ce but, les ruses les mieux ourdies et les plus compliquées.

Pendant un mois, nous sommes restés dans une espèce de quarantaine, payant chaque chose quatre ou cinq fois sa valeur, parce que nous étions entourés d'une association composée de soldats, de nos ferrachs, de nos valets de chambre, qui ne laissait pénétrer jusqu'à nous que trois ou quatre marchands coalisés avec notre monde, pour ne rien nous donner qu'à des prix forts. A la longue, la situation s'améliore sensiblement.

Les Persans sont encore plus menteurs que voleurs. Les habitudes d'éducation sont dirigées avec soin pour produire ce résultat, et il est atteint dans la perfection. Quand on les prend sur le fait, ils se mettent à rire et vous demandent votre indulgence basée sur ce raisonnement qu'en Perse, il faut bien faire comme tout le monde. Toutes les légations se plaignent excessivement de cette mauvaise foi constante qui est de tous les instants, et qui s'applique indistinctement aux grandes comme aux petites affaires; car le Roi ment, le grand vizir ment, les ministres mentent tout comme le dernier des porteurs d'eau et avec la même impudence. Mais ici, je me permettrai tout bas une observation; il n'est pas douteux que, dans le détail ordinaire des relations mutuelles, les légations européennes ont apporté jusqu'ici, plus que leurs interlocuteurs persans, de la sincérité et de la tenue, mais il n'est pas douteux non plus, que, dans les plus grandes circonstances, là où il s'est agi de faits qui touchaient à l'existence même de la monarchie iranienne et qui pouvaient même entraîner sa perte, la Russie, l'Angleterre, hélas! et même la France, malgré le peu de relations qu'elle a eues jusqu'à présent avec ce pays, ont déployé une ignorance de la plus simple loyauté, qui ne devait guère leur permettre de traiter si dédaigneusement l'immoralité persane. Ce que je dis des gouvernements, je le dis aussi des individus, et j'affirmerai même que ce qu'il y a de plus éhonté, en Perse, ce sont les quelques Euro-

péens qui s'y trouvent. Ils y font tous les métiers et mettent le sceau à leur déplorable conduite en se dénonçant les uns les autres aux natifs, surpris de les trouver au moins aussi coquins qu'eux-mêmes.

Je suis frappé de voir que, dans ce pays, que je vous dirai tout à l'heure démocratique par excellence, toutes les idées dont la démocratie européenne se fait gloire sont également en honneur, par exemple les places données au mérite, indépendamment de l'origine noble ou plébéienne, haute ou vile du postulant, et le respect du savoir. Et non seulement les principes sont acceptés, mais ils sont encore pratiqués absolument, comme dans toutes les démocraties.

De même en effet, en Amérique et ailleurs, le mérite signifie les moyens de corruption que possède le candidat, de même ici, celui-là est méritant qui peut donner une somme de... pour la place qu'il désire. Un grade de colonel! Il y a des colonels de trois ans, de quatre ans et même moins, qui ont eu des parents assez tendres pour leur acheter ce hochet.

Quant au respect du savoir, il est sincère, mais c'est un savoir qui s'arrête en général à ce qui est suffisant pour entrer dans les fonctions civiles. La poésie seule fait exception, c'est la passion nationale. Les hommes du plus bas peuple connaissent leurs classiques, sur le bout du doigt. Mais il faut prendre que ce qui les charme, ce n'est pas le sentiment exprimé, ni l'histoire racontée, c'est le bien dire. Tout le monde, ici, est rhétoricien et guère plus. Toutefois, je remarque que la production des œuvres intellectuelles n'a pas absolument cessé ici, comme en Turquie et en Égypte, et bien que les hommes, qui ne font autre chose que de réciter des madrigaux pour les grands seigneurs et d'écrire des pièces de chancellerie, aient peu de chances de ne pas mourir de faim, on a à Téhéran des hommes qui emploient leurs loisirs à de grandes compositions. L'un, Riza-Kouli-Khan, continue le grand ouvrage historique de Mirkhond, et le poursuit jusqu'au jour actuel. Un autre, Mirza Sephez, compose un vaste corps de chroniques universelles, dans lequel il fait même entrer des renseignements qu'il puise dans les livres européens.

On aurait tort de dire que l'esprit de ces gens-ci est stationnaire. Ils comprennent à merveille que l'Europe a le pas

sur eux, et ils envient beaucoup l'Europe, parce que les avantages matériels que l'Europe possède représentent précisément ce qu'ils désirent avoir. S'ils avaient été placés dans la position des Turcs, je ne sais pas trop s'ils auraient été jaloux de défendre leur indépendance, mais, assurément, ils auraient déjà au moins un chemin de fer. Ne pouvant faire mieux, ils apprennent le français, tant qu'ils peuvent, et il y a ici quelques indigènes qui le parlent très suffisamment. Leur nombre augmente tous les jours. En fait de religion, je vous dirai qu'ils ne sont nullement fanatiques, mais il faut s'entendre. La population des grandes villes, comme Ispahan, Téhéran, Schyraz, Tébriz, est souvent disposée à profiter des moments de crises politiques, comme par exemple un changement de règne, pour commettre des désordres. Alors, contre les maisons des musulmans, elle invente un prétexte du moment, contre celles des chrétiens, elle en a toujours un tout prêt. Mais aucun gouvernement, quel qu'il soit, n'a jamais toléré la réduction en principe de cette façon d'agir. Aucun n'a jamais persécuté au point de vue religieux et lorsqu'il y a des désordres, ce n'est jamais un excès de foi qui les cause, c'est tout bonnement l'amour du pillage. Cet amour du pillage est la base d'une association singulière qu'on appelle les *Loutis*. Ils existent par toute la Perse, excepté dans les tribus nomades. Loutis veut dire, proprement, un baladin et en effet les danseurs, les montreurs d'ours, les escamoteurs font presque tous partie de cette société publique, parce que son existence est bien connue, mais secrète en ce qu'on ignore la plupart de ses menées.

Outre les gens que je viens de nommer, il y a encore, parmi les Loutis, la plupart des hommes de la basse classe, beaucoup de petits employés et quelques-uns des plus gros. Quand il y a tempête dans l'État, les Loutis s'en mêlent et se livrent aux plus grands excès. On en tue le plus qu'on peut, mais ils se reforment constamment. C'est une véritable démagogie de terroristes et un mal inguérissable dans un pays aussi vieux que la Perse.

Il y a environ trois cents ans que s'inaugura en Perse la dynastie des Sophis, dont Schah Abbas le Grand fut le héros. Le fondateur de cette dynastie n'était pas autre chose qu'un

roufi, un de ces philosophes panthéistes pour qui toutes les religions sont également bonnes, également mauvaises, parce qu'elles ne sont que des formes extérieures que le sage respecte par égard pour le vulgaire, mais n'admet pas. Le prince docteur Schah Ismaël comprit en arrivant au trône qu'un état n'est pas une école et il ne prêcha pas ses doctrines personnelles qui lui auraient attiré sur les bras l'inimitié d'une partie de ses sujets et de grands embarras de la part des nations musulmanes ses voisines. Mais, inspiré par son indifférence, il voulut fortifier la nationalité très faible de ses peuples, en leur donnant au moins une variété de religion, qui n'appartînt qu'à eux et les distinguât du reste du monde. Il eut enfin l'idée qu'exécutèrent les empereurs russes, Henri VIII d'Angleterre et que le feu roi de Prusse aurait voulu mener à bonne fin, sans parler de bien d'autres.

Il déclara que le schyisme serait la religion de l'État et tout le monde fort indifférent à la chose y consentit.

Nadir Schah, à un certain moment de sa vie, voulut le contraire, il ordonna que tout le monde serait sunnite, tout le monde se fit sunnite. Quelques années après, il ne le voulut plus, on se refit schyite.

Aujourd'hui, j'entends dire à des hommes qui ont vu ce pays-ci depuis longtemps, qu'à peine un cinquième de la population est musulman, le reste se divise ainsi :

1° Beaucoup d'Ali-Illahis. Ces sectaires considèrent Ali comme une incarnation de la Divinité et comme étant Dieu lui-même. Ils admettent le Koran comme révélé, et l'Évangile également, mais rejettent la doctrine des animaux purs et impurs. Ils penchent beaucoup vers les chrétiens avec lesquels ils déclarent qu'ils sont en grande conformité d'opinion. Beaucoup de ces gens sont au service du roi. Les provinces de Kermanschah, de Tébriz, de Mazanderan, tout l'Ouest, tout le Nord, bref, la partie la plus peuplée de la Perse est pleine de ces *Ali-Illahis*.

2° Les différentes variétés de Soufys. Elles embrassent une série de nuances et d'opinions, qui va du panthéisme le plus évidemment indien jusqu'à l'athéisme, jusqu'au voltairianisme le plus grossier. Les soufys parlent librement de leurs doctrines dans les cercles d'amis et de connaissances, mais en

public, ils font profession de foi musulmane, bien qu'ils ne disent jamais leurs prières, et fréquentent très peu les mosquées. Presque tous les hommes appartiennent aux professions lettrées, presque tous les employés civils et militaires sont athées, ou de purs déistes et se moquent assez agréablement de Mahomet et du Koran. Beaucoup de princes du sang en font des plaisanteries publiques.

3° Viennent maintenant les Guèbres. Les uns sont ouvertement Zoroastriens. Ils habitent surtout du côté de Yezd. Les autres qui sont épars dans le Nord, prétendent suivre la loi d'Abraham. C'est une sorte de ruse qu'ils ont inventée, pour se mettre en meilleure odeur de sainteté auprès des musulmans. Aujourd'hui, on ne les persécute en aucune façon, et il y en a même une communauté marchande à Téhéran.

4° Les Arméniens, catholiques ou schismatiques, sont assez nombreux. Ils jouent un grand rôle en Perse, soit comme négociants, soit comme agents publics. Il y a même des colonels et des généraux arméniens.

5° Les Juifs se trouvent partout ici, dans le Sud, comme dans le Nord. Ils ont laissé des souvenirs d'une grande puissance ancienne. On cite telle ville en ruines qui n'était habitée que par des Juifs. C'est tout à fait d'accord avec le livre d'Esther. Les Juifs persans ont très peu la physionomie sémitique. Ils sont horriblement mêlés au reste de la population.

6° Enfin, les montagnes de l'Ouest, du Sud et les déserts du Kerman renferment les débris de populations anciennes où subsistent encore des cultes vieux comme le monde. En somme, toutes les religions de la Perse, s'étant développées sur un sol saturé d'éléments zoroastriens ou assyriens, en ont pris des fortes teintes et comme tout cela est vieux et caduc, il n'y a pas force de résistance, ni nulle cohésion dans les consciences du pays. La religion n'est donc, en aucune façon pour la Perse, un rempart contre l'étranger, mais ce n'est pas tout. La constitution civile de la nation est toute faite pour alléger le joug; les deux tiers des Persans sont domestiques et c'est de cette classe que se tirent tous les fonctionnaires grands et petits.

L'agriculture, qui n'estpas aussi misérable qu'on le pourrait croire, puisqu'elle fournit des céréales à toute la population, et qu'on ne sait ce que c'est ici qu'un homme mourant de faim, n'occupe cependant pas un très grand nombre de bras. Le paysan n'est pas très exposé aux violences, qui sont relativement rares, mais les fonctionnaires lui extorquent souvent de l'argent. Par conséquent, la position des fonctionnaires prenant est bien plus enviée que celle d'agriculteurs donnant, et comme tout le monde ne peut pas acheter de prime abord une place, on se fait domestique pour avoir sa part dans les profits et arriver ensuite à avoir un domestique soi-même. Voici à peu près quelle est la carrière d'un homme de rien, qui veut devenir quelque chose. C'est-à-dire de presque tous les Persans.

Un homme ayant quelque suite, passe dans un village ou dans une ville. Le candidat, sans demander la permisssion, s'attache à son train en se faisant bien voir de quelqu'un de ses gens. A dater de ce moment, il a sa part du pilav général, qui ne se refuse jamais à personne, et si le dernier palefrenier ne voulait pas la lui donner, il irait la demander au maître qui le ferait manger avec lui. C'est la loi fondamentale de tout l'Orient, et il faudra qu'on le civilise bien pour la lui faire changer.

Quand il a mangé, il dort par terre dans le campement ou sur les terrasses ou dans les cours de la maison, mais s'il sait se rendre utile ou agréable, et quel Persan ne le sait pas! au bout de peu de temps, il trouve grâce aux yeux de quelque domestique en faveur; il lui présente le kalioun[1], il lui tient l'étrier pour monter à cheval, il ment pour lui, il vole pour lui, l'autre le fait remarquer à son maître, un beau jour, on lui donne quelque monnaie; une autre fois, il a sa part dans une friponnerie. Il est assez riche pour se bien vêtir, il passe un poignard à sa ceinture et prend des airs de prépotenza. Si le maître qu'il a suivi jusqu'alors n'est pas assez considérable pour flatter sa vanité et son ambition, il se réunit au train d'un autre plus gros, qui le reçoit avec plaisir, s'il a bonne mine; s'il a mauvaise mine, il fait nombre, car l'usage veut qu'on n'ait jamais trop de gens à sa suite. Je ne

1. Grande pipe.

peux pas, sans indécence, paraître dans la rue, avec moins de six à sept personnes portant la couverture brodée sur l'épaule, le kalioun à la main ou marchant devant mon cheval.

De proche en proche, mon homme s'élève, et il devient... tout, gouverneur de ville, de province, premier ministre, tout, dis-je, excepté Roi. Pour être Roi, l'expérience des deux derniers siècles démontre qu'il faut être de race nomade, c'est-à-dire plus énergique que la race citadine. Cependant, toute cette classe servile domine l'État, elle foule aux pieds le soldat qui n'est ici qu'un ilote mourant de faim par exception à tout le reste du peuple; elle a tous les vices de la servitude, très peu de vertus, ne connaît ni Dieu, ni prince, ni pays que l'argent.

Je viens de prononcer le mot *soldat*, on ne recrute en Perse que pour l'infanterie. Chaque village doit fournir tant d'hommes. Le chef du village commence à désigner la victime; chez les familles aisées on le paie pour qu'il se désiste. Le fardeau tombe enfin sur les plus pauvres. Celles-ci prennent leur mal en patience, parce qu'à dater de ce moment, elles sont exemptes d'impôts et le jeune homme choisi rejoint son corps. On lui donne un pantalon de toile grise, une veste de toile bleue avec des parements rouges, un bonnet à plaque de cuivre, un fusil sans chien, ou sans baïonnette ou sans baguette; on ne le nourrit pas et on le fait coucher sur la terre nue. Quant à être payé...! Le Roi commence par prélever sa part sur la solde, la favorite en fait autant, puis viennent le premier ministre, le maréchal, le trésorier, les généraux, les colonels. Il reste quelquefois quelque chose. Eh bien! le soldat ainsi traité et tellement abaissé qu'un capitaine s'assoierait à peine devant un de mes valets de chambre persans, est un modèle de douceur, de patience, d'obéissance, de discipline, d'intelligence, de bravoure. Il est impossible de faire trop d'éloges du soldat persan, et les instructeurs européens qui sont ici sont unanimes.

La cavalerie est fournie par les nomades. Elle n'est pas moins bonne comme matière première que l'infanterie. On a formé ici deux escadrons de « uhlans » qui ont, vraiment, une excellente tenue. Mais cela ne durera pas longtemps, car le

vol et la concussion ne permettent pas que rien s'établisse ici.

L'artillerie, ayant été un peu plus épargnée sous ce rapport, est vraiment surprenante. Elle a de la valeur même aux yeux des Européens; son organisation est originairement anglaise.

Dans cet état de choses, le gouvernement persan est représenté par le Roi, le premier ministre et les fonctionnaires. Le Roi a des fantaisies de ressembler à Napoléon Ier. Il veut être indépendant de toute suprématie européenne et, de plus, conquérant. Il a tué, il y a quatre ans, son grand vizir d'alors, qui paraît avoir été un homme de mérite et de cœur, et l'accusation portée contre cet homme d'État, était d'être dévoué à la Russie. Son grand vizir actuel était protégé anglais et a dû rompre avec les Anglais d'une manière éclatante. Il est en querelle perpétuelle avec eux. De sorte que, en ce moment, la Perse est en froid avec la Russie et avec l'Angleterre; quant à l'idée conquérante, voici à peu près comme elle se dessine en ce moment.

La Perse est épuisée. Dans quelques années, il n'y aura plus rien à y voler du tout. Il faut donc piller chez les voisins; s'en aller faire une campagne dans le Kurdistan ou l'Irak Arabi, ce serait se donner beaucoup de mal pour ne rien gagner du tout.

C'est du côté de l'Inde, qu'il faut aller piller. Les Afghans ont envoyé ici une légation pour appuyer et développer ces tendances.

La Russie ne dit mot, peut-être ne veut-elle pas gâter sa cause. Si les Persans se décident à agir, ils iront probablement se briser sur les murs de Peschawer et d'Attok, mais peut-on affirmer qu'ils n'auront pas fait quelque mal à l'Angleterre?

D'une autre part, le gouvernement d'ici est tellement déconsidéré, tellement méprisé de ses sujets, tellement abandonné des tribus turques, dont il est issu, et sur lesquelles il s'appuie, qu'il n'est pas probable qu'il ait encore bien des années à vivre. Si seulement un aventurier, comme l'Orient en fournit presque à chaque génération, apparaissait dans le Sud, c'en serait fait de son autorité, aujourd'hui plus nominale que réelle, sur ces provinces et c'est de quelque chose d'analogue que les Anglais le menacent.

Mais les Anglais feraient là un mal qui ne leur profiterait guère. Ce serait une vengeance, pas un gain.

Ils prendraient Bouschyr et quelques points de la côte sur le golfe Persique, mais il leur serait de toute impossibilité de dépasser, peut-être même d'atteindre Schyraz.

Les Russes sont dans une position tout autre. Au lieu d'avoir sur leur frontière des provinces en grande partie désertes ou habitées par des populations belliqueuses, comme les Fars, ils bordent les parties commerçantes et cultivées de la Perse. Une grande province riveraine de la Caspienne, le Mazanderan, a même déjà menacé, et menace *officiellement* de se donner aux Russes. Vous voyez, mon Général, qu'on ne les déteste pas trop ici. De plus, ils peuvent faire ce qui est impossible aux Anglais : envoyer en avant quinze ou vingt mille hommes, et ils sont à dix journées de marche de Téhéran. Voilà la situation.

Si les Persans abandonnent pour un temps leur idée d'invasion dans l'Inde et s'unissent aux puissances occidentales, ils marcheront le matin contre les Russes, seront battus à midi, et leurs alliés le soir. Toutes les routes me paraissent avoir la même issue.

Si le gouvernement persan tombe, ce qui est inévitable, les Russes nommeront le successeur au moins dans le Nord ou prendront le pays. Ce n'est là qu'une question de temps. Maintenant, s'ils prennent le pays, voilà ce qu'ils trouveront : une nation, je viens de le dire, douée de tous les instincts utilitaires de l'Europe, sans attachement à ses anciennes coutumes, sans religion résistante, sans rien de ce qui peut gêner un conquérant, mais qui comprendra vite les bienfaits d'une administration régulière et qui fournira en abondance des soldats, particulièrement excellents pour le système militaire moderne, eu égard à leur intelligence, à leur sobriété, à leur docilité.

Le sol est vierge. Dès avant le temps d'Hérodote, des parties entières sont restées sans culture, et la fertilité naturelle du sol est telle qu'il suffit d'y laisser pousser toutes espèces d'arbres à fruits et de légumes. La Perse partage avec la Mésopotamie l'honneur d'être la patrie du froment. Aujourd'hui même, elle produit beaucoup de céréales. C'est un pays d'une beauté

et d'une fécondité divines, tout stérile qu'il est en ce moment. De l'eau, on en trouve partout dans les montagnes, il faudrait bien peu d'industrie et de peine pour en enrichir les vallées.

A côté de cette fertilité, la richesse minérale est sans borne. On trouve ici, autour de Téhéran, dans le Mazanderan, partout, des barres de charbon à fleur de terre, qui n'appellent que la plus grossière exploitation. L'étain, le cuivre, le fer sont partout. De sorte que la puissance européenne qui posséderait la Perse n'aurait pas seulement une station militaire, entre la Turquie et l'Inde, mais une pépinière de soldats et tout ce qu'il faut pour alimenter un grand commerce, et fonder une grande industrie.

Cette puissance ne peut être évidemment que la Russie. L'impuissance de l'Angleterre est écrite ici partout. Je ne peux pas vous dire à quel point j'en suis effrayé. J'ai déjà remarqué avec surprise dans la mer des Indes et la Mer Rouge et le golfe Persique, combien peu la Grande-Bretagne avait pu faire, rien qu'en comparant ses œuvres avec celles qui restent des Portugais; dans l'attente de l'expansion irrésistible, ce me semble, des Russes en Asie, je me demande ce que la Providence veut faire de l'Empire des Tsars.

Pendant que de si grandes choses se préparent, le Roi et le premier ministre restant, tout le monde les a abandonnés : ils se sont imaginé qu'ils trouveraient un appui, s'ils réchauffaient l'idée religieuse, bien attiédie. Les Anglais sont de mauvaise humeur à perpétuité, jettent feu et flamme, et le peuple ne fait aucune attention à notre absence, comme s'ils ne prenaient pas garde à notre présence.

Voilà, mon Général, cette lettre est si longue que je la finis brusquement en vous priant de me mettre aux pieds de madame de Prokesch, j'embrasse Charles, Francy, peut-être mademoiselle Irène et je vous dis à vous, qu'il n'est pas de mot de respect et d'affection qui rende ce que nous sentons pour vous.

A. DE G.

Pour les caisses, mon Général, je crois qu'elles sont beaucoup mieux à Francfort qu'ailleurs, sous l'ombre de votre protection, même absent; mais quand vous n'aurez plus besoin

de la grammaire et du vocabulaire sanscrit, rien que ces deux volumes, ils me seront ici d'une grande ressource et d'un secours indispensable pour mes travaux.

Adieu, mon Général, je travaille beaucoup en pensant à vous. Si vous êtes à Constantinople, j'en suis heureux pour moi et je vous plains, vous. Il n'y a rien à faire nulle part.

Je suis à Votre Excellence, du fond de l'âme.

A. DE G.

Roustamabad, 10 octobre 1855.

Mon Général,

Comme nous vous avons parlé du choléra, nous ne voulons pas laisser Votre Excellence sans bulletin de nos santés. Nous sommes tous bien. Après notre cocher, nous avons perdu notre cuisinier, et après le cuisinier, un domestique persan. Mais tout cela est arrivé dans la ville. Depuis que nous sommes ici, il ne nous est rien arrivé de mal. Nous sommes dans une situation assez élevée, au pied de l'Elbourz et déjà la neige paraît sur le sommet de la montagne.

La maladie dure toujours à Téhéran, mais elle perd évidemment beaucoup de son intensité. La plupart de ceux qui tombent malades se sauvent. C'est, je crois, un des signes de la décroissance du fléau.

Il n'en vient pas moins d'arriver une bonne aventure orientale. On avait caché au roi Nasr-eddin, les ravages que le choléra faisait dans la capitale, afin de l'exempter de la peur et de l'empêcher de s'enfuir. Mais plusieurs cas ayant éclaté dans son harem, il a connu la vérité et, sortant de la ville, il est venu camper à une heure de notre village, avant-hier. Le bruit se répand en ville que le Roi était mort. En Perse, les interrègnes sont des moments de crises assez graves. Ils peuvent durer longtemps, jusqu'à ce que tous les compétiteurs soient d'accord, et en outre l'usage veut que, ce jour-là, les pouvoirs de tous les magistrats, depuis le grand vizir jusqu'au dernier juge de police, s'éteignent avec la vie du souverain qui les a donnés. C'est donc un moment d'anarchie complet, fort apprécié et utilisé par les gens turbulents, mais très redouté par les gens paisibles. Aussitôt que cette nouvelle

eut couru dans Téhéran, tout le monde s'assembla dans les bazars, les uns ravis, les autres consternés. On assiégea les boutiques des marchands de riz et de grains, pour faire des provisions comme dans un siège. Les magasins, craignant le pillage, se fermèrent partout. Tout était dans une agitation extrême. Le vizir du gouverneur de Téhéran, un affreux coquin nommé Mirza-Moussa, eut beau parcourir les rues, escorté de gens de police, en affirmant que la nouvelle était fausse et faire distribuer une ample moisson de coups de bâton pour appuyer ses paroles, il ne fut pas cru. On courut au camp Royal pour avertir l'*Oratoire du monde* et le supplier de se montrer au peuple. L'*Oratoire du monde* eut peur de la maladie et consentit seulement à faire une petite course à cheval hors des murs. Bref, tout se calma. Mirza-Moussa fut mandé au camp et très malmené pour avoir laissé éclater ce désordre. De plus, condamné à perdre la moitié de la barbe et à payer une forte amende, Mirza-Moussa donnera un peu plus d'argent, mais gardera sa barbe. En somme, il ne perdra rien. Il est rentré en ville et en ce moment il fait couper, à droite et à gauche, des nez et des oreilles.

Ceux qui veulent rester entiers se rachètent, de sorte que cette affaire va lui valoir probablement le double de ce qu'il a payé au Roi, au premier ministre, et à d'autres gros bonnets.

Adieu, mon Général, ne soyez pas inquiet de nous. Dieu ne voudra pas qu'il nous arrive rien.

Veuillez bien dire à madame de Prokesch et aux enfants tout ce qu'il y a de plus tendre pour nous. Pensez à nous et recevez mes respectueuses affections.

A. DE G.

Demavend, 30 octobre 1855.

Mon Général,

Nous sommes dans l'incertitude de savoir si Votre Excellence va à Constantinople, ou non. On assure ici que la chose est décidée. D'autre part, Hercule[1] nous écrit que vous êtes allé à Paris. Nous attendons avec bien de l'impatience.

Nous nous sommes mis en marche pour faire un petit

1. Comte Hercule de Serre, ami de la famille.

tour au Mazanderan et sur les bords de la Caspienne, peut-être pousserons-nous jusqu'à (*illisible*). Nous avons traversé les pentes inférieures du Demavend, encore toutes palpitantes, à ce qu'il semblait, de l'influence des volcans. Ce ne sont pas tant des montagnes que les vagues immenses et solidifiées d'une mer sans fin. Le soufre est partout, et si l'on touche une roche, elle est calcinée à la surface. De temps en temps, dans les plis de mamelons gigantesques, apparaissent de beaux ruisseaux, et des villages au milieu de cultures; vignes, platanes, saules énormes, pommiers, rien ne manque et toujours ce ciel d'une beauté sans égale. Les races, par ici, sont tout à fait septentrionales. On parle autant le turc tjagataï que le persan.

Nous sommes entrés, Clémence, Diane et moi, sous les tentes d'une tribu nomade, qui nous a reçus avec les politesses que vous connaissez à ces barbares.

A propos de politesse, nous montions une côte ardue, quand nous rencontrâmes une caravane de mulets venant du Mazanderan. Un grand muletier mazanderani s'approche de moi d'un air très noble, tire de son sein, une orange verte de son pays et me la remet très gracieusement, en me disant : *pour ta maison*. J'ai remercié comme je devais et remis immédiatement le fruit à Clémence. Mais cela nous a rappelé sur-le-champ une autre histoire d'orange, donnée autrefois près d'Athènes par un cavalier turc. Nous pensons toujours à vous, mon Général.

Enfin, à 2 lieues d'ici, le second ministre du gouverneur du Demavend, est venu au-devant de nous de la part de son maître. Il nous a apporté les compliments de Mirza Mahdi-Khan et l'annonce qu'on nous avait immédiatement préparé pour demeure la maison du premier vizir. Puis après les compliments d'usage, qui ne sont pas en Perse des plus brefs, il m'a mis au fait de ce que j'allais trouver à Demavend.

« Quant au gouverneur, m'a-t-il dit, il faut que vous sachiez que c'est un descendant du Prophète; non pas de ces gens à généalogie douteuse, qui pourraient fort bien se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas; mais Mirza Mahdi-Khan a tous ses papiers de famille bien en règle. Ses ancêtres sont gouverneurs du Demavend depuis trois cents ans et, pour lui, c'est un excel-

lent homme, qui ne désire que vous contenter. Quant à la ville, vous saurez que, d'après notre chronique en Perse, c'est la plus ancienne, du monde et qu'elle a été fondée par Siamata, petit-fils du patriarche Seno et fils de sa fille. Elle était la capitale de l'Empire quand l'impie Zohak s'en empara et y établit le siège de son autorité, mais bientôt Feridoun, ayant vaincu Zohak, l'emporta sur une montagne qui domine la ville, l'enchaîna et de là, le transporta à deux heures plus loin sur une cîme élevée encore, où le monstre fut enfoncé dans les entrailles de la terre. »

Vous pouvez croire, mon Général, que j'étais tout oreilles. A une heure de la ville, le premier vizir arriva pour nous renouveler les compliments du Khan. Nous sortîmes bientôt des gorges, et alors Demavend, ou plutôt sa vallée, se montra à nous.

Impossible de se figurer rien de plus charmant, de plus champêtre que ces belles cultures, qui entourent un terrain ondoyant, bordé de tous côtés par de grandes cîmes, à deux ou trois étages, dont le dernier étage était, le lendemain, couvert de neige. Partout de l'eau, des cascades, des rochers, des arbres magnifiques.

En arrivant à l'entrée de la ville, nous aperçûmes un groupe de gens qui tenaient un mouton noir. Quand Clémence et Diane arrivèrent, ils égorgèrent le mouton aux pieds de nos chevaux et un derviche récita à haute voix des prières pour appeler les bénédictions de Dieu, sur la khanoum[1] et sa fille. Ce sont là, assurément, ces honneurs divins, en usage en Assyrie et ensuite en Perse, qui scandalisaient si fort les prophètes.

Nous avons trouvé une jolie maison, tout en terrasses; la famille entière du premier vizir, composée d'une femme ou deux, cinq grandes filles, dont deux sont d'une beauté rare, et de deux garçons, a déménagé pour nous faire place. Quant au premier vizir, sous prétexte que nous sommes ses hôtes et qu'il doit veiller sur nous, il couche toutes les nuits à la belle étoile en face de nos fenêtres, sans prendre garde qu'il gèle.

Le gouverneur est venu nous voir. C'est un véritable gentil-

1. La dame.

homme campagnard, et, tel que, très timide, ne voyage jamais, ne va jamais à la cour payer son tribut et chasse toute l'année. Chaque matin, il nous envoie un mouton, ou des pommes, ou des abricots. Car ici la pompe est dans les expressions. Le premier vizir nous a montré, avec orgueil, ses vergers et ses prairies. Les messagers d'état sont les gamins de dix à douze ans que les pouvoirs du Demavend s'envoient l'un à l'autre et il n'est pas douteux que la grande affaire du gouverneur, après la chasse, c'est la récolte des abricots qui donne, par an, un produit d'une centaine de mille francs.

On ne peut se figurer comme ces gens-là sont aimables. Nous ne paraissons pas dans la rue, sans que tout le monde nous salue et nous dise quelque bonnes paroles. On est même venu chez nous, représenter les deux belles scènes de la tragédie d'Hassan et d'Housséïn. Tout le village était sur notre terrasse et, y compris les acteurs, tout le monde sanglotait à grands cris. C'est en effet très touchant.

Je dis *village*, en parlant de la capitale de Féridoun. C'est que Demavend est un peu déchu de son antique splendeur. Aujourd'hui, il n'y a plus que quatre cents maisons, dont vingt habitées par des familles juives. La ville a dû être primitivement, d'après différents indices, au pied des montagnes à l'Ouest, elle s'est rapprochée successivement de l'Est, maintenant elle descend vers le Sud. Il y a sur les hauteurs et à différentes places, des monuments de briques cuites, que la tradition du pays reporte au XIIIe et XIVe siècles. Plusieurs cimetières abandonnés que j'ai parcourus, montrent même des inscriptions coufiques. Mais croyez bien, Excellence, que ce n'est pas cela que je cherche sur une terre si illustre. C'était donc, avec un vif dépit, qu'après avoir interrogé, sous toutes les formes, Mohammed-Taki-Beg, le second vizir, pour savoir s'il n'y avait rien de plus ancien dans le pays, j'avais toujours recueilli un *non* bien positif. Avant-hier, j'ai voulu au moins avoir vu de près le lieu où le héros Féridoun emporta Zohak. J'y grimpai non sans quelques efforts et jugez de mon ravissement lorsque je découvris en arrivant à la cîme du rocher, un reste d'enceinte en pierres brutes, non taillées, superposées l'une à l'autre! J'étais malheureusement pressé et ne pus examiner suffisamment à

loisir ces précieux restes, qui sont rudes et sentent la *Vorzeit*, comme les ruines sur l'Altkönig, auxquels ils ressemblent beaucoup, quoique infiniment moins étendus. Je vais y retourner demain. En descendant, j'adressai à Mohammed Taki-Beg de vifs reproches et il se souvint alors qu'il existe, à deux lieues d'ici, des ruines analogues sur le haut d'une autre montagne. Nous irons aussitôt que les suites d'un orage, qui a eu lieu hier dans le Demavend, auront tout à fait disparu.

Voilà, mon Général, ce que c'est que Demavend. Nous vous regrettons à chaque instant du jour. Que n'êtes-vous ici? Vous comprendriez tout, et si bien, de cette terre, où l'histoire est si vieille! Dans quelques jours, nous partons pour Firouzkoh, de là nous irons à Barferouch, puis à Aschraf, puis à la Caspienne, et, si nous pouvons remonter vers l'Est, sans courir le risque de tomber aux mains des Turkomans, il n'y a pas beaucoup de chance pour que nous y manquions.

Mon chef est bien vivement reconnaissant des paroles aimables de votre Excellence et me charge de vous dire encore combien il désire vous en remercier lui-même un jour. Si vous êtes auprès de madame de Prokesch, veuillez bien me mettre à ses pieds. Si j'embrassais la muse française de mademoiselle Irène, votre Excellence m'en voudrait-elle? Pour Charles, si vous allez à Constantinople, nous tenons nos suppliques prêtes. Vous avez des bonnes nouvelles du hussard, du comte Schlick. Quant à Franzy, je le vois d'ici dans toute sa gloire et faisant nager M. de Reyer, à qui je vous prie, mon Général, de vouloir bien dire toutes mes amitiés.

Adieu, Excellence. Pensez toujours à mon respect et à mon tendre dévouement.

A. DE G.

Téhéran, 25 novembre 1855.

Mon Général,

Je suppose que vous êtes maintenant à Constantinople et c'est là que nous vous écrivons. Votre dernière lettre de Paris a été, comme toutes les autres de vous, la meilleure chose que nous puissions recevoir d'Europe. C'est plus qu'un encouragement, c'est une joie pour nous d'être en Orient, et de

comparer vos conseils avec tout ce qui nous entoure. Serions-nous malheureux, et assurément nous ne le sommes pas, vous nous changeriez toutes nos pensées. Quel malheur que vous ne soyez pas ici! Nous faisons cependant des plans pour aller vous faire une visite l'année prochaine et peut-être nous laisseriez-vous emmener Charles à Téhéran? Dieu le sait, comme nous disons ici.

Nous sommes revenus de Demavend, enchantés de notre séjour dans ce délicieux pays. Je ne me souviens plus si je vous ai parlé des beaux ruisseaux, des belles cultures, des magnifiques platanes, des bois de saules nombreux avec leur dôme d'émail bleu qui s'élevaient sur les collines, des montagnes couvertes de neige et amoncelées en masses puissantes qui se dressaient partout sur nos têtes et de la grande plaine stérile mais peinte de si magnifiques couleurs, dominée par ce ciel persan qui est unique au monde et s'étendait à l'infini vers l'Est, vers le Khorassan, vers la Bactriane, vers Balkh. L'envie ne m'aurait pas manqué, quand je m'y suis promené, de pousser mon cheval droit devant moi; j'ai pu faire quelques observations intéressantes sur le persan qu'on parle dans ces montagnes et qui est soumis assez fortement à l'influence du turc. J'ai recueilli aussi quelques autres traits de dialecte. J'ai cherché des médailles et des pierres gravées et je n'ai malheureusement rien trouvé. Depuis deux mois, je n'ai véritablement rien acquis que quelques ... sassanides, ce qui n'est pas grand'chose. Mais, ce printemps, je serai plus heureux, soit que j'aille à Yezd, comme nous en avons fait le projet, ou à Bagdad, par Hamadan et Kermanschah. Le meilleur de mon butin, c'est la ruine dont je vous ai parlé et qui est des plus anciennes époques, une autre, beaucoup plus jeune, dans les montagnes, et que, pour de certaines raisons, je crois bien avoir pu être l'*Héraclée* de l'époque d'Alexandre et des Séleucides. Je suis en train de recueillir, peu à peu, mes preuves mais cela c'est l'amusement. Ma grande affaire, c'est d'apprendre à fond le persan et j'y emploie trois, quatre heures par jour, sinon toute la journée. Je n'ai de ma vie été si heureux et, excepté votre Excellence et trois ou quatre personnes, je ne voudrais jamais quitter Téhéran que pour aller dans l'Est.

Nous avons ici une mauvaise affaire, car je passe du domaine

de l'esprit à celui de la politique, qui n'en est pas toujours limitrophe. Le ministre d'Angleterre vient d'amener son pavillon, de rompre ses relations diplomatiques avec le gouvernement persan, de demander un mehmandar qu'on lui a donné, et il part avec toute sa légation pour Erzeroum et Trébizonde, le 2 du mois prochain. Les Russes sont charmés comme de raison et nous un peu penauds. Voici l'affaire. Il y avait, il y a deux ans, au service du Roi, un homme nommé Mirza Haschen Khan, qui touchait 200 tomans de gages par an. Il avait été épousé, bien que de condition médiocre, par la propre sœur de la première femme du schah. Cette dame d'une grande naissance a une réputation perdue et on dit même, dans le public, qu'elle n'a fait ce mariage disproportionné, que pour couvrir ses désordres, sans les gêner. M. Thompson, alors chargé d'affaires d'Angleterre, devint amoureux de cette dame. Ceci est de l'aveu du ministre d'Angleterre lui-même, qui en plaisantait devant nous, il y a une quinzaine de jours. Il persuada au mari de solliciter une augmentation d'appointements. Il le fit, on la lui refusa assez durement. Alors il se mit au service de la légation d'Angleterre, qui le prit pour premier mirza ou secrétaire persan. La première fois qu'une lettre écrite par lui arriva à la Porte, le premier ministre déclara qu'il ne reconnaissait pas au ministre d'Angleterre le droit de prendre les hommes du Roi à son service, et déclara en plus, qu'il ne recevrait jamais ni les lettres rédigées par ce mirza, ni le personnage lui-même. La légation britannique tint bon, garda l'homme à son service, malgré les plaintes du gouvernement persan, mais ne l'employa pas. Toutefois, il était venu demeurer avec sa femme dans l'hôtel des Anglais et les bruits les plus scandaleux circulaient sur cette intimité, avec d'autant plus de force que les hôtes de la princesse donnent souvent lieu d'ailleurs à ce qu'on parle d'eux sous ce rapport. Le Roi fut profondément blessé, mais l'affaire dormait, quand, tout d'un coup, le ministre d'Angleterre déclare qu'il va envoyer Mirza Haschen, en qualité d'agent consulaire à Schyraz. Les Persans se révoltèrent alors tout à fait, ils firent observer, ce qui est vrai, que les traités n'accordent d'agents officiels à l'Angleterre que sur trois points, Bouschyr, Téhéran et Tebriz, que s'il y en a à Schyraz,

à Mesched et à Kerman, c'est par pure tolérance et sans qu'on ait jamais reconnu la légitimité des fonctions de ces mandataires. Que c'est donc bien le moins qu'on n'y nomme pas des hommes qu'ils ont pour particulièrement désagréables. M. Murrey tint bon. Les Persans, exaspérés, déclarent que s'il fait sortir Mirza Haschen de la légation, on l'arrêtera. Puis comme sur ces entrefaites, le bruit courait que la femme du mirza, après avoir été plus ou moins heureusement convoitée par M. Thompson, l'était maintenant par M. Murrey, le Roi l'a fait saisir, chez la mère du mari, où elle était et la met sous la garde de son frère, sultan Hasseinkhan. Alors, M. Murrey déclare que si on ne rend pas la femme à son mari, dans l'*Hôtel de la légation*, il abaissera son pavillon. La peur prend les Persans. Ils refuseront la femme au mari, mais offrent de la donner à la mère du mari, qui pourra l'y aller prendre, s'il accepte d'ailleurs de renoncer au service anglais et d'aller dans la capitale de grande province qu'il choisira, occuper le poste de premier secrétaire du gouverneur, avec 500 tomans de revenus, plus l'arriéré de sa solde depuis deux ans. M. Murrey refuse et insiste pour avoir la femme. Le premier ministre répond que jamais de pareilles matières n'ont été traitées dans des dépêches officielles et qu'il s'agit après tout de la belle-sœur du Roi. M. Murrey déclare qu'une phrase du premier ministre est insultante pour lui, et veut, outre la reddition immédiate de la femme, que le premier ministre, lui-même, vienne, en grande pompe avec toute sa suite, lui faire des excuses, que *lui* dictera, et reprendre sa dépêche. Refus. On tient un conseil d'État. Le Roi se déclare déshonoré s'il cède; on fait observer que la population exaspérée pourrait fort bien faire une émeute, si l'on faisait une concession, qui n'aurait pas d'autre sens à ses yeux, que de livrer une femme musulmane, belle-sœur du roi, aux fantaisies de M. Murrey; un fonctionnaire déclare qu'il se retirera si l'on faiblit, d'autres s'unissent à lui. On se borne à renouveler à M. Murrey les premières propositions. Je n'ai pas besoin de dire à Votre Excellence que, des deux côtés, nous avons tout fait pour rapprocher les parties. Ce fut impossible. M. Murrey en resta avec sa demande d'excuses extraordinaires, peu motivée à mon sens, et surtout sur la

demande de la femme, encore plus mal avisée, s'il est possible, consentant d'ailleurs par une singulière inconséquence, à ne pas envoyer le mari à Schyraz et à le faire rentrer au service persan, ce qui acheva de donner la plus mauvaise impression de l'affaire en concentrant tout l'intérêt sur ce fait : « *Nous voulons la femme et des excuses.* » On n'a pas pu s'entendre et le pavillon a été abattu. En tout autre pays, les affaires seraient bien malades; mais ici, et, malgré les incroyables insolences qui se sont échangées de part et d'autre, bien que, il faut l'avouer, les Anglais aient laissé loin derrière eux les Persans, en ce genre, les affaires peuvent encore s'arranger d'une façon inattendue. Comme aussi, elles peuvent empirer. Ainsi par exemple ce matin, il n'était question de rien moins, le jour où les Anglais sortiront, que de leur arracher *de force* Mirza Haschen.

Je comptais faire partir cette lettre par Bagdad, mais Clémence dit avec raison qu'elle arriverait avec un retard trop grand à Votre Excellence. Je la retarde donc jusqu'au 1er et tout ce qui arrivera de nouveau dans le genre politique, et dans le genre famille, je l'ajouterai.

Adieu, mon Général. Je vous embrasse. Adolphe[1] nous écrit qu'il a été bien reconnaissant de votre accueil et moi je le suis de ce que vous avez dit au comte Walewski et ce dont, suivant votre coutume, vous ne parlez pas.

Trouvez ici, mes tendres respects.

A. DE G.

P.-S. — Le 1er décembre.

Décidément, il paraît, Excellence, que les Anglais s'en vont. Le Roi s'est prononcé avec tant de force contre leurs demandes, que les dernières notes ont été rédigées par lui, et envoyées à ses ministres, avec ordre de se borner à en transmettre copie. M. Murrey jette feu et flammes, et son irritation est telle qu'elle ressemble à une comédie. Tout cela est bien étrange, d'autant plus que la situation est très grave ici et dans l'Est. La dynastie des Kadjars est bien loin de gagner en solidité.

1. Adophe d'Avril, parent et ami.

Les plus mauvais bruits circulent à Hérat; une révolution façonnée par les Persans vient d'échouer et le prince légitime a repris sa place, avec l'appui ou au moins l'assentiment anglais à Kaboul. Dout Mohammed, l'ami de la Compagnie des Indes, vient de mourir et il semblerait que le successeur a de toutes autres idées.

On dit ici que l'Autriche se propose d'envoyer une légation auprès du Roi. Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir de réel dans cette idée. Il me semble que je concevrais que toute grande puissance européenne comprenant que, désormais comme au Bas Empire, les grands intérêts doivent se débattre dans des régions voisines de celles-ci, voulût être en situation de bien savoir ce qui se passe, mais ce n'est pas là ce qui nous occupe, surtout Clémence et moi. Est-ce que, si jamais vous aviez une légation ici, M. le lieutenant de Prokesch ne pourrait pas y être attaché. Tous les commentaires à cette idée sont de trop. Adieu, mon Général, sauf vous que nous irons voir, nous sommes assurément les plus heureuses gens du monde. Avant six mois, Clémence parlera persan comme Nadir Schah.

COMTE DE GOBINEAU

(*A suivre.*)

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE MONDIALE

Personne ne peut nier qu'au mois de juin 1931, lorsque le président Hoover prit l'initiative de lancer sa proposition de moratoire, la situation du monde ne fût critique. La bourrasque qui, en octobre 1930, avait renversé le fragile édifice du crédit érigé avec trop d'audace par les financiers de Wall-Street, avait déterminé dans l'économie mondiale une dépression généralisée.

Tant que l'Amérique avait créé du crédit et l'avait distribué ou fait distribuer de par le monde, les lézardes profondes de notre construction monétaire, financière et économique d'après guerre avaient été bouchées au fur et à mesure et même recouvertes d'un vernis plus ou moins brillant, mais, du jour où l'afflux de crédit américain allait cesser, les écroulements devaient se succéder et se multiplier. Le premier en date en Europe fut celui de l'Autriche, entraîné par la débâcle du Creditanstalt, bientôt suivi par celui de l'Allemagne, que le Moratoire Hoover ne suffit pas à préserver de la congélation généralisée des crédits privés. Puis l'Angleterre dut suspendre la convertibilité or de la livre sterling, entraînant bientôt à sa suite toutes les monnaies de ses principaux fournisseurs. Malgré un gros effort de la France, les pays de l'Europe centrale et balkanique ont suspendu ou réduit, les uns après les autres, leurs paiements publics ou privés à l'Étranger. Les États-Unis d'Amérique eux-mêmes, qui pensaient orgueilleusement, en 1929, avoir définitivement

conjuré le péril des crises cycliques, qui avaient caractérisé leur histoire économique, au cours du XIXe siècle, sont gravement affectés par une crise profonde dont on ne peut encore savoir quels seront tous les développements.

En fait, si l'on ajoute à ce tableau l'anarchie chinoise, la crise économique et monétaire au Japon et en Australie, le marasme aux Indes néerlandaises et en Malaisie, pour l'Extrême-Orient, la révolution endémique et son cortège de faillites et de misères en Amérique du Sud, et, il y a quelques jours à peine, la suspension de la convertibilité or au pays même des mines d'or, en Afrique du Sud, on comprend l'angoisse des banquiers, des hommes d'affaires, des gouvernants, et leur impatience de trouver un remède ou des remèdes au fléau qui menace notre civilisation.

Historiquement, l'idée d'une Conférence économique mondiale est née du moratoire Hoover. Lorsqu'il fut avéré, dès juillet-août 1931, que la suspension des paiements intergouvernementaux ne suffirait pas à rétablir l'équilibre dans le monde, ce que nous avions, nous, Français, affirmé dans les négociations mêmes qui accompagnèrent la déclaration du moratoire, il devint évident, surtout après l'entrevue Hoover-Laval à Washington en octobre, que, seuls, l'examen et la solution d'un certain nombre de problèmes internationaux pourraient résoudre ou, tout au moins, alléger les difficultés dans lesquelles se débat l'humanité. C'est ainsi que, si l'on se reporte au communiqué Hoover-Laval, un accord sur la méthode à suivre paraissait bien s'être établi, à l'époque, entre l'Amérique et l'Europe, à ce moment représentée par la France. Cet accord tendait à ce que chacun des continents résolût d'abord ses propres difficultés, puis, qu'ils se missent en contact pour une action commune de restauration économique et financière dans le monde, basée — c'est une déclaration expresse faite à Washington — sur le maintien et le rétablissement de l'étalon-or.

Forte de la mission qui lui avait été ainsi confiée de prendre l'initiative d'un règlement européen, la France, d'accord avec l'Allemagne, et dans le cadre du plan Young, réunissait les experts à Bâle, et, d'accord avec l'Angleterre, acceptait une Conférence qui eût dû, primitivement, se réunir dès

janvier 1932 à Lausanne à l'effet *d'établir un règlement durable des questions mentionnées par le rapport de Bâle, ainsi que les mesures nécessaires pour remédier aux autres questions économiques et financières qui ont provoqué ou risquent de prolonger la crise dont souffre le monde.*

Mais, dans l'intervalle, un certain nombre d'événements se produisaient qui allaient ruiner ou ralentir l'effort entrepris.

C'est une constatation digne de réflexion, que, dans un monde, dont les dimensions sont tous les jours un peu plus réduites par l'augmentation et l'accélération des moyens de communication, les rapports humains soient cependant de plus en plus dominés par des intérêts statiques et limités de collectivités isolées, refoulant cet idéalisme dynamique qui, même dans l'histoire nationale de chaque peuple, animait naguère la marche du progrès matériel et moral.

Toutefois, le commentaire de ces événements m'entraînerait hors de mon sujet, et je me bornerai à leur énumération.

D'une part, la poussée hitlérienne en Allemagne amenait le gouvernement allemand à répudier les réparations; d'autre part, la baisse de la livre sterling sur le marché des changes, qui détruisait l'équilibre des dettes et des réparations, établi par la note Balfour, faisait passer au premier plan de la politique britannique *le coup d'éponge sur l'ardoise*; de troisième part, enfin, le Congrès américain, enfermé dans des préoccupations électorales, désavouait le programme du Président Hoover. La Conférence de Lausanne était d'abord renvoyée au mois de juin. Un nouveau gouvernement français, issu d'une majorité politique différente, y consentait à isoler le problème des réparations du problème plus général de la crise mondiale. La Conférence économique était donc ajournée à des temps meilleurs; sous-entendons, à une date où l'Amérique, pourvue d'un nouveau Président, accepterait à nouveau un programme de coopération internationale, et où, le temps faisant son œuvre, l'annulation des paiements intergouvernementaux, simplement proposée à Lausanne, serait définitivement acceptée par les deux créanciers principaux : la France, déjà résignée, et l'Amérique, encore hostile.

Nous en sommes là, et l'incertitude du règlement des dettes de guerre et de la politique internationale du Président Roosevelt conditionne évidemment la convocation de la Conférence économique mondiale. L'heure est passée, en effet, où de brillants débats académiques entre les experts les plus qualifiés pouvaient être suivis de recommandations balancées que négligeaient les gouvernements, soi-disant anxieux de les recevoir. Ou la prochaine Conférence économique engagera les gouvernements par des résolutions passées en forme de Convention internationale, ou elle marquera le terme — espérons-le tout au moins — de ces procédures publicitaires où les hommes d'État contemporains cherchent, devant leurs peuples, une excuse à leur faiblesse.

Le malaise dont souffre le monde est trop profond et les déceptions des Conférences passées ont engendré trop de lassitude pour qu'il soit permis de considérer aujourd'hui la convocation d'une vaste conférence économique comme recommandable en tout état de cause pour l'effet moral. L'effet moral se bornerait probablement à quelques soubresauts des cours de bourse et l'échec de négociations prématurées retarderait encore la pacification économique du monde.

En réalité, cependant, le besoin d'une action concertée des Gouvernements est assez évident. Malheureusement les gouvernements ne semblent pas jusqu'ici savoir eux-mêmes ce qu'ils proposeront à la Conférence. Si bien que l'opinion oscille entre un scepticisme désabusé et une conception mystique d'une entente internationale capable de déclencher la reprise générale des affaires.

A l'égard de la conception mystique, il convient d'abord de délimiter les possibilités.

Il ne dépend pas d'un arrangement international, quel qu'il soit, de faire qu'un pouvoir d'achat nouveau apparaisse en contre-partie de la masse offerte de produits et de services. La masse offerte, au cours des années de prospérité, trouvait en face d'elle un pouvoir d'achat composé des revenus courants, des épargnes disposées à s'employer et de l'escompte, chaque jour plus hardi, de revenus futurs. Ainsi, en même temps que la quantité de produits offerts s'accroissait à un

rythme accéléré, le pouvoir d'achat, de plus en plus enflé par le crédit, augmentait plus vite encore, puisque les prix montaient sans cesse. Après l'apogée, apogée exactement marquée par l'instant où, les cours de Bourse ayant monté bien plus vite que les prix des marchandises à la faveur de crédits de spéculation, se produisit la première réaction de l'instinct de conservation, provoquant la restriction de ces crédits et par là l'effondrement des cours, lequel s'est ensuite propagé de Wall-Street sur le monde entier, ce fut l'évolution inverse : contraction du pouvoir d'achat beaucoup plus rapide que la liquidation des stocks, parce que le pouvoir d'achat, non seulement cesse d'être enflé par le crédit, mais se trouve, par la thésaurisation, réduit fort au-dessous des disponibilités réelles.

La reprise des affaires, autrement dit le début d'un relèvement durable des prix-or, dépend d'une décroissance de la masse des produits offerts, décroissance parvenue à un degré tel que les disponibilités épargnées soient de nouveau incitées à se présenter dans une plus large mesure comme pouvoir d'achat et que le crédit revienne accroître encore ce pouvoir.

Cette révolution doit résulter de circonstances déterminées qui ne se réalisent pas partout en même temps et qui échappent, dans une large mesure, à l'action des gouvernements. Il serait vain d'espérer que ceux-ci, même réunis en conférence, puissent la déclencher par on ne sait quel artifice concerté. La reprise des affaires doit se manifester à l'intérieur de chaque économie nationale, elle ne peut résulter d'un traité de commerce ni d'une entente monétaire.

Mais, d'autre part, il faut reconnaître que les efforts tentés dans chaque pays pour soustraire l'économie nationale aux effets de la crise, contribuent à retarder cette révolution : crédits pour maintenir les prix sans débouchés; subventions pour maintenir le niveau d'existence des sans-travail ou pour payer du travail non rentable; protection douanière; prohibitions ou contingents; primes à l'exportation; embargo sur l'or ou sur les devises étrangères.

Il faut reconnaître aussi que toute mesure de défense de cet ordre, prise dans un pays, provoque à l'étranger une mesure semblable qui aggrave encore la situation générale, mais qui,

faisant plus ou moins échec au geste de défense adverse, prépare une surenchère, laquelle, de son côté, ne restera pas sans réponse, et ainsi de suite.

Ces constatations quasi-unanimes ont conduit plusieurs conférences internationales, de nombreux congrès et d'innombrables associations à des vœux d'action concertée de la part des Gouvernements ou, mieux encore, d'abstention concertée.

D'une façon générale, on peut dire que ces vœux, de plus en plus pressants, ont été de moins en moins exaucés et que les Gouvernements, tant dans leur politique économique intérieure que dans leurs relations économiques internationales, tout en donnant à ces vœux une approbation de principe, n'ont pas cessé d'agir en sens opposé.

Il ne s'agit pas de réunir une Conférence internationale pour faire exprimer une fois de plus les mêmes vœux, sans plus d'effet.

Il faut chercher pourquoi ces vœux sont restés si peu efficaces et en quoi une Conférence nouvelle peut changer cet état de choses.

Deux causes principales expliquent la contradiction entre les vœux exprimés et la politique suivie par les Gouvernements :

a) Pour chaque Gouvernement, un acte de désarmement économique est un risque immédiat, risque d'autant plus redoutable que son économie nationale est plus éprouvée par la crise. Par exemple : les restrictions de change agissent à la longue, nul ne l'ignore, contre la monnaie qu'elles sont destinées à protéger, mais l'abandon de ces restrictions peut exposer cette même monnaie à un avilissement brutal. Même raisonnement pour les contingents en matière douanière. En matière économique comme dans le domaine militaire, le désarmement présuppose un minimum de garanties de sécurité.

b) Cette situation est aggravée par le fait que, dans chaque pays, la pression des intérêts privés en faveur d'une mesure de défense immédiate, notamment en matière douanière, est plus forte que la pression des intérêts plus dispersés qui seront ultérieurement lésés par les conséquences de cette mesure.

En outre, la pression défensive se renforce d'un sentiment nationaliste partout exaspéré. Or, les actes des gouvernements sont, bien souvent, moins des résultats de libres déterminations en vue d'un intérêt national dûment reconnu, que de simples résultantes de forces concurrentes s'exerçant sur les gouvernements.

Ainsi, les deux principaux obstacles au progrès dans la voie du désarmement économique sont, dans l'ordre international, l'absence de garanties contre les risques immédiats d'un élargissement concerté des restrictions douanières ou financières, — dans l'ordre national la faiblesse des gouvernements.

Que le besoin d'une plus forte autorité gouvernementale se fasse sentir dans une période de crise économique aiguë aussi bien qu'en temps de guerre, c'est un phénomène naturel devant lequel chaque peuple réagit à sa façon, et qui n'est évidemment pas matière à discussion internationale. On ne peut que prendre l'état de choses existant à cet égard comme une donnée du problème.

Reste à examiner l'obstacle d'ordre international : le risque immédiat attaché à tout acte de désarmement économique.

Cet obstacle est évidemment d'autant plus difficile à surmonter, et même à mesurer, que le champ de négociations est plus étendu.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici le double échec, en 1930, de la convention internationale pour une action économique concertée qui n'est jamais entrée en vigueur; et, en 1932, celui du plan constructif pour l'organisation économique de l'Europe Centrale. Cependant, *a contrario*, on pourrait évoquer le succès relatif des accords d'Ottawa, dans la mesure où ils constituent un accord plurilatéral : encore cet accord n'a-t-il pu être obtenu que par l'adhésion de l'Angleterre au système protectionniste, ce qui ne constitue évidemment pas une mesure de désarmement économique, surtout lorsqu'il s'agit d'un pays largement créancier dans le monde.

Quelles que soient les formules de désarmement économique, il faudra en revenir au respect du principe d'équilibre dans les échanges de marchandises et de services. Un pays ne peut indéfiniment rester créancier du monde entier et maintenir une balance commerciale visible et invisible posi-

tive, fermer sa porte à l'immigration, et, par là, aux exportations de capitaux improductifs, draîner l'or du monde et vouloir vendre ses produits à ses débiteurs.

S'il est désirable que la hausse des prix mondiaux, au moins pour les denrées de première nécessité et les matières premières, vienne alléger l'endettement des producteurs, il est aussi désirable que les prix cessent d'être faussés par la variation des valeurs monétaires qui les expriment. Le besoin d'une mesure commune et stable dans les échanges est au moins aussi important que la fixation de la valeur en marchandises de cette unité de mesure.

Et ceci nous amène à la stabilisation des principales monnaies qui me paraît être la tâche essentielle de la future Conférence mondiale.

Il est vrai que la stabilisation des monnaies actuellement fluctuantes ne peut être présentée comme une garantie précédant tout désarmement économique. Elle suppose sans doute elle-même certaines mesures préalables dans la voie de la sécurité économique internationale, mais elle serait en même temps le plus puissant facteur de progrès et de réalisations durables dans cette voie.

Nul ne conteste que la stabilisation monétaire ne soit à certains égards une fin et, à d'autres égards, un moyen; mais, sur l'importance relative de ces deux aspects du problème, deux tendances divergentes se font jour dans l'opinion du monde.

Du côté des pays qui ont abandonné l'étalon or, la tendance est d'exiger comme condition préalable à la stabilisation un rétablissement très avancé de l'équilibre économique dans le monde et de considérer comme gage nécessaire de ce rétablissement une hausse générale des prix-or, hausse qui ramènerait le niveau moyen de ces prix aux environs de celui qui existait en 1926.

On invite les pays dans lesquels un excédent d'or s'est accumulé, à provoquer ce rétablissement d'équilibre et cette hausse des prix en ouvrant leurs frontières à l'importation des marchandises, leur banque d'émission à une expansion de crédits en rapport avec la couverture-or dont elle dispose, leur marché financier aux titres étrangers.

Ainsi, le stock d'or monétaire mondial serait mieux utilisé

comme base de crédit; il serait mieux réparti par suite de la déperdition volontairement déterminée dans les pays qui avaient un excédent de couverture; la hausse des prix rendrait de nouveau supportable la charge des débiteurs publics et privés. A ce moment, seulement, une stabilisation monétaire aurait des chances suffisantes de durée pour pouvoir être tentée sans imprudence.

Du côté des pays qui détiennent un excédent d'or, une telle procédure soulève d'évidentes objections : pour restituer un excédent de métal accumulé en partie par l'effet passager d'un afflux de capitaux à court terme cherchant refuge, pour corriger un déséquilibre monétaire qui n'est pas de leur fait, on leur demande d'imposer à leur économie l'effet, peut-être destructeur pour de longues années, d'importations massives. Quant aux exportations de capitaux, si elles ne se produisent pas dans une mesure suffisante pour faire écouler l'or accumulé, c'est essentiellement parce que les mêmes raisons qui font affluer les capitaux étrangers dans un pays détournent *a fortiori* les détenteurs de l'épargne de ce pays de placer leurs capitaux à l'étranger. Faudrait-il donc exiger que, pour les y déterminer, leur propre Gouvernement donnât sa garantie financière à de tels placements? Ainsi, l'accumulation d'or se traduirait en engagements du Trésor Public.

La conciliation sera difficile entre les deux tendances opposées, en ce qui concerne les conditions préalables au rétablissement de l'étalon-or. Les pays où s'est accumulé le métal précieux, s'ils doivent écarter résolument les risques de la politique économique et financière que la thèse adverse tendrait à leur imposer, ne seront-ils pas amenés à envisager la possibilité d'une coopération directe au rétablissement de l'étalon-or dans les pays qui l'ont abandonné?

On peut aisément démontrer que la mauvaise distribution présente de l'or dans le monde est une conséquence beaucoup plus qu'une cause, qu'elle doit disparaître automatiquement avec les désordres qui l'ont déterminée, que tout dispositif permanent tendant à modifier directement cette distribution par une sorte de solidarité obligatoire entre banques d'émission est un obstacle au fonctionnement normal et au rôle régulateur de l'étalon-or.

Une fois les monnaies rétablies sur la base-or, bien des obstacles artificiels opposés au commerce tomberont d'eux-mêmes : d'abord les mesures qui ont été prises comme protection contre le dumping résultant des dépréciations monétaires à l'étranger, puis les restrictions au commerce des devises qui en sont souvent la conséquence. Les subventions abusives et les crédits de Gouvernement qui faussent la concurrence internationale seraient également réduits par la stricte politique budgétaire et monétaire qu'imposerait le maintien de l'étalon-or. Les capitaux disponibles cesseraient de s'accumuler dans un petit nombre de pays, le crédit international pourrait renaître, la redistribution de l'or se ferait d'elle-même.

Ceci dit, l'on doit reconnaître que le rétablissement de l'ordre monétaire peut être légitimement aidé par une action exceptionnelle de solidarité monétaire; action complémentaire d'un assainissement économique déjà suffisamment avancé.

Ce qui ne pourrait être admis, par contre, c'est qu'une telle action de coopération monétaire soit tentée aux risques et sous la responsabilité des banques d'émission détentrices d'un excédent d'or. Il s'agit d'une opération de salut public dont la responsabilité doit être répartie entre les États. Il faut reconnaître que, ce principe une fois accepté, son application est un problème complexe.

Il peut soulever la question de gages réels à fournir par les États garants et, dans l'état actuel du crédit international, aucun gage réel n'est d'une valeur incontestable.

Peut-être faudrait-il songer à une organisation internationale du gage-exportations, s'inspirant de l'expérience du *Recovery Act*[1], dont le fonctionnement a bien répondu à son but, sans entraver les échanges; ceci, bien entendu, pour une période de transition aussi brève que possible, en attendant la restauration du crédit.

Mais il serait prématuré de traiter en détail d'une éventualité subordonnée à tant de conditions imprévisibles aujourd'hui. Il suffit de l'avoir indiquée.

1. On sait que le *Recovery Act* était un prélèvement sur les exportations allemandes opéré par les pays créanciers de l'Allemagne, dans lesquels ces exportations étaient faites. Ce système a fonctionné sous le régime du plan Dawes.

Ce que l'on peut constater, c'est le progrès de l'opinion dans la voie du rétablissement de l'étalon-or. Hier, d'audacieuses théories voulaient reléguer l'or au rang des accessoires usés. Aujourd'hui, l'on reconnaît, de façon pratiquement unanime, qu'il n'existe pas, dans l'état actuel de l'humanité, d'autre système qui puisse remplacer l'étalon-or.

Certes, une évolution des esprits est encore nécessaire dans les pays qui ont perdu l'étalon d'or. Il faut que l'on cesse de voir dans le retour à ce système une concession faite aux pays qui lui sont restés fidèles, concession qu'il s'agit de ne consentir qu'à bon escient et de faire payer son prix. L'opinion se représente volontiers les banques d'émission détentrices des plus gros stocks d'or comme tremblant de voir leur encaisse brusquement dépréciée par l'adoption générale d'une autre base monétaire. En fait, pareille inquiétude serait absurde, d'abord parce que l'on n'aperçoit aucune concurrence à l'or comme métal monétaire, ensuite, parce que ces banques d'émission ne sont obligées de délivrer que de l'or contre leurs billets, même si l'or arrivait à être moins apprécié que le cuivre.

Il est vrai que les pays à étalon d'or sont exposés à un risque particulier, du fait des monnaies fluctuantes, dans leur capacité de concurrence commerciale ; mais, contre ce risque, ils ne peuvent manquer de se protéger par des mesures douanières qui aggravent le malaise économique général, si bien qu'en définitive, les risques sont partagés.

Et l'on retrouve là la solidarité des problèmes monétaires, financiers et économiques, inséparables dans leur solution, comme ils le sont d'ailleurs aussi du problème politique.

Rien ne peut être accompli d'efficace et de durable à la Conférence économique mondiale, si la confiance n'est pas établie dans le monde, à la fois, dans l'organisation de la paix internationale et, dans chaque pays, de la paix sociale.

L'ensemble des principes qui, avant la guerre, réglaient les rapports des États entre eux, et, dans chaque État, des individus entre eux et avec l'État, constituait une base relativement solide, sur laquelle l'humanité a construit le prodigieux développement matériel de la civilisation mécanique.

Le principe moteur de cet ensemble était bien la *liberté* dans tous les domaines.

Sous prétexte de corriger certaines erreurs, certains abus, — quel régime et quelle philosophie en sont-ils exempts? — tous les jours, on substitue la *contrainte* à la *liberté*. Et, ayant faussé l'automatisme aussi bien dans la formation des prix que dans le jeu des échanges, on dénonce l'insuffisance du principe libéral et on exalte la contrainte à la fois comme un moyen et comme une fin.

Par une aberration curieuse, au moment où l'expérience démontre la faillite des interventions de la puissance publique dans la production et la circulation des richesses, un nouvel engouement se révèle en faveur de l'économie dirigée, de la monnaie dirigée et, depuis peu, même, de la technique dirigée.

Réduire les échanges au troc des marchandises, selon la formule des civilisations les plus primitives; faire varier les monnaies au bon plaisir du souverain qu'en langage moderne on appelle l'État, comme aux pires époques de l'histoire des princes et des rois faux-monnayeurs; prohiber l'exploitation des inventions nouvelles, comme au temps où il était défendu de prouver que la terre tournait; voilà ce que l'on nous propose pour soi-disant maintenir notre standard de vie, développer le commerce international et supprimer le chômage!

Et les docteurs, hochant la tête, vont répétant : « La vieille économie libérale a fait faillite. »

Ce qui paraît, au contraire, avoir fait faillite, c'est l'insupportable prétention des intelligences primaires à réglementer la vie.

La vieille Europe, qui a réussi à affranchir les hommes de la tyrannie du dogme, doit se défendre aujourd'hui contre le despotisme de la raison. Car là où l'individu s'y soumet, il est, tôt ou tard, gouverné par la raison d'État.

Formons donc le vœu que la Conférence Économique mondiale, après vingt années de contrainte, qui ont paralysé les échanges et le progrès, ramène l'économie dans la voie de la liberté.

PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

LE MYSTÈRE FRONTENAC[1]

XV

Le garçon qui conduisait, sans diminuer l'allure folle, se tourna pour crier :

— On s'arrête à Bordeaux, le temps de déjeuner?

Du fond de la voiture, l'Anglais, calé par les deux jeunes femmes, demanda :

— Au *Chapon Fin*, n'est-ce pas?

Le jeune homme du volant lui jeta un regard noir. Yves Frontenac, assis à ses côtés, le suppliait :

— Géo, regarde devant toi... Attention à l'enfant...

Quelle folie que de s'être embarqué avec ces inconnus! Trois jours plus tôt, il dînait, à Paris, chez cette dame américaine dont il ne pourrait jamais retenir le nom, que d'ailleurs il eût été incapable de prononcer correctement. Il avait « brillé » comme jamais (on s'accordait à le juger très inégal, il pouvait être le convive le plus sinistre) : « Vous avez eu de la chance, disait Géo qui admirait Yves et qui l'avait amené chez la dame, vous aurez eu un Frontenac merveilleux... » Le Pommery avait créé, entre tous ces gens qui se connaissaient à peine, une atmosphère de tendresse. La dame partait le lendemain matin pour Guéthary. Trois jours seulement... Elle proposa de les emmener tous : c'était trop affreux de se quitter; il fallait vivre ensemble désormais. La nuit de juin était chaude. Par bonheur, aucun homme n'était en smoking. Il n'y avait qu'à faire avancer l'auto et à partir. Géo conduirait. On se baignerait en arrivant...

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1932, 1er et 15 janvier 1933.

A Bordeaux, Yves avait surpris sa mère, après le déjeuner, seule; elle avait pâli à la vue de l'enfant qu'elle n'attendait pas. Yves avait baisé ses joues couleur de cendre. La fenêtre du salon Empire était ouverte sur la rue bruyante et qui sentait fort. Il n'avait, disait-il, qu'un quart d'heure à lui donner, ses amis étant pressés d'atteindre Guéthary. Ils ne s'arrêteraient pas à Bordeaux au retour, mais cela importait peu, puisque dans moins de trois semaines, il devait rejoindre sa mère et passer tout un mois avec elle. (Les jeunes ménages avaient en effet loué une villa au bord du Bassin, où il n'y avait pas de place pour madame Frontenac.) Elle avait résolu d'attendre Yves, non dans les landes étouffantes de Bourideys, mais à Respide, sur les coteaux de la Garonne : « Il y a toujours de l'air à Respide », était un article de foi chez les Frontenac. Elle parla de José; il était à Rabat et lui assurait qu'il ne courait aucun risque; tout de même, elle avait peur; l'angoisse la réveillait la nuit...

Au bout d'un quart d'heure, Yves l'avait embrassée; elle l'avait suivi sur le palier : « Sont-ils prudents au moins? Vous n'allez pas comme des fous? Je n'aime pas à te savoir sur les routes. Télégraphie dès ce soir... »

Il descendit l'escalier quatre à quatre, et pourtant, d'instinct, il leva la tête. Blanche Frontenac était penchée sur la rampe. Il vit ce visage souffrant au-dessus de lui. Il cria :

— Dans trois semaines...

— Oui, soyez prudents...

Aujourd'hui, il repasse par Bordeaux. Il voudrait surprendre sa mère, une fois encore; mais, dans sa ville natale, impossible de ne pas recevoir ces gens au *Chapon Fin* : ils le soupçonneraient de se défiler... Et puis Géo exigeait d'être rentré le soir même à Paris, coûte que coûte. Il était fou de rage parce que le jeune Anglais était assis auprès de la dame, et qu'il ne pouvait surveiller leurs paroles; mais il voyait, dans le pare-brise, le reflet de leurs têtes rapprochées. Il tenait à Yves des propos peu rassurants : « Ce que ça me serait égal de me casser la figure, pourvu qu'ils se la cassent aussi... » Et Yves répondait : « Attention au passage à niveau... »

Il crut pouvoir s'échapper, à la fin du déjeuner, mais il

fallait attendre l'addition. Géo buvait, ne soufflait mot, regardait sa montre. « Nous serons à Paris avant sept heures... » Jusque là il ne vivrait pas; son supplice ne prendrait fin qu'à Paris, lorsqu'il tiendrait la dame entre quatre murs et qu'il la sommerait de ne plus voir l'autre garçon, qu'il lui mettrait le marché en mains... Il n'attendit pas qu'Yves eût réglé l'addition; déjà il était au volant. Yves aurait pu dire : « Je vous demande un quart d'heure... » ou encore : « Partez sans moi, je prendrai le train... » Il n'y songea même pas. Il ne songeait qu'à lutter contre cette force intérieure qui le poussait à courir embrasser sa mère. Il se répétait : « Inutile de tout déranger pour une entrevue de cinq minutes, puisque dans moins de trois semaines nous serons réunis. J'aurais à peine le temps de l'embrasser... » Ce qu'il dédaignait alors, les quelques secondes qu'il faut pour appuyer ses lèvres sur une figure encore vivante, il ne se consolerait jamais de les avoir perdues, et une part obscure de lui-même le savait, car nous sommes toujours avertis... Il entendit Géo lui dire, pendant que les dames étaient au vestiaire :

— Yves, je t'en supplie, mets-toi au fond. J'aurai l'Anglais à côté de moi, je serai plus tranquille.

Yves répondit que lui aussi serait plus tranquille. Déjà l'auto démarrait. Yves était assis en sandwich entre les deux dames dont l'une demandait à l'autre :

— Comment? Vous n'avez pas lu *Paludes*? C'est roulant... Mais oui, de Gide.

— Je n'ai pas trouvé ça drôle, je me souviens maintenant que je l'ai lu; qu'est-ce que ça a de drôle?

— Moi, je trouve ça roulant...

— Oui, mais qu'est-ce que ça a de drôle?

— Frontenac, expliquez-lui...

Il répondit, effrontément :

— Je ne l'ai pas lu.

— Pas lu *Paludes*? — s'écria la dame stupéfaite.

— Non, pas lu *Paludes*.

Il pensait à l'escalier qu'il descendait, trois jours plus tôt; il avait levé la tête, sa mère était penchée sur la rampe. « Je la reverrai dans quinze jours », se répéta-t-il. Elle ne connaîtrait jamais la faute qu'il avait commise à son égard en tra-

versant Bordeaux sans l'embrasser. Il prit, à cette minute-là, conscience de l'amour qu'elle lui inspirait, comme il ne l'avait jamais fait depuis sa petite enfance, lorsqu'il sanglotait, les jours de rentrée, à l'idée d'être séparé d'elle jusqu'au soir. Par-dessus sa tête, les dames parlaient d'il ne savait qui.

— Il m'a supplié de demander une invitation à Marie-Constance. Je lui ai répondu que je ne la connaissais pas assez. Il a insisté pour que je l'obtienne, par l'entremise de Rose de Candale. J'ai dit que je ne voulais pas m'exposer à un refus. Là-dessus, ma chère, vous le croirez ou vous ne le croirez pas, il a éclaté en sanglots, criant qu'il y allait de son avenir, de sa réputation, de sa vie; que si on ne le voyait pas à ce bal, il n'avait plus qu'à disparaître. J'ai eu l'imprudence de lui faire remarquer qu'il s'agissait d'une maison très fermée. « Très fermée? a-t-il glapi, une maison où vous êtes reçue! »

— Vous comprenez, chérie, c'est tragique pour lui : il a fait croire partout qu'il était invité. L'autre jour, chez Ernesta, je me suis amusée à lui demander, pour voir sa tête, en quoi il serait déguisé, il m'a répondu : « En marchand d'esclaves ». Ce toupet! Et trois jours après, nous nous étions donné le mot avec Ernesta, nous lui avons posé la même question, il a dit qu'il n'était pas sûr d'assister à ce bal, que ces choses-là ne l'amusaient plus...

— C'est trop fort, moi qui l'ai vu pleurer!

— Et tenez-vous bien... qu'il trouvait que Marie-Constance recevait maintenant n'importe qui... Et je puis bien vous le rapporter, après ce que vous m'avez dit : il vous a nommée, ma chère...

— Au fond, il est assez dangereux...

— Il peut créer des courants. Un homme, aussi décrié qu'il soit, s'il déjeune, goûte et dîne dans le monde tous les jours, est forcément redoutable : il dépose ses œufs dans les meilleurs endroits... et quand ils sont éclos, quand la petite vipère se tord sur la nappe, on ne sait plus que ça vient de lui...

— Après tout, si je téléphonais, ce soir, à Marie-Constance? Je lui ai pris une loge de mille francs...

— Que ne fera-t-il pour vous, si vous lui obtenez une invitation!

— Oh! je ne lui demande rien.

— Et quand même vous le lui demanderiez...

— Vous êtes rosse, chérie... Non? Vous croyez?

— Je n'en suis pas certaine... enfin, c'est ce qu'on peut appeler un couci-couça.

— Et plutôt couça que couci...

— Non, mais qu'elle est drôle! Vous l'avez entendue, Frontenac?

Qu'est-ce que sa mère lui avait dit, pendant ces cinq minutes? Elle lui avait dit : « A Respide, nous aurons des fruits en masse... » Il s'était établi, au-dessus de sa tête, entre les deux bouches peintes des jeunes femmes, un vif courant d'ordures qu'Yves aurait pu grossir aisément; mais cette boue, prête à jaillir de lui, se formait à la surface de lui-même, et non dans ces profondes régions où, à cette minute, il entendait sa mère lui dire : « Nous aurons, cette année, des fruits en masse... » et où il voyait cette figure penchée qui le regardait descendre, le suivait des yeux le plus longtemps possible. Cette figure blême... Il pensa « pâleur des cardiaques... » Ce fut comme un éclair; mais avant qu'il l'ait pu saisir, le présage déjà s'effaçait.

— Tout ce que vous voudrez... mais quelle idiote! Quand on est aussi embêtante que ça, on ne se cramponne pas. Allez, si elle croyait pouvoir en trouver un autre, elle ne ferait pas la victime. Moi, je trouve que c'est déjà bien joli qu'Alberto l'ait supportée deux ans. Même en la trompant à revers de bras, je me demande où il a trouvé cette patience... Et vous savez qu'elle est beaucoup moins riche qu'elle ne l'avait fait croire?

— Quand elle parle de mourir, je vous assure que c'est très impressionnant... Moi, je crois que ça finira mal.

— Ne vous en faites pas, vous verrez qu'elle se blessera juste assez pour rendre son mari odieux. Et finalement, nous l'aurons toujours sur les bras, vous verrez! Parce que tout de même, il faut bien l'inviter, et on est sûr qu'elle est toujours libre, celle-là!

Yves pensait aux scrupules de sa mère, au sujet des manquements à la charité. « Il faut que j'aille me reconfesser »,

disait-elle, lorsqu'elle s'était emportée contre Burthe. La bonté de Jean-Louis... son absence de flair devant le mal. Comme Yves le faisait souffrir lorsqu'il se moquait de Dussol! Le monde, ce monde avec lequel, aujourd'hui, le dernier des Frontenac hurlait de toutes ses forces... La bonté de Jean-Louis contrebalançait, aux yeux d'Yves, la férocité du monde. Il croyait à la bonté, à cause de sa mère et de Jean-Louis. « Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups... » Il vit surgir de partout des foules sombres où palpitaient des coiffes banches, des voiles... Lui aussi, il avait été créé pour cette douceur. Il irait à Respide, seul avec sa mère; trois semaines le séparaient de cet été torride où il y aurait des fruits en masse. Il aurait soin de ne pas la blesser, il éviterait de lui faire de la peine. Cette fois, il saurait ne pas s'irriter. Dès le premier soir, il se promettait de lui demander de réciter la prière en commun; elle n'en croirait pas ses oreilles; il jouissait d'avance de la joie qu'elle en aurait. Il lui ferait des confidences... Par exemple, ce qui lui était arrivé, au mois de mai, dans une boîte de nuit... Tant pis, il faudrait qu'elle apprît qu'il fréquentait ces endroits... Il lui dirait : « J'avais bu un peu de champagne, je m'endormais, il était tard; une femme, debout sur une table, chantait une chanson que j'écoutais distraitement et dont les gens reprenaient le refrain; car c'était une chanson de soldats et tout le monde la connaissait. Et voici qu'au dernier couplet, le nom du Christ fut prononcé, mêlé à des choses immondes. A ce moment-là (Yves se représentait sa mère écoutant avec cet air passionné...), à ce moment-là, j'ai ressenti une douleur, presque physique, comme si ce blasphème m'atteignait en pleine poitrine. » Elle se lèverait, l'embrasserait, lui dirait quelque chose comme : « Tu vois, mon chéri, quelle grâce... » Il imaginait la nuit, ce ciel d'août, fourmillant, l'odeur du regain en meule qu'on ne verrait pas.

Dans les jours qui suivirent, il fut rassuré, rien n'arrivait. Sa vie fut plus dissipée qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. C'était l'époque où, avant le départ de l'été, les gens qui s'amusent mettent les bouchées doubles; l'époque où ceux qui aiment, souffrent de la séparation inévitable et où ceux qui sont aimés

respirent enfin; l'époque où les marronniers consumés de Paris voient, à l'aube, autour d'une auto, des hommes en habit et des femmes frissonnantes qui n'en finissent pas de se dire adieu.

Il arriva qu'un de ces soirs, Yves ne sortit pas. Était-ce lassitude, maladie, chagrin du cœur? Enfin, il demeurait seul dans son cabinet, souffrant de la solitude comme on en souffre à cet âge, comme d'un mal intolérable auquel il faut échapper coûte que coûte. Toute sa vie était organisée avec soin pour qu'aucun soir ne demeurât vacant; le mécanisme, cette fois, n'avait pas joué. Nous disposons des autres comme s'ils étaient des pions, afin de ne laisser aucune case vide; mais eux aussi jouent leur jeu secret, nous poussent du doigt, nous écartent; nous pouvons être soufflés, mis de côté. La voix qui, à la dernière minute, dit au téléphone : « Excusez-moi, je me trouve empêché... » appartient toujours à celui des deux qui n'a rien à ménager, qui peut tout se permettre. Si la solitude d'Yves, ce soir-là, n'eût pas été due à l'absence d'une certaine femme, il aurait pu s'habiller, sortir, retrouver des gens. Puisqu'il demeurait immobile, sans lumière, c'était sans doute qu'il avait reçu une blessure, et qu'il saignait dans le noir.

Le téléphone appela; ce n'était point la sonnerie habituelle : des coups rapides, répétés. Il entendit beaucoup de « friture », puis : « On vous parle de Bordeaux ». Il pensa d'abord à sa mère, au malheur, mais n'eut pas le temps de souffrir, car c'était la voix même de sa mère qu'il percevait, très loin, venue d'un autre monde. Elle appartenait à la génération qui ne savait pas téléphoner.

— C'est toi, Yves? C'est maman qui te parle...

— Je t'entends très mal.

Il comprit qu'elle avait une crise de rhumatismes aiguë, qu'on l'envoyait à Dax, que son arrivée à Respide serait retardée de dix jours.

— Mais tu pourrais me rejoindre à Dax... pour ne pas perdre un jour de ceux que nous devons passer ensemble.

C'était pour cela qu'elle téléphonait, pour obtenir cette assurance. Il répondit qu'il irait la retrouver, dès qu'elle voudrait. Elle n'entendait pas. Il insistait, s'impatientait :

— Mais oui, maman. J'irai à Dax.

Très loin, la pauvre voix s'obstinait : « Viendras-tu à Dax? » Et puis tout s'éteignit. Yves s'acharna quelques instants encore, n'obtint plus rien. Il demeurait assis à la même place; il souffrait.

Le lendemain, il n'y songeait plus. La vie ordinaire reprit. Il s'amusait, ou plutôt, il suivait, jusqu'à l'aube, les traces d'une femme qui, elle, s'amusait. Comme il rentrait au petit jour, il dormait tard. Un matin, le timbre de l'entrée l'éveilla. Il crut que c'était le facteur des lettres recommandées, entrebâilla la porte et vit Jean-Louis. Il l'introduisit dans le cabinet dont il poussa les volets : un brouillard de soufre couvrait les toits. Il demanda à Jean-Louis, sans le regarder, s'il venait à Paris pour affaires. La réponse fut, à peu près, telle qu'il l'attendait : leur mère n'allait pas très bien, ces jours-ci; Jean-Louis était venu chercher Yves, pour le décider à partir plus tôt. Yves regarda Jean-Louis : il portait un costume gris, une cravate noire à pois blancs. Yves demanda pourquoi on ne lui avait pas télégraphié ou téléphoné.

— J'ai eu peur qu'une dépêche te saisisse. Au téléphone, on ne se comprend pas.

— Sans doute, mais tu n'aurais pas été obligé de quitter maman. Je m'étonne que tu aies pu la laisser, fût-ce pour vingt-quatre heures... Pourquoi es-tu venu? Puisque tu es venu...

Jean-Louis le regardait fixement. Yves, un peu pâle, sans élever la voix, demanda :

— Elle est morte?

Jean-Louis lui prit la main, ne le perdant pas des yeux. Alors Yves murmura « qu'il le savait ».

— Comment le savais-tu?

Il répétait « je le savais », tandis que son frère donnait en hâte des détails qu'Yves n'avait pas encore songé à demander.

— C'est lundi soir, non, mardi... qu'elle s'est plaint pour la première fois...

Tout en parlant, il s'étonnait du calme d'Yves; il était déçu, et pensait qu'il aurait pu s'épargner ce voyage, demeurer près du corps de sa mère, tant qu'il était là encore, ne perdre aucune minute. Il ne pouvait deviner qu'un simple scrupule

« fixait » la douleur d'Yves, comme ces abcès que le médecin provoque. Sa mère avait-elle su qu'il était repassé par Bordeaux sans l'embrasser au passage? En avait-elle souffert? Était-il un monstre d'y avoir manqué? S'il avait fait cette halte, au retour de Guéthary, sans doute ne se fût-il rien passé de plus qu'à l'aller : quelques recommandations, des rappels de prudence, un embrassement; elle l'aurait suivi jusqu'au palier, se serait penchée sur la rampe, l'aurait regardé descendre le plus longtemps possible. D'ailleurs, s'il ne l'avait revue, du moins avait-il perçu sa voix dans le téléphone; il la comprenait bien, mais elle, pauvre femme, entendait mal... Il demanda à Jean-Louis si elle avait eu le temps de le nommer. Non : comme elle pensait revoir son « Parisien », elle avait paru plus occupée de José, qui était au Maroc. Les larmes d'Yves jaillirent enfin, et Jean-Louis en éprouva du soulagement. Lui, demeurait calme, — diverti de sa douleur. Il regardait cette pièce où régnait encore le désordre de la veille, où le goût russe de ces années-là se trahissait dans la couleur du divan et des coussins; mais celui qui l'habitait, songeait Jean-Louis, n'avait dû s'en amuser que peu de jours; on le devinait indifférent à ces choses. Jean-Louis trahissait, un instant, sa mère morte au profit de son frère vivant, — tout occupé à observer autour de lui, à chercher des vestiges, des signes... Une seule photographie : celle de Nijinski dans le *Spectre de la Rose*. Jean-Louis leva les yeux vers Yves debout contre la cheminée, — frêle dans son pyjama bleu, les cheveux en désordre, et qui faisait, pour pleurer, la même grimace que quand il était petit. Son frère lui dit doucement d'aller s'habiller, et, seul, continua d'interroger du regard ces murs, cette table pleine de cendres, cette moquette brûlée.

XVI

Tout ce que la paroisse pouvait fournir de prêtres et d'enfants de chœur, précédait le char. Yves, au milieu de ses deux frères et de l'oncle Xavier, sentait profondément le ridicule de leurs figures ravagées dans le jour brutal, de son habit, de son chapeau de soie (José portait l'uniforme de l'infanterie coloniale). Yves observait la physionomie des gens sur le trottoir, ce regard

avide des femmes. Il ne souffrait pas, il ne sentait rien, il entendait, par bribes, les propos qu'échangeaient, derrière lui, oncle Alfred et Dussol. (On avait dit à ce dernier : « Vous êtes de la famille, voyons! Vous marcherez immédiatement après nous... »)

— C'était une femme de tête, — disait Dussol. — Je ne connais pas de plus bel éloge. J'irai jusqu'à dire : c'était une femme d'affaires. Du moins le serait-elle devenue avec un mari qui l'aurait formée.

— En affaires, — remarqua Caussade, — une femme peut se permettre beaucoup de choses qui nous sont défendues.

— Dites-donc, Caussade, vous vous la rappelez, lors de l'affaire Métairie? Métairie, vous savez bien, le notaire qui avait levé le pied? Elle en était pour soixante mille francs. A minuit, elle vient me chercher et me supplie de l'accompagner chez madame Métairie, qui ne savait pas encore que son mari l'avait plaquée. Blanche lui a fait signer une reconnaissance de dettes... Ce n'était pas drôle. Il fallait du cran... Elle en a eu pour dix ans de procès; mais à la fin, elle a été payée intégralement, et avant tous les autres créanciers. C'est beau, ça.

— Oui, mais elle nous a souvent répété que s'il ne s'était agi de l'argent de ses enfants, dont elle avait la gestion, elle n'aurait jamais eu ce courage...

— C'est possible, parce qu'elle a eu, à certaines époques, la maladie du scrupule : son seul point faible...

Oncle Alfred protesta, d'un air cafard, « que c'était ce qu'il y avait d'admirable en elle ». Dussol haussait les épaules :

— Allons, laissez-moi rire. Je suis un honnête homme; quand on veut parler d'une maison honnête, on cite la nôtre... Mais nous savons ce que c'est que les affaires. Blanche s'y serait mise, oui... Elle aimait l'argent. Elle n'en rougissait pas.

— Elle préférait la terre.

— Elle n'aimait pas la terre pour elle-même. A ses yeux, la terre représentait de l'argent, comme les billets de banque; seulement elle jugeait que c'était plus sûr. Elle m'a affirmé que, bon an mal an, tous frais défalqués, si on calculait sur une période de dix années, ses propriétés lui rapportaient du quatre et demi et jusqu'à du cinq.

Yves ressuscitait sa mère, le soir, sur le perron, au milieu des pins de Bourideys; il la voyait venir vers lui, dans l'allée du tour du parc, son chapelet à la main; ou, à Respide, il l'imaginait, lui parlant de Dieu, devant les collines endormies. Il cherchait dans sa mémoire des paroles d'elle qui eussent témoigné de son amour pour la terre; et elles s'éveillaient en foule. D'ailleurs, Jean-Louis avait raconté que, avant de mourir, elle avait montré le ciel de juin, par la fenêtre ouverte, les arbres pleins d'oiseaux et qu'elle avait dit : « C'est cela que je regrette... »

— Il paraît, disait Dussol, que ce fut sa dernière parole, montrant les vignes, elle a soupiré : « Que je regrette cette belle récolte! »

— Non, à moi on m'a dit qu'elle parlait de la campagne en général, de la belle nature...

— Ce sont ses fils qui le racontent (Dussol avait baissé la voix), ils ont compris à leur manière; vous les connaissez... Ce pauvre Jean-Louis! Mais moi, je trouve que c'est bien plus beau : c'était la récolte qu'elle ne vendangerait pas, ce vignoble qu'elle avait complètement renouvelé, c'était son bien qu'elle pleurait... On ne m'ôtera pas cela de la tête. Je la connaissais depuis quarante ans. Dites donc, figurez-vous qu'un jour qu'elle se plaignait de ses fils, je lui ai dit qu'elle était une poule qui avait couvé des canards. Ce qu'elle a ri...

— Non, Dussol, non : elle était fière d'eux et à juste titre.

— Je ne dis pas le contraire. Mais Jean-Louis me fait rire quand il soutient qu'elle avait du goût pour les élucubrations d'Yves. D'ailleurs, c'était la raison même que cette femme, l'équilibre, le bon sens incarné. Voyons, il ne faut pas venir me raconter des histoires, à moi. Dans toutes mes difficultés avec Jean-Louis au sujet de la participation aux bénéfices, de ces conseils d'usine et de toutes ces histoires à dormir debout, je sentais bien qu'elle était pour moi. Elle s'inquiétait des « rêvasseries » de son fils, comme elle les appelait. Elle me suppliait de ne pas le juger là-dessus. « Laissez-lui le temps, me disait-elle, vous verrez que c'est un garçon sérieux... »

Yves ne pensait plus à sa tenue ridicule, ni à ses souliers vernis; il n'observait plus la figure des gens, sur les trottoirs. Pris dans cette chaîne, entre le corbillard et Dussol (dont une parole saisie l'aidait à deviner les horribles propos), il avançait, tête basse. « Elle aimait les pauvres, songeait-il; quand nous étions petits, elle nous faisait gravir des escaliers sordides; elle chérissait les filles repenties. Tout ce qui touche à mon enfance, dans mes poèmes, elle ne le lisait jamais sans pleurer... » La voix de Dussol ne s'arrêtait pas.

— Les courtiers filaient doux avec elle. En voilà une qui savait limer un bordereau, toujours sans escompte, ni courtage...

— Dites donc, Dussol, est-ce que vous l'avez vue quelquefois recevant ses locataires? Je ne sais pas comment elle s'arrangeait pour leur faire payer les réparations...

Yves savait, par Jean-Louis, que ce n'était pas vrai : les baux, elle les avait renouvelés en dépit du bon sens et sans tenir compte de la plus-value des immeubles. Pourtant, il ne pouvait conjurer cette caricature, que Dussol lui imposait, de sa mère telle qu'elle apparaissait aux autres, dépouillée du mystère Frontenac. La mort ne nous livre pas seulement aux vers, mais aussi aux hommes, ils rongent une mémoire, ils la décomposent; déjà Yves ne reconnaissait plus l'image de la morte en proie à Dussol, et dont le visage de chair avait « tenu » plus longtemps. Cette mémoire, il faudrait la reconstruire en lui, effacer les taches, il fallait que Blanche Frontenac redevînt pareille à ce qu'elle avait été. Il le fallait, pour qu'il pût vivre, pour qu'il pût lui survivre. Quelle est longue, jusqu'au cimetière, cette rue d'Arès qu'à travers un quartier de bordels, la Famille suit en habit du soir et en souliers vernis, dans une pompe grotesque et sauvage! — et les textes sublimes de l'Église sont marmottés par ces prêtres que l'on dit « habitués » — terriblement habitués! Dussol qui avait baissé la voix, de nouveau haussa le ton, et Yves ne pouvait se retenir de tendre l'oreille.

— Non, Caussade, là je ne vous suis plus. C'est justement sur ce point que je trouve en défaut cette femme admirable. Non, ce n'était pas une éducatrice. Notez que je ne suis pas sans religion, ces messieurs de la Paroisse me trouvent toujours

quand ils ont besoin de moi, ils le savent et ils en profitent. Mais si j'avais eu des fils, une fois leur Communion faite, je les aurais invités à s'occuper des choses sérieuses. Blanche n'a pas assez tenu compte de l'atavisme qui pesait sur les siens. Ce n'est pas pour dire du mal du pauvre Michel Frontenac...

Et, comme Caussade protestait que toute sa vie, Michel avait fait profession d'anticléricalisme, Dussol reprit :

— Je m'entends, c'était tout de même un rêvasseur, un homme qui, même en débattant une affaire, cachait toujours un bouquin au fond de ses poches. Ça suffisait à le juger. Si je vous disais que j'ai vu traîner un livre de vers dans le bureau où nous traitions les marchés! je me souviens qu'il me l'a pris des mains, il avait l'air gêné....

— L'air gêné? Peut-être s'agissait-il d'un ouvrage polisson?

— Non, ce n'était pas son genre. Après tout, peut-être voyez-vous juste... Je me rappelle maintenant que c'était un recueil de Baudelaire... *La charogne*, vous savez? Michel, un esprit fin, tant que vous voudrez, mais comme homme d'affaires, j'ai été aux premières loges pour juger de ce qu'il valait. Heureusement, pour la Maison et pour les enfants Frontenac, que j'étais là. L'exaltation religieuse de Blanche a certainement développé chez eux ces tendances; aussi, entre nous, qu'est-ce que ça a donné...

De nouveau, il baissa la voix. Yves se répétait : « Qu'est-ce que ça a donné? » Était-il un homme? Oui, mais non pas ce que Dussol appelle un homme. Qu'est-ce qu'un homme, au sens où l'entend Dussol? Et que pouvait Blanche Frontenac pour rendre ses fils différents de ce qu'ils étaient devenus? Après tout, Jean-Louis avait fondé un foyer, comme ils disent. Il menait très bien les affaires, y prenait plus d'influence que Dussol, et son renom de « patron social » s'étendait dans tous les milieux. José risquait sa peau au Maroc (non... il ne quittait guère Rabat); et Yves... Tout de même ils voyaient bien qu'on parlait de lui dans le journal... En quoi étaient-ils différents des autres, les enfants Frontenac? Yves n'aurait su le dire; mais ce Dussol, dont se balançait derrière lui la masse énorme, n'en détenait pas moins le pouvoir de l'inquiéter, de l'humilier.

Au bord du tombeau ouvert, dans le remous des « vrais amis »

(« J'ai tenu à l'accompagner jusqu'au bout... ») Yves, aveuglé par les larmes et qui n'entendait plus rien, entendit tout de même — dominant le bruit du cercueil raclé contre la pierre et le halètement des fossoyeurs à tête d'assassins — la voix implacable, la voix satisfaite de Dussol :

— C'était une maîtresse-femme!

***

Ce jour-là, en signe de deuil, le travail fut suspendu à Bourideys et à Respide. Les bœufs restèrent à l'étable et crurent que c'était dimanche. Les hommes allèrent boire dans l'auberge qui sent l'anis. Comme un orage montait, Burthe pensa que le foin serait peut-être gâché et que la pauvre madame n'aurait pas approuvé qu'à cause d'elle, on ne le mît pas à l'abri. La Hure coulait sous les vergnes. Près du vieux chêne, à l'endroit où la barrière est démolie, la lune faisait luire, dans l'herbe, ce médaillon que Blanche avait perdu trois années plus tôt, pendant les vacances de Pâques, et que les enfants avaient si longtemps cherché.

XVII

Pendant l'hiver qui suivit et durant les premiers mois de 1913, Yves parut plus amer qu'il n'avait jamais été. Son front se dégarnit, ses joues se creusèrent, ses yeux brûlaient sous l'arcade des sourcils, plus saillante. Pourtant, il était lui-même scandalisé de sa trop facile résignation et de ce que la morte ne lui manquait pas : comme depuis longtemps il n'avait vécu auprès d'elle, rien n'était changé à son train ordinaire, et il passait des semaines sans prendre, une seule fois, conscience de cette disparition.

Mais il demandait davantage aux êtres qu'il aimait. Cette exigence que l'amour de sa mère n'avait jamais trompée, il la transférait, maintenant, sur des objets qui, jusqu'alors, avaient pu l'occuper, l'inquiéter, et même le faire un peu souffrir, sans toutefois bouleverser sa vie. Il avait été accoutumé à pénétrer dans l'amour de sa mère, comme il s'enfonçait dans le parc de Bourideys qu'aucune barrière ne séparait des pigna-

das, et où l'enfant savait qu'il aurait pu marcher des jours et des nuits, jusqu'à l'Océan. Et désormais, il entrait dans tout amour avec cette curiosité fatale d'en toucher la limite; et, chaque fois, avec l'espérance obscure de ne l'atteindre jamais. Hélas, c'était presque dès les premiers pas qu'il la touchait; et d'autant plus sûrement que sa manie le rendait fatigant et insupportable. Il n'avait de cesse qu'il n'eût démontré à ses amies que leur amour n'était qu'une apparence. Il était de ces garçons malheureux qui répètent : « Vous ne m'aimez pas », pour obtenir l'assurance contraire, mais leur parole est pénétrée d'une force persuasive dont ils n'ont pas conscience; et à celle qui protestait mollement, Yves fournissait des preuves qui achevaient de la convaincre qu'en effet elle ne l'aimait pas et ne l'avait jamais aimé.

En ce printemps de 1913, il en était arrivé au point de considérer son mal comme ces douleurs physiques dont on guette la fin, d'heure en heure, avec la terreur de ne pouvoir tenir le coup. Et même dans le monde, pour peu que l'objet de son amour s'y trouvât, il ne pouvait plus cacher sa plaie, souffrait à ciel ouvert, laissait partout des traces de sang.

Yves ne doutait point d'être un obsédé; et, comme il ressassait des trahisons imaginaires, il n'était jamais très sûr, même après avoir pris son amie sur le fait, de ne pas être victime d'une hallucination. Quand elle lui affirmait, par serment, que ce n'était pas elle qui se trouvait dans cette auto, auprès du garçon avec qui elle avait dansé la veille, il s'en laissait convaincre, bien qu'il fût assuré de l'avoir reconnue. « Je suis devenu fou », disait-il, et il préférait croire qu'il l'était en effet devenu; d'abord pour prendre le temps de respirer, aussi courte que dût être cette interruption de souffrance, et puis parce qu'il lisait dans les yeux chéris, une alarme non jouée. « Il faut me croire » ordonnait-elle avec un désir ardent de le consoler, de le rassurer. Il ne résistait pas à ce magnétisme : « Regarde-moi dans les yeux, tu me crois maintenant? »

Ce n'était point qu'elle fût meilleure qu'une autre; mais Yves ne devait prendre conscience que beaucoup plus tard de ce pouvoir qu'il détenait d'éveiller une patiente tendresse dans des créatures qui, d'ailleurs, le torturaient. Comme si,

auprès de lui, elles se fussent pénétrées, à leur insu, de l'amour maternel dont, pendant de longues années, il avait connu la chaleur. En août, bien avant dans la nuit, la terre, saturée de soleil, est chaude encore. Ainsi l'amour de sa mère morte rayonnait autour de lui, touchait les cœurs les plus durs.

C'était peut-être ce qui l'aidait à ne pas mourir sous les coups qu'il recevait. Car aucun autre appui ne lui restait, aucun secours ne lui venait de sa famille. Tout ce qui subsistait du mystère Frontenac ne lui arrivait plus que comme les débris d'un irréparable naufrage. La première fois qu'il revint à Bourideys, après la mort de sa mère, il eut l'impression d'avancer dans un songe, dans du passé matérialisé. Il rêvait de ces pins plus qu'il ne les voyait. Il se rappelait cette eau furtive sous les vergnes aujourd'hui coupés, et dont les nouvelles branches se rejoignaient déjà; mais il leur substituait les troncs couverts de lierre que la Hure reflétait dans les vacances d'autrefois. L'odeur de cette prairie mouillée le gênait, parce que la menthe y dominait moins que dans son souvenir. Cette maison, ce parc devenaient aussi encombrants que les vieilles ombrelles de sa mère et que ses chapeaux de jardin que l'on n'osait pas donner et que l'on ne pouvait jeter (il y en avait un très ancien, où des hirondelles étaient cousues). Une part immense du mystère Frontenac avait été comme aspirée par ce trou, par cette cave où l'on avait étendu la mère de Jean-Louis, de José, d'Yves, de Marie et de Danièle Frontenac. Et quand parfois un visage surgissait de ce monde aux trois quarts détruit, Yves éprouvait l'angoisse d'un cauchemar.

Ainsi, en 1913, par un beau matin d'été, lui apparut, dans l'encadrement de la porte, une grosse femme qu'il reconnut du premier coup d'œil, bien qu'il ne l'eût aperçue qu'une seule fois, dans la rue. Mais cette Joséfa tenait, depuis des années, le premier rôle dans les plaisanteries de la famille Frontenac. Elle n'en revenait point d'être reconnue : et quoi! M. Yves se doutait de son existence? Depuis toujours, ces petits messieurs savaient que leur oncle ne vivait pas seul? Le pauvre qui s'était donné tant de mal pour qu'ils ne découvrissent rien! Il en serait désespéré... Mais d'autre part, tout était peut-être mieux ainsi, il venait d'avoir chez elle deux

crises très graves d'angine de poitrine (il fallait que ce fût sérieux pour qu'elle se fût permis d'aller voir M. Yves). Le médecin interdisait au malade de rentrer chez lui. Il se lamentait jour et nuit, le pauvre, à l'idée de mourir sans embrasser ses neveux. Mais, du moment qu'ils étaient avertis que leur oncle avait une liaison, ce n'était plus la peine qu'il se cachât. Il faudrait l'y préparer, par exemple, car il était bien loin de se croire découvert... Elle lui dirait que la famille le savait depuis très peu de temps, qu'elle lui avait pardonné... Et comme Yves déclarait sèchement que les fils Frontenac n'avaient rien à pardonner à un homme qu'ils vénéraient plus que personne au monde, la grosse femme insista :

— D'ailleurs, monsieur Yves, je puis bien vous le dire, vous êtes d'âge à savoir, il n'y a plus rien entre nous, depuis des années... vous pensez! on n'est plus des jeunesses. Et puis, le pauvre, dans son état, je n'ai pas voulu qu'il se fatigue, qu'il prenne mal. Ce n'est pas moi qui vous l'aurais tué. Il est comme un petit enfant avec moi, un vrai petit enfant. Je ne suis pas la personne que vous croyez, peut-être... Mais si! ce serait très naturel... Mais vous pouvez interroger sur moi à la paroisse, ces messieurs me connaissent bien...

Elle minaudait, ressemblait exactement à l'image que s'étaient toujours fait d'elle les enfants Frontenac. Elle portait un manteau, genre Shéhérazade, aux manches lâches, étroit du bas, et attaché à la hauteur du ventre par un seul bouton. Les yeux étaient encore beaux sous le chapeau cloche qui ne dissimulait ni le nez épais et retroussé, ni la bouche vulgaire, ni le menton effondré. Elle contemplait avec émotion « Monsieur Yves ». Bien qu'elle ne les eût jamais vus, elle connaissait les enfants Frontenac depuis le jour de leur naissance; elle les avait suivis pas à pas, s'était intéressée à leurs moindres maladies. Rien n'était indifférent à ses yeux de ce qui se passait dans l'empyrée des Frontenac. Très au-dessus d'elle, s'agitaient ces demi-dieux dont, par une fortune extraordinaire, elle pouvait suivre les moindres ébats, du fond de son abîme. Et bien que dans les histoires merveilleuses dont elle se berçait, elle se fût souvent représenté son mariage avec Xavier et d'attendrissantes scènes de famille où Blanche l'appelait « ma sœur », et les petits « tante Joséfa », elle n'avait

pourtant jamais cru que la rencontre de ce matin fût dans l'ordre des choses possibles, ni qu'elle dût, un jour, contempler face à face un des enfants Frontenac, et s'entretenir familièrement avec lui.

Et pourtant, elle avait l'impression si vive d'avoir toujours connu Yves, que devant ce jeune homme frêle, à la figure ravagée, qu'elle voyait pour la première fois, elle songeait : « Comme il a maigri! »

— Et M. José? Toujours content au Maroc? Votre oncle se fait bien du souci, il paraît que ça chauffe là-bas, et les journaux ne disent pas tout. Heureusement que la pauvre madame n'est plus là pour se faire du mauvais sang, elle se serait mangée...

Yves l'avait priée de s'asseoir et restait debout. Il faisait un immense effort pour remonter à la surface de son amour, pour avoir au moins l'air d'écouter, de s'intéresser. Il se disait : « Oncle Xavier est très malade, il va mourir, après lui ce sera fini des vieux Frontenac... » Mais il s'éperonnait en vain. Impossible pour lui de rien sentir d'autre que la terreur de ce qui approchait : l'échéance de l'été, ces semaines, ces mois de séparation, chargés d'orages, traversés de pluie furieuse, brûlés d'un soleil mortel. La création entière, avec ses astres et avec ses fléaux, se dresserait entre lui et son amour. Quand il le retrouverait enfin, ce serait l'automne; mais, d'abord il fallait franchir seul un océan de feu.

Il devait passer les vacances auprès de Jean-Louis, à ce foyer où sa mère avait tant désiré qu'il pût trouver un abri, quand elle ne serait plus là. Peut-être s'y fût-il résigné, si la douleur de la séparation avait été partagée; mais « elle » était invitée sur un yacht, pour une longue croisière, et vivait dans la fièvre des essayages; sa joie éclatait sans qu'elle songeât à se contraindre. Il ne s'agissait plus, pour Yves, de soupçons imaginaires, de craintes tour à tour éveillées et apaisées, mais de cette joie brutale, pire qu'aucune trahison, et qu'une jeune femme ressentait, en se séparant de lui. Elle était enivrée de ce qui le tuait. Patiemment, elle avait feint la tendresse, la fidélité; et voici qu'elle se démasquait d'un seul coup, sans perfidie d'ailleurs, car elle n'aurait voulu lui causer aucune peine. Elle croyait tout arranger en lui répétant :

— C'est un bonheur pour toi; je te fais trop de mal... En octobre, tu seras guéri.

— Mais une fois, tu m'as dit que tu ne voulais pas que je guérisse.

— Quand t'ai-je dit cela? Je ne me souviens pas.

— Voyons! c'était en janvier, un mardi, nous sortions du Fischer; nous passions devant le *Gagne-Petit*, tu t'es regardée dans la glace.

Elle secouait la tête, d'un air importuné. Cette parole qui avait pénétré Yves de douceur et sur laquelle il avait vécu, pendant plusieurs semaines, qu'il se répétait encore lorsque tout le charme s'en était depuis longtemps évaporé, elle niait à présent qu'elle l'eût jamais prononcée... C'était sa faute : il élargissait à l'infini les moindres propos de cette femme, leur prêtait une valeur fixe, et une signification immuable, alors qu'ils n'exprimaient que l'humeur d'une seconde...

— Tu es sûr que je t'ai dit cela? C'est possible, mais je ne me souviens pas...

La veille, Yves avait entendu cette parole affreuse dans ce même petit bureau où maintenant une personne est assise, une grosse blonde qui a chaud, trop chaud pour demeurer dans une pièce si étroite, bien que la fenêtre en soit ouverte. Joséfa s'était installée, et couvait Yves des yeux.

— Et M. Jean-Louis! ce qu'il est bien! Et madame Jean-Louis, on voit qu'elle est si distinguée. Leur photographie de chez Coutenceau est sur le bureau de votre oncle, avec le bébé entre eux. Quel amour de petite fille! Elle a tout à fait le bas de figure des Frontenac. Je dis souvent à votre oncle : « C'est une Frontenac tout craché. » Il aime les enfants, même tout petits. Quand ma fille, qui est mariée à Niort avec un garçon très sérieux, employé dans une maison de gros (et c'est déjà sur lui que tout repose parce que son patron a des rhumatismes articulaires), quand ma fille amène son bébé, votre oncle le prend sur ses genoux et ma fille dit qu'on voit bien qu'il a été habitué à pouponner...

Elle s'interrompit, brusquement intimidée : M. Yves ne se dégelait pas. Il la prenait pour une intrigante, peut-être...

— Je voudrais que vous sachiez, monsieur Yves... Il m'a donné un petit capital, une fois pour toutes, des meubles...

mais vous trouverez tout, vous pensez. Si quelqu'un est incapable de faire le moindre tort à la famille...

Elle disait « la famille », comme s'il n'en eût existé qu'une seule au monde, et Yves, consterné, voyait deux larmes grosses comme des lentilles glisser le long du nez de la dame. Il protesta que les Frontenac ne l'avaient jamais soupçonnée d'aucune indélicatesse, et qu'ils lui étaient même reconnaissants des soins qu'elle avait prodigués à leur oncle. L'imprudent dépassait le but : elle s'attendrit, et ce fut un déluge.

— Je l'aime tant ! je l'aime tant ! — bégayait-elle ; — et vous, bien sûr, je savais que je n'étais pas digne de vous approcher, mais je vous aimais tous, oui, tous ! je peux bien le dire, ma fille de Niort m'en faisait quelquefois des reproches ; elle disait que je m'intéressais à vous plus qu'à elle, et c'était vrai !

Elle chercha un autre mouchoir dans son sac, elle ruisselait. A ce moment, le téléphone sonna.

— Ah ! c'est vous ? Oui... ce soir, dîner ? Attendez que je voie mon carnet...

Yves éloigna un instant le récepteur de son oreille. Joséfa qui, en reniflant, l'observait, s'étonna de ce qu'il ne consultait aucun carnet, mais regardait devant lui avec une expression de bonheur.

— Oui, je puis me rendre libre. — C'est gentil de me donner encore une soirée. — Où ça ? au Pré Catelan ? — Que je ne vous prenne pas chez vous ? Oui, vous aimez mieux... — Mais ça me serait facile de passer chez vous... Pourquoi non ? — Quoi ? J'insiste toujours ? Mais que voulez-vous que ça me fasse... C'était pour que vous n'attendiez pas seule au restaurant, au cas où j'arriverais après vous... — Je dis : C'était pour que vous n'attendiez pas seule... Quoi ? Nous ne serons pas seuls ? Qui ça ? Géo ? — Mais aucun inconvénient... — Mais pas du tout ! — Pas contrarié du tout. — Quoi ? Évidemment, ce ne sera pas la même chose. — Je dis : Évidemment, ce ne sera pas la même chose. — Quoi ? Si je dois faire la tête ?...

Joséfa le dévorait des yeux ; elle encensait du chef, vieille jument réformée que réveille une musique de cirque. Yves avait raccroché le récepteur, et tournait vers elle une figure contractée. Elle ne comprit pas qu'il hésitait à la jeter dehors,

mais elle sentit que c'était le moment de prendre congé. Il la prévint qu'il écrirait à Jean-Louis au sujet de leur oncle. Dès qu'il aurait une réponse, il la transmettrait à Joséfa. Elle n'en finissait pas de trouver une carte pour lui laisser son adresse; enfin elle partit.

Oncle Xavier était très malade, oncle Xavier était mourant. Yves se le répétait à satiété, y ramenait sa pensée rétive, appelait à son secours des images de l'oncle : dans un fauteuil de la chambre grise, rue de Cursol, à l'ombre du grand lit maternel... Yves tendait son front, à l'heure d'aller dormir, et l'oncle interrompait sa lecture : « Bonne nuit, petit oiseau... » L'oncle debout, en costume de ville, dans les prairies du bord de la Hure, taillant une écorce de pin en forme de bateau... *Sabe, sabe, caloumet, te pourterey un pan naouet...* Mais Yves jetait en vain son filet; en vain le retirait-il plein de souvenirs grouillants : ils glissaient tous, retombaient. Rien ne lui était que cette douleur; et sur les images anciennes, d'énormes figures, toutes récentes, s'étendaient et les recouvraient. Cette femme horrible et Géo. Qu'est-ce que Géo venait faire dans son histoire? Pourquoi Géo, précisément, ce dernier soir? Pourquoi était-elle allée chercher celui-là, au lieu de tant d'autres, celui-là qu'il aimait..? Sa voix faussement étonnée dans le téléphone. Elle ne voulait pas avoir l'air de lui cacher qu'ils étaient devenus intimes. Géo devait voyager, cet été... Yves n'avait pu obtenir de savoir où : Géo restait dans le vague, détournait la conversation. Parbleu, il faisait partie de la croisière! Géo et elle, pendant des semaines, sur ce pont, dans ces cabines. Elle et Géo...

Il s'étendit à plat ventre sur le divan, mordit à pleines dents le revers de sa main. C'était trop, il saurait bien se venger de cette garce, lui faire du mal. Mais comment la salir, sans se déshonorer soi-même? Il la salirait... un livre, parbleu! Il faudrait bien qu'on la reconnût. Il ne cacherait rien, la couvrirait de boue. Elle apparaîtrait dans ces pages, à la fois grotesque et immonde. Toutes ses habitudes, les plus secrètes... Il livrerait tout... même son physique... Il était seul à connaître d'elle des choses affreuses... Mais il faudrait du temps pour écrire le livre... Tandis que la tuer, ça pourrait être dès ce soir, tout de suite. Oui, la tuer, qu'elle s'aperçoive de la menace,

qu'elle ait le temps d'avoir peur; elle était si lâche! Quelle se voie mourir, qu'elle ne meure pas tout de suite; qu'elle se sache défigurée...

Il se vidait peu à peu de sa haine; il en exprima une dernière goutte. Alors, il prononça à mi-voix, très doucement, le prénom bien-aimé; il le répétait en détachant chaque syllabe; tout ce qu'il pouvait avoir d'elle; ce prénom que personne au monde ne pouvait lui défendre de murmurer, de crier. Mais il y avait les voisins, à l'étage supérieur, qui entendaient tout. A Bourideys, Yves aurait eu le refuge de son bauge. Les jaugues aujourd'hui, devaient recouvrir l'étroite arène où, par un beau jour d'automne, tout lui avait été annoncé d'avance; il imagina que cet imperceptible point du monde bourdonnait de guêpes, dans cette chaude matinée; les bruyères pâles sentaient le miel, et peut-être le vent léger détachait-il des pins une immense nuée de pollen. Il voyait, dans ses moindres détours, le sentier qu'il suivait, pour rentrer à la maison, jusque sous le couvert du parc, — et cet endroit où il avait rencontré sa mère. Elle avait jeté, sur sa robe d'apparat, le châle violet rapporté de Salies. Elle avait recouvert Yves de ce châle, parce qu'elle l'avait senti frémir.

— Maman! — gémit-il, — maman...

Il sanglotait; il était le premier des enfants Frontenac à appeler sa mère morte, comme si elle eût été vivante. Dix-huit mois plus tard, ce serait au tour de José, le ventre ouvert, au long d'une interminable nuit de septembre, entre deux tranchées.

FRANÇOIS MAURIAC

(*La fin dans le prochain numéro.*)

CLEMENCEAU AUX ÉTATS-UNIS

(1922)

Les pages qu'on va lire n'éclairent pas seulement un chapitre de la biographie de M. Clemenceau. Elles apportent sur les relations franco-américaines, et l'histoire de l'opinion aux États-Unis, en ce qui concerne la question des dettes françaises, de précieuses indications. On sait que le général Mordacq, de qui nous avons déjà publié d'intéressants souvenirs (voir la livraison du 15 octobre 1931), fut l'ami intime et le confident de Clemenceau. Beaucoup de personnes pensent que si Clemenceau avait pu se rendre aux États-Unis en 1920 (il n'y alla qu'en 1922) de grands progrès eussent été faits dans la solution de la question des dettes. Le texte que nous publions débute précisément par un curieux témoignage rapporté à Clemenceau par le général lui-même, alors commandant le 30e corps d'armée à Wiesbaden. (N. D. L. R.)

— Je voudrais, — dis-je à M. Clemenceau au cours d'un entretien que j'eus avec lui en septembre 1922, — vous parler de M. Crowsby[1] avec qui j'ai eu une longue entrevue il y a huit ou dix jours, à Wiesbaden, où il était de passage. Nous avons abordé nombre de questions et surtout celle de la situation financière actuelle de la France. Il ne m'a pas caché qu'il la considérait comme excessivement grave. Il ne comprend pas — et tous les étrangers amis de la France, m'a-t-il dit, partagent son opinion — que, depuis la fin de la guerre, nous ayons envisagé cette question avec une telle insouciance, surtout dès que nous nous sommes rendus compte que l'Allemagne était prête à tout pour ne pas payer. Nous semblons,

1. Financier américain qui, en 1919, avait participé, à Paris, à toutes les grandes réunions interalliées.

de plus, nous désintéresser de nos dettes envers l'Amérique et l'Angleterre, ce qui, dans ces pays, produit une impression déplorable. On n'y demande pas, en effet, que nous payions immédiatement (on sait très bien que nous ne le pourrions pas), mais que nous prenions des arrangements avec nos créanciers et surtout que nous proclamions bien haut : que nous avons la ferme intention de payer nos dettes.

Au lieu de cela il y a eu des paroles malheureuses prononcées par des hommes d'État français, paroles qui, en Amérique, ont été immédiatement répandues, urbi et orbi, par la propagande allemande qui se développe de plus en plus.

Comme je faisais remarquer à M. Crowsby qu'en janvier 1920 vous vous rendiez compte de cette situation et que c'était votre intention de vous occuper, sans tarder, de ces graves questions, il m'a demandé s'il était exact que vous deviez venir aux États-Unis aussitôt après votre élection à la Présidence de la République et cela pour causer avec les hommes d'État américains, de toutes ces graves questions financières. Je lui ai répondu naturellement, que c'était absolument exact.

Alors, M. Crowsby a ajouté : « Nul doute qu'alors M. Clemenceau vous eût sauvés. A ce moment les États-Unis étaient prêts à tout. C'est bien dommage, pour la France, que le Président n'ait pu mettre son projet à exécution. En tout cas, j'estime que si vous ne prenez pas des mesures sérieuses pour remédier à votre situation financière, vous couiez à la catastrophe. » En terminant, il m'a annoncé qu'il irait vous faire visite au mois d'août.

***

Le voyage en Amérique. — L'été passa et je ne revis M. Clemenceau qu'au mois d'octobre (vers le 10). J'étais bien allé, en effet, à Vichy, faire une saison et je comptais aller passer ensuite quelques jours en Vendée avant de revenir à Wiesbaden. Mais, rappelé en Rhénanie par le général Degoutte qui était obligé de s'absenter et voulait me confier le commandement de l'armée du Rhin, je fus forcé d'écourter mon séjour dans la ville d'eau.

Dès mon entrée dans le bureau du Président, je constatai que ce n'était plus l'homme des mois de mai et juillet que j'avais devant moi, mais bien celui des premiers mois de l'année : santé excellente, l'œil vif et combatif des bons jours. Il s'écria aussitôt : « Une grande nouvelle. Je vais partir, d'ici peu, pour l'Amérique. Très probablement au début du mois prochain. C'est décidé, tout est préparé en vue du voyage. »

— C'est — répondis-je — ce que j'ai vu dans les journaux, mais je ne pensais pas que votre départ fût imminent.

— Tout est réglé. Je pars en Amérique pour détruire là-bas la légende d'après laquelle la France est plus que jamais hantée par des idées d'impérialisme et de militarisme[1].

» Je tiens à dire aux Américains qu'ils font des bêtises, qu'après avoir fait la guerre avec nous, leur intérêt, comme le nôtre, comme celui de l'Angleterre, d'ailleurs, est de marcher avec nous, la main dans la main. Je leur parlerai aussi de leur enfant : la fameuse Société des Nations. A ce point de vue, j'aurai également beaucoup à leur dire. J'ai préparé sept à huit conférences que je ferai en anglais et qui, le lendemain, seront reproduites dans tous les journaux américains, en anglais et en français. Je compte rester cinq ou six semaines. Le gouvernement américain, tout en restant sur une certaine réserve, parce que je vais là-bas à titre privé, a donné déjà des ordres pour que l'on me fasse le meilleur accueil. Mon ami Herrick vient de rentrer exprès à Paris et m'a consacré son premier déjeuner. C'est du capital que je vais ramasser pour la France.

» C'est finalement la violente polémique à laquelle s'est livré Rudyard Kipling qui m'a décidé à partir là-bas. J'y songeais d'ailleurs depuis longtemps. Je puis y faire, en effet, de la bonne besogne.

» Le *New York World* m'ayant fait demander ce que je pensais de cette campagne de Kipling, j'ai répondu, le 8 septembre, dans *l'Écho national*, par un télégramme que vous connaissez et dans lequel j'ai déclaré que j'étais prêt

1. « Quand la campagne anti-française aux États-Unis commença sous l'inspiration allemande par de violentes réprobations de notre prétendu militarisme, j'en éprouvai une telle indignation que je résolus d'aller sur place porter témoignage pour mon pays. » (*Grandeurs et Misères d'une victoire*, p. 127.)

à exposer, franchement, aux Américains, quels étaient les droits et les devoirs de chaque peuple dans la redoutable crise mondiale déchaînée par la guerre, où la même victoire fait tous les Alliés solidairement responsables de l'avenir.

» A partir de ce moment, j'ai été véritablement lapidé par les reporters, si bien que, pour en finir, j'ai envoyé un autre télégramme à Tardieu afin de faire connaître à tous que je partirai dans les premiers jours de novembre.

» Comme toujours, en pareil cas, les Américains m'ont offert de fortes sommes pour cette tournée de conférences et les droits de reproduction. Je les ai acceptées et les verserai intégralement, à mon retour en France, à des œuvres de guerre.

» Voilà, en somme, toute l'histoire de mon voyage en Amérique; comme vous le voyez, elle est des plus simples.

La marche sur Munich en 1918. — J'ai d'autant plus hâte de partir que certain journal, que vous connaissez bien, a recommencé ses attaques contre moi et que je ne veux pas m'abaisser à lui répondre. Sans doute inspiré par Franchet d'Esperey, ce journal prétend que par mes ordres intempestifs, en octobre et novembre 1918, j'ai arrêté en Orient la marche des armées alliées victorieuses. Tardieu a pris l'affaire à cœur et soit à la tribune, soit dans *l'Écho national*, va mettre sous le nez de tous ces gens des faits, des dates, des documents qui mettront fin une bonne fois à ces *légendes intéressées*. D'ailleurs, s'il a besoin de renseignements, je lui ai dit de s'adresser à vous qui êtes mieux documenté que qui que ce soit à ce sujet.

» Tardieu va donc rappeler d'abord tous mes efforts, toute la peine que j'ai eue pour imposer aux Alliés la nomination de Franchet d'Esperey au commandement de l'armée d'Orient et au besoin les paroles si dures qu'ont prononcées, à ce sujet, Lloyd George et Wilson. Il produira ensuite les nombreux télégrammes que j'ai envoyés à Londres, à Rome, à Washington pour obtenir l'autorisation de déclencher, en septembre 1918, l'offensive des armées d'Orient, sans compter les missions de Guillaumat à Londres et à Rome. Il citera, d'autre part, les télégrammes datés d'octobre 1918 de Franchet d'Esperey demandant lui-même une marche sur Cons-

tantinople, tout en libérant la Serbie et en menaçant l'Autriche-Hongrie. Enfin il produira les ordres que j'ai envoyés, le 5 novembre, à Franchet d'Esperey pour qu'il coopère à la marche concentrique sur Munich des armées alliées d'Italie.

» Ces documents seront largement suffisants pour démontrer qu'une marche sur l'Allemagne par les armées d'Orient était absolument impossible avant novembre et qu'en somme tout le monde : hommes politiques aussi bien que généraux, a fait là encore le possible et tout le possible, en un mot a fait sont devoir.

La crédulité des Allemands et ses dangers[1]. — Puis M. Clemenceau me posa la question habituelle : « Quoi de particulier en Rhénanie depuis notre dernière entrevue?

— Rien de très particulier, — répondis-je. — Je continue à étudier, *in anima vili*, la mentalité des Allemands. Elle m'inquiète, de plus en plus. Chaque jour je découvre, chez eux, en dehors de leurs grandes qualités : puissance de travail, esprit de discipline, patriotisme ardent, culte de l'organisation, des défauts excessivement graves, qui ne datent pas évidemment d'aujourd'hui mais que je n'avais pas constatés, de visu, et qui rendent les Germains très dangereux pour leurs voisins : en particulier leur extrême crédulité.

» Dans toutes les conversations que j'ai là-bas avec eux, je suis très frappé de trouver, même parmi les plus cultivés, une extrême crédulité qui atteint parfois celle de véritables enfants.

» Que de fois, à Wiesbaden, dans les périodes un peu troublées, les Allemands, personnages officiels ou simples citoyens de la ville, se sont précipités chez moi pour me demander des renseignements sur des nouvelles absolument extraordinaires lancées par leurs journaux ou par des agences d'information.

— Cette crédulité, — reprit M. Clemenceau, — ne date pas d'aujourd'hui. Vous vous rappelez que Tacite l'a signalée depuis longtemps. Elle n'est que la conséquence de cet esprit

1. Le passage sur les Allemands ne semblera peut-être pas rentrer tout à fait dans le sujet indiqué par le titre de l'article. Mais le général Mordacq groupe, dans ses *Mémoires*, les faits par ordre chronologique. Et l'on conviendra qu'il eût été dommage, de laisser de côté les vues de M. Clemenceau sur la psychologie allemande. (N. D. L. R.)

de discipline, d'obéissance qui vous a également frappé et qui leur est inspiré dès l'âge le plus tendre. A peine nés les Allemands obéissent passivement à leurs parents d'abord, puis au maître d'école qui, en Allemagne, jouit d'une autorité et d'un respect peut-être plus grands que les parents eux-mêmes. Ensuite, c'est le régiment où l'obéissance est plus que passive.

» Quand un homme a subi, comme l'Allemand, pendant les vingt premières années de son existence une telle empreinte, on ne saurait s'étonner de le voir si crédule. Comment ne croirait-il pas, dès lors, comme paroles d'évangile, tout ce que racontent les journaux de son parti, presque toujours dirigés par des hommes qu'il admire et qu'il respecte? D'où la grosse influence de la presse allemande, presque tout entière aux mains du gouvernement et qui pénètre partout; le moindre bourg, le moindre village un peu considérable n'a-t-il pas en effet son journal?

» Cette crédulité, comme vous le pensez, peut avoir les conséquences les plus graves. Ne l'a-t-on pas constaté tout récemment, en 1914? La guerre n'a-t-elle pas été déclarée sur un mensonge du gouvernement impérial, mensonge répété, unanimement et par ordre, par la presse allemande tout entière? Les sociaux-démocrates allemands ne se sont-ils pas lancés sans hésiter dans la guerre avec autant d'ardeur que les nationalistes, et cela parce que leurs chefs et leurs journaux leur affirmaient que l'Allemagne était attaquée?

» Aujourd'hui encore, aussi bien dans le peuple que dans les classes élevées, jamais on ne voudra croire que l'Allemagne est responsable de la guerre. Pour tout Allemand — quel que soit le parti auquel il appartient — ce sont les Français qui ont voulu et cherché cette guerre. Tous les journaux allemands, tous les leaders politiques ne l'ont-ils pas affirmé et ne cessent-ils pas de l'affirmer maintenant plus que jamais, même dans les conférences interalliées? Alors, pourquoi discuter cette question?

» Voilà où en est l'Allemand, voilà où le conduit son incroyable crédulité. Où le conduira-t-elle demain?... C'est un point d'interrogation bien inquiétant, car, en France, on devrait pourtant se rendre compte que la mentalité d'un

peuple ne change pas en quelques années. Le Germain de 1922 est bien resté le Germain de 1914. »

La situation d'après les amis du Président. — Avant de regagner Wiesbaden, j'eus l'occasion de voir un certain nombre de nos amis, dont M. Tardieu. Je le trouvai plutôt un peu pessimiste : « La campagne que je mène à la Chambre et dans *l'Écho national*, me déclara-t-il, est très dure; je me demande même si je pourrai la mener jusqu'au bout. Nous avons presque tout le monde contre nous : le Gouvernement avec ses moyens puissants, la plus grande partie de la presse qu'arrosent les fonds secrets, et enfin cette Chambre qui, inconsciente de sa basse trahison envers le Président, ne veut pas se déjuger et suit maintenant, aveuglément, les ennemis de ce dernier. Il ne faut pas d'ailleurs se dissimuler que Poincaré est encore très populaire et que la plupart de nos attaques contre lui ne portent pas. C'est ce que je ne cesse de répéter au Président qui, avec son tempérament impulsif, me pousse, de plus en plus, à la violence. Je ne veux pas le suivre dans cette voie.

» Le Président va partir en Amérique et ce voyage peut modifier la situation. En tout cas il ne saurait donner, du point de vue des intérêts de la France, que les meilleurs résultats. J'ai donc fortement engagé M. Clemenceau à l'entreprendre. Toute la question est de savoir si les Américains vont l'accueillir comme le représentant de la France ou simplement comme l'homme qui a conduit les Alliés à la victoire. Je crains fort, étant donné les progrès de la propagande allemande en Amérique depuis trois ans et la maladie de M. Wilson, que ce soit le deuxième point de vue qu'envisagent les Américains. Pour le moment, nous sommes en pleine polémique avec certaine presse au sujet du rôle décisif qu'auraient pu jouer les armées d'Orient en 1918. Mais nos adversaires savent très bien que nous avons tous les documents en mains pour démontrer leur mauvaise foi. Ils n'ont soulevé cette question que pour avoir un motif et même un prétexte leur permettant de continuer la campagne qu'ils mènent contre Clemenceau. Et ce n'est pas fini : je sais, qu'à propos de son voyage en Amérique, ils ont l'intention de soulever encore d'autres questions pour alimenter la polémique.

» D'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi, derrière cette campagne il y a un très haut personnage de la République qui a partie liée avec la presse en question. C'est lui, au fond, qui dirige cette politique et il compte bien y faire participer de hautes personnalités que le Tigre a été obligé de mener un peu sévèrement et qui ne lui pardonnent pas. »

Nous terminâmes l'entretien par la discussion de certains faits précis que j'apportais à M. Tardieu au sujet des armées d'Orient.

En me quittant il me demanda pourquoi je n'abandonnais pas l'armée et ne me lançais pas dans la politique où je serais d'un grand secours. Je répondis que j'étais résolu à tout faire pour aider à la réorganisation d'une armée forte qui me semblait de plus en plus indispensable en raison de l'attitude belliqueuse de l'Allemagne. Toutefois si je sentais que, dans l'armée, on continuait à me tenir éloigné de toute situation me permettant d'accomplir cette intéressante tâche... alors, je verrais.

A ce sujet, je priai M. Tardieu d'agir, une fois de plus, dans *l'Écho national* et à la tribune de la Chambre, pour essayer de tirer le ministère de la Guerre et notamment l'État-Major général de l'armée de la coupable léthargie dans laquelle ils se complaisaient depuis 1920. Il y avait tant à faire... et on ne faisait rien. Dans toutes les entrevues que j'avais eues avec les grands chefs militaires, je n'avais cessé de signaler cette situation.

M. Tardieu me parut un peu gêné et ne me répondit qu'évasivement. Je me rendis bien compte alors qu'il était en effet très gêné par l'amitié qui le liait avec le ministre de la Guerre d'alors : M. Maginot.

Le bruit courait d'ailleurs, à ce moment, dans Paris, que ce dernier faisait tous ses efforts pour rapprocher M. Tardieu de M. Poincaré. Je ne sais si c'était vrai, mais cela n'avait, en tout cas, rien d'invraisemblable.

Le retour d'Amérique. — Dans la première quinzaine de décembre (1922), j'appris que M. Clemenceau, qui avait quitté la France le 11 novembre, venait de s'embarquer à New-York à bord du *Paris* et serait de retour en France le

20 décembre. Je pris donc mes dispositions pour aller le saluer au Havre à son débarquement.

J'arrivai au Havre le 20 décembre à quatre heures du matin et j'y trouvai les enfants et petits-enfants du Président ainsi que de nombreux amis : Piétri, Jeanneney, Godin, Pams, Tardieu, Wormser, Mandel, etc..., sans compter un nombre considérable de journalistes. Nous pûmes nous installer à peu près tous dans un petit remorqueur, le *Titan*, et aborder le *Paris* vers neuf heures.

Le Président avait une mine superbe et paraissait ravi de son voyage. D'ailleurs, ce qui prouvait qu'il était très en forme, c'est que, pendant les quelques instants que dura l'entrevue avec parents, amis et journalistes qui l'encerclaient, il trouva le moyen de lancer une foule de lazzis qui en disaient long sur son état d'âme.

Mais il avait hâte de débarquer et nous le fit comprendre. Nous le quittâmes donc presque aussitôt. Cependant un journaliste trouva le moyen de le poursuivre et de lui demander son avis sur l'occupation de la Ruhr, qui était, à ce moment-là, la grosse question à l'ordre du jour.

M. Clemenceau ne lui fit qu'une réponse assez évasive et, se penchant sur moi, me dit à l'oreille : « Ce n'est pas le moment de mettre des bâtons dans les roues au Gouvernement. En tout cas j'espère bien que Poincaré comprendra qu'il faut en finir avec la force d'inertie des Allemands. »

Il fut ensuite convenu que j'irais le voir dès le lendemain à Paris et je le quittai. Il rentra à Paris en auto et moi je repris le train à midi avec le fils et les filles du Président. Je le revis le lendemain et les jours suivants. Il me raconta longuement son voyage.

Les impressions du voyage. — Je suis arrivé à New-York le 18 novembre. Sur le paquebot même, avant de débarquer, j'ai reçu une visite qui m'a particulièrement touché : la délégation des Alsaciens-Lorrains habitant les États-Unis, dont le chef m'a déclaré fort aimablement « qu'ils avaient tenu à venir saluer, avant tous, avant qui que ce soit, l'homme qui avait fait rattacher à nouveau, à leur patrie, les vieilles provinces françaises ».

» Mon vieil ami Charles Dana Gibson était venu, lui aussi,

me chercher sur le paquebot, afin d'être bien sûr que pendant tout mon séjour à New-York je serais son hôte. Je n'ai pu que lui répondre très sincèrement « que j'en avais d'ailleurs bien l'intention ».

New-York. — A peine débarqué, j'ai été l'objet de manifestations enthousiastes, indescriptibles, telles que seuls les Américains savent en faire quand ils le veulent. C'est à New-York, Boston, Chicago, Saint-Louis, que mes conférences ont été surtout applaudies.

» Le jour même de mon arrivée, j'ai été convié à un lunch organisé par les directeurs des principaux journaux de New-York où toutes les opinions étaient représentées : républicains, démocrates, sociaux-démocrates et même la presse Hearst.

» La Chambre de Commerce a demandé également à me recevoir, ce qu'elle a fait en grand apparat : tous les princes de l'industrie, du commerce et de la finance étaient fidèles au rendez-vous. Dans ces deux réunions, j'ai exposé brièvement le but de mon voyage et le programme que j'allais développer au cours de mes visites dans les principales villes des États-Unis.

» L'accueil a été fort aimable, cordial même, mais rien de plus : j'ai eu nettement l'impression que journalistes comme hommes d'affaires avaient tenu à témoigner leur sympathie à l'homme d'État et au représentant de la France, mais qu'avant de se livrer, ils attendaient à l'œuvre le conférencier. J'ai trouvé cela d'ailleurs très naturel.

» J'ai fait ensuite ma première conférence au Metropolitan Opéra de New-York devant un auditoire de plus de cinq mille personnes.

» J'ai d'abord rappelé que je n'étais pas venu pour demander de l'argent, mais pour remuer l'âme américaine et lui faire souvenir que les réparations et dommages auxquels la France avait un droit absolu, avaient été inscrits dans l'armistice sur la demande même du colonel House, après avoir figuré non seulement dans les quatorze points de M. Wilson, mais encore dans son Message au Congrès du 8 janvier 1918.

» Je leur ai montré ensuite l'Allemagne cherchant, par tous les moyens, à se dérober aux clauses du traité de Versailles et couvrant notamment son territoire d'organisations militaires interdites par ce traité.

» Je n'ai pas caché aux Américains que, *dans la guerre, ils étaient venus trop tard et ensuite, dans la paix, partis trop trop.*

» J'ai défendu la France : j'ai montré qu'elle n'est ni militariste, ni impérialiste. Parlant de la solidarité économique, j'ai dit que la France ne reniait pas sa dette, mais que l'on ne devait pas l'empêcher de payer. Il lui fallait chercher une garantie équivalente à ce que fut pour l'Amérique la suppression de l'alliance anglo-japonaise et pour l'Angleterre, la destruction de la flotte allemande. « Si nous avions su, ai-je déclaré en propres termes, qu'après quatre ans les garanties promises nous manqueraient, nous serions allés à Berlin. » J'ai montré également que pour trouver un plan de sécurité, l'Amérique devait reprendre les conversations avec la France et l'Angleterre. Alors les garanties existeraient : nous serions sûrs que l'Allemagne ne nous attaquerait pas et l'Allemagne serait sûre que nous ne l'attaquerions pas, car nous ne nous exposerions pas à perdre nos amis.

» Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce premier discours produisit une certaine réaction au Sénat américain, parmi les Borah et Cie[1].

» A New-York, j'ai cherché la petite maison où j'habitais il y a cinquante-sept ans (Septième Avenue), mais vainement. Je l'ai fort regrettée car elle m'aurait évoqué tant de souvenirs et je comptais bien y faire un véritable pèlerinage. D'ailleurs,

1. C'est dans cette conférence que M. Clemenceau donna cette définition si touchante du poilu français : « Le soldat français jadis bruyant, ne fut jamais moins parleur que dans cette guerre. Il résistait ou allait de l'avant et ne voulait pas connaître autre chose. Un jour, non loin de Montdidier, une terrible bataille était engagée sous la pluie et, comme les Français avaient cédé du terrain, les obus commençaient à tomber terriblement dans la plaine. Au loin j'aperçois une dizaine d'hommes immobiles, enfoncés dans la boue, sans un mouvement. Je me demande ce qu'ils peuvent faire en cet endroit et pourquoi ils s'exposent inutilement au danger. J'envoie chercher leur chef qui arrive avec deux camarades et quand je lui demande ce qu'il fait là, il commence par se gratter la tête pour trouver la réplique et, après un moment de réflexion, il répond à mi-voix : « On nous a dit que nous étions au repos. »

« Ces hommes avaient été mis au repos dans un endroit infiniment peu propice, mais au moins à l'abri des obus. La bataille avait reculé. Les hommes se trouvaient subitement engagés en dépit du moment. Mais on les avait mis là pour se reposer et, sous les obus, l'idée ne leur était pas venue de reculer. Voilà sous l'un de ses aspects, le plus touchant peut-être, le soldat français de ces temps. »

j'ai trouvé la ville profondément changée, surtout à cause de ces immenses gratte-ciel qui n'existaient pas à l'époque où j'y habitais, et qui ont totalement modifié la physionomie de l'immense cité... Ces gratte-ciel m'ont tellement impressionné, tellement horrifié, qu'une nuit j'ai rêvé que j'en avais fait construire un à Bel-Ébat. Quel cauchemar! »

Boston. — J'ai prononcé mon second discours à Boston[1].

» J'ai expliqué ce que fut l'Armistice et ce que fut le traité de Paix qui, au bout de trois années, n'est pas encore exécuté, bien qu'il ait été proposé et accepté par l'Amérique qui, aujourd'hui, paraît abandonner les peuples demandant justice. « Il faut, ai-je déclaré, refaire la Triple Entente devant la menace allemande. » Tous les assistants, debout, m'ont fait une ovation indescriptible. »

Chicago. — A Chicago, le général Pershing et plusieurs personnages officiels me reçurent à mon arrivée.

» J'ai fait ma troisième conférence dans la grande salle de l'Auditorium. Elle ne fut qu'un résumé de mes deux premières, ce qui ne m'en valut pas moins une ovation enthousiaste.

» Figurez-vous que l'on avait fait tout ce que l'on avait pu pour m'empêcher d'aller à Chicago, où, me disait-on, les Allemands, qui y exercent, en effet, une très grosse influence en raison de leur nombre et de leur situation, organisaient une contre-manifestation importante. J'ai déclaré, bien entendu, que j'irais à Chicago ou bien que je reprendrais immédiatement le bateau pour la France.

» J'y suis donc allé et il n'y a pas eu la moindre manifestation hostile. J'y ai trouvé un très bon public et les autorités municipales n'ont su que faire pour m'être agréable. J'ai même eu le temps de visiter certaines curiosités et notamment la fameuse fabrique de viandes de conserves « Armour ». Elle vaut vraiment la peine d'être vue. Je ne crois pas qu'il en existe une pareille au monde. C'est la standardisation américaine poussée à son point culminant. Quand les animaux sortent de la dernière machine, tout a été transformé, tout a été utilisé depuis la corne jusqu'aux sabots. J'ai même été fort étonné que l'on n'ait pas encore eu l'idée d'utiliser leurs cris : cela viendra probablement.

1. 29 novembre 1922.

» Inutile de vous dire que, pour les Américains, les affaires sont toujours les affaires et qu'ils n'ont pas manqué de profiter de mon voyage pour chercher à en faire. De là, des propositions (notamment à Chicago) de certaines grandes villes placées sur mon trajet, m'offrant des sommes variant entre 100 et 500 000 francs pour m'arrêter une journée chez elles. J'ai évidemment refusé et même j'ai tenu à leur donner une leçon. Je me suis arrêté dans une grande ville industrielle qui m'avait simplement demandé de lui faire le grand honneur de lui consacrer quelques heures, bien que cet arrêt ne fût pas prévu sur le programme. Dans la presse, j'ai fait d'ailleurs marquer le coup.

» Avant de quitter Chicago, j'ai été également sollicité d'assister à une grande réunion de fermiers (les plus grands fermiers des États-Unis). J'ai accepté, car c'était une excellente occasion de leur glisser quelques vérités.

» Quand je leur ai dit que j'étais heureux de prendre part à leur réunion puisque mon grand-père et mon père étaient des agriculteurs et que je l'avais été moi-même, j'ai soulevé un immense enthousiasme et j'ai pu, dès lors, très facilement, leur faire avaler ces quelques vérités que je tenais en réserve. J'ai donc essayé de leur faire comprendre, à eux aussi, que s'ils continuaient à rester isolés, à se confiner dans leur propre pays pour la vente de leurs produits, ils couraient à une crise excessivement grave. Il fallait donc, dès maintenant, se mettre en relations avec les peuples européens et, en premier lieu, avec leurs anciens Alliés : les Anglais, les Belges, les Italiens, les Français, les Roumains, les Tchécoslovaques, les Yougoslaves, etc... Ils m'ont religieusement écouté, fort applaudi, et à mon départ m'ont offert un rasoir en or.

» Était-ce un symbole? »

Saint-Louis. — J'ai fait à Saint-Louis[1] une nouvelle conférence devant un très nombreux auditoire. Après avoir qualifié de merveilleusement absurdes les accusations de militarisme portées contre la France, j'ai fait justice des bruits représentant notre pays comme utilisant pour des buts impérialistes l'argent emprunté aux États-Unis.

1. 3 décembre 1922.

» J'ai montré que *c'est pour la cause commune* que la France a emprunté pendant la guerre et qu'elle serait en état de rembourser si l'Allemagne voulait bien payer. Au cours de cette conférence, j'ai parlé surtout de la modération dont les Alliés avaient fait preuve envers l'Allemagne vaincue et j'ai insisté sur la nécessité, pour les États-Unis eux-mêmes, de participer au relèvement de l'Europe et de ne pas poursuivre plus longtemps leur politique d'isolement. Là encore j'ai été chaudement ovationné et dans les rues, sur tout mon passage, j'ai été couvert de fleurs et salué par une foule immense qui chantait la *Marseillaise.* »

Washington. — A Washington[1], le Président Harding a pris ses dispositions pour m'entourer de toutes les marques de considération et de tous les honneurs que l'on aurait accordés à un souverain voyageant *incognito.* Il a été vraiment plus que correct, très courtois, très affable, et je lui en ai été d'autant plus reconnaissant qu'il savait très bien que j'étais l'adversaire du gouvernement actuel en France, ce qui lui imposait, forcément, une certaine réserve. Il a montré, en l'occurrence, beaucoup de tact et de doigté. Mais comme homme privé, au cours de la longue entrevue que j'ai eue avec ui, il ne m'a pas laissé une très bonne impression. Il ne m'a pas paru avoir une très grande culture, d'où des idées assez étroites à une foule de points de vues. Comme Wilson il n'a aucune idée de la mentalité européenne et, comme la plupart des Américains actuels, ne semble pas s'intéresser outre mesure aux affaires du vieux continent. A lui aussi, j'ai essayé de faire comprendre que l'Amérique avait un intérêt capital à ne pas se désintéresser de ce qui se passait en Europe et à marcher, plus que jamais, la main dans la main avec ses anciens Alliés, mais je me suis bien aperçu que je prêchais dans le désert. Il m'a alors raconté ses voyages en Europe et m'a fait une longue conférence sur Napoléon Ier pour lequel il a une admiration sans bornes. Comme vous le voyez, il tombait assez mal, car vous le savez, je suis loin de compter parmi les admirateurs de cet homme qui a fait tant de mal à la France. Harding, à ce sujet, me répéta à plusieurs reprises « qu'à Fontainebleau, il avait eu le grand honneur de s'asseoir

1 4 décembre.

devant la table où Napoléon Ier avait signé son abdication ».

» Si c'est pour cet exploit que les Américains l'ont nommé président de la République, ils ne sont vraiment pas difficiles.

» Au cours de la réception qui a suivi cette entrevue, M. Harding m'a présenté ses sous-secrétaires d'État qui, tous, ont eu à mon égard, les paroles les plus aimables et tous également m'ont déclaré, qu'ils étaient de cœur avec moi dans la campagne que j'étais venu mener aux États-Unis. Mais dès que j'ai abordé les questions un peu délicates, aucun n'a voulu se compromettre.

Seul M. Hugh (celui que vous avez connu pendant la Conférence de la Paix) les aurait volontiers abordées, mais je le connaissais trop pour parler avec lui à cœur ouvert. C'est un homme extrêmement intelligent, très averti de toutes les questions politiques ou économiques à l'ordre du jour en Amérique et en Europe, mais sur lequel on ne peut compter : il est faux comme un jeton. Hoover, heureusement, était en Californie. Je dis heureusement car il m'eût été très désagréable de le rencontrer. Je ne peux en effet oublier le rôle qu'il a joué en Europe quand il a présidé le Comité de ravitaillement pour les Régions libérées et les pays de l'Europe centrale. Vous vous rappelez que toutes ses faveurs étaient réservées à nos ex-ennemis. En ce moment, sinon ouvertement du moins officieusement, il est complètement entre les mains du parti allemand aux États-Unis et cela, dit-on, en vue d'une élection possible à la Présidence de la République.

» J'ai trouvé Wilson couché et paralysé d'un bras, mais il a tout son cerveau. Dès mon débarquement, il m'avait envoyé un chaleureux télégramme de bienvenue. Cette entrevue m'a profondément ému. J'ai senti que cet homme, qui se rendait parfaitement compte de son état et n'avait plus l'espoir de guérir, souffrait profondément de voir ses compatriotes renier la signature de celui à qui ils avaient confié les destinées de leur pays et, en quelque sorte, ne pas faire honneur à leur propre signature. Wilson a des défauts, c'est possible, mais c'est un très grand honnête homme. Il l'a prouvé d'ailleurs par des actes. Ses lettres récentes au Sénat américain constitueront plus tard, pour l'Histoire, le plus beau monument que l'on

pourra élever à sa mémoire... et feront rougir de honte les descendants des Américains actuels.

» Je devais le revoir avant mon départ, mais je n'en ai pas eu le courage : j'ai trop senti que ma présence ravivait, chez lui, la plaie qu'il porte au cœur et qui hâtera certainement sa fin qui est proche.

» Madame Wilson le soigne avec un dévouement sans bornes; elle a conservé un excellent souvenir de son séjour à Paris pendant la Conférence de la Paix et m'a remercié, à plusieurs reprises, de toutes les attentions que l'on a eues pour elle et pour son mari.

» Le colonel House m'a accompagné dans mes visites, sauf chez M. Wilson avec lequel, paraît-il, ses relations sont devenues assez tendues. Il est resté l'ami fidèle et dévoué de la France. Lui aussi fait l'impossible pour essayer de rappeler ses compatriotes à la raison et les guérir de cette terrible maladie, de cette ivresse de gain et de spéculation qui s'est abattue sur eux, mais vainement. « Après ce sursaut d'idéal qu'ils ont eu pendant la guerre, me disait-il, ils sont retournés à leur passion de l'or et maintenant, en Amérique, le veau d'or est plus puissant que jamais. En ce qui concerne l'Europe, ils ne veulent plus s'en occuper et pour la France, en particulier, ils estiment qu'en l'aidant à chasser l'Allemand de son territoire envahi, ils ont rempli tout leur devoir. Ils ne veulent pas se rendre compte, avec leur vue un peu courte d'hommes d'affaires, que tous les peuples à l'heure actuelle, quand ce ne serait qu'au point de vue économique, sont étroitement solidaires les uns des autres. Mais pendant ce temps les Allemands agissent et leur propagande, dans notre pays, prend chaque jour un développement de plus en plus considérable. Voilà, mon cher Président, ce qu'à votre retour en France, il faut dire et répéter à vos compatriotes. Qu'ils ne se fassent pas d'illusion. C'est un sincère ami de leur pays qui les avertit. »

Et je ne pus m'empêcher de lui répondre : « Certainement, mon cher ami, je le dirai et le répéterai, mais vous savez bien que nul n'est prophète en son pays et personnellement, en ce moment, je le suis moins que jamais. »

» Un autre ami de notre pays a eu pour moi toutes les atten-

tions et a tenu la promesse qu'il m'avait faite : le général Pershing. Si je l'avais écouté, il ne m'aurait pas quitté un instant, mais je n'ai pas voulu abuser de son temps et de sa courtoisie. En tout cas, je n'oublierai pas qu'il a fait l'impossible pour me faciliter mon voyage, et cela dans la plus large mesure possible. Partout où il y avait des troupes américaines, des délégations d'officiers sont venues me saluer; tous, en général, étaient d'anciens combattants de la Grande Guerre, ravis de me rappeler les parties du front où ils avaient eu ma visite.

» Il y a aussi un homme qui, dès mon arrivée, ne m'a pas quitté un seul instant, un Français : notre ambassadeur, M. Jusserand; il ne cessait de parler, si bien que, quand il était là, il était impossible de placer un mot. Il a finalement un peu abusé et j'ai fini par le lui dire. Vraiment, si je ne le connaissais pas depuis longtemps comme un parfait galant homme, j'aurais cru qu'il avait reçu du gouvernement français la mission de me surveiller. Il a fini par comprendre, mais ce ne fut pas sans peine et je crains qu'il s'en soit un peu froissé.

» A Washington, j'ai fait une nouvelle conférence au « Continental Memorial Hall ». Là encore j'ai repoussé et réfuté les accusations de militarisme et d'impérialisme portées contre la France. J'ai rappelé comment fut contractée la dette de la France envers l'Amérique et affirmé le désir de la France de la payer. J'ai enfin montré les dangers que courait la France sur sa frontière de l'Est et exposé que, n'ayant plus maintenant de garanties, elle devait bien se défendre elle-même. »

Philadelphie. — A Philadelphie[1], à l'Académie de musique, j'ai fait encore une conférence, mais dans laquelle je n'ai fait que reprendre chaque point de mes discours précédents. J'ai été fort applaudi.

» Je suis revenu ensuite à New-York pour m'embarquer sur le *Paris*. Avant mon départ, le Comité américain pour la France m'a offert un grand banquet auquel assistaient plus de deux mille convives. J'ai prononcé là un discours assez bref qui résumait cependant les principales questions que j'avais traitées dans mes conférences; ce fut le dernier avant de quitter l'Amérique. »

1. 10 décembre 1922.

Visite des musées, jardins zoologiques, etc... — Au cours de mon voyage, j'ai essayé également de visiter les musées des villes où je passais, mais, vu le peu de temps dont je disposais, je n'ai pu le faire que très rapidement. Cependant, j'ai pu constater que, malgré les efforts des Américains pour transférer dans leur pays, à coup de bank-notes, les chefs-d'œuvre de la vieille civilisation européenne, ils n'ont pas réussi encore, jusqu'ici, à obtenir la qualité. Beaucoup de tableaux, beaucoup de statues, mais peu encore d'œuvres vraiment rares, vraiment intéressantes.

» A Boston, toutefois, j'ai trouvé, au Musée, une statue chinoise (dénommée, je crois, Kwann Yun) de toute beauté, une véritable merveille. J'ai beaucoup voyagé, visité de nombreux musées, mais je n'ai jamais vu ni en Europe, ni même aux Indes, un chef-d'œuvre pareil de l'art chinois. Je ne soupçonnais même pas que cet art ait pu produire, comme ensemble, une œuvre aussi harmonieuse et aussi vivante. Elle est peut-être unique au monde et j'ai bien regretté de ne pas avoir un peu plus de temps pour pouvoir l'examiner à mon aise.

» Je n'ai pas manqué non plus de visiter les jardins zoologiques qui sont, là-bas, admirablement organisés : les animaux, sont installés à l'air libre, dans des parcs immenses reproduisant, pour chaque espèce d'animaux, la nature même du pays dont ils sont originaires. Donc, plus de cages, plus de prisons : les bêtes admirablement soignées, bien nourries, vivent dans ces parcs presque à l'état naturel. Elles n'ont plus, dès lors, cet air triste et abruti que l'on constate dans nos ménageries ou jardins zoologiques; elles ont vraiment belle allure. C'est à se demander si elles ne sont pas plus heureuses que dans la brousse même où, souvent, elles sont obligées de livrer bataille pour se défendre ou assurer leur nourriture quotidienne. »

Le retour des Américains au matérialisme. — A l'Opéra de New-York où j'avais fait ma première conférence, j'ai assisté, le lendemain, à une représentation vraiment extraordinaire comme assistance et étalage de richesse. Toute la haute société de New-York était là; je n'ai jamais vu, même à l'Opéra de Paris où j'ai assisté autrefois à de magnifiques représentations,

une exhibition de toilettes aussi luxueuses et de bijoux aussi fastueux. Il semblait que les femmes qui se trouvaient là avaient dévalisé les bijouteries du monde entier; elles resplendissaient comme de véritables châsses.

» Ce peuple est évidemment très riche et l'on voit bien que — comme tous les nouveaux riches — il est très fier de faire montre de son immense fortune. Écoutera-t-il la voix de ceux d'entre les Américains qui lui rappellent que, dans la vie, il y a autre chose que l'or et qu'un peuple qui se livre, ainsi, tout entier au matérialisme, peut avoir de terribles réveils? Toute la question est là. »

La question nègre. — J'ai retrouvé là-bas les mêmes étranges contrastes que j'avais constatés il y a cinquante-cinq ans.

— » C'est ainsi qu'on voit encore les Américains, à côté d'actes prouvant une grande générosité de cœur, traiter les nègres absolument comme ils le faisaient il y a cinquante ans; aucun progrès de ce côté. Toujours, à l'égard de ces derniers, la même sécheresse de cœur, la même injustice.

» Je me souviens qu'en 1865, lors de mon premier séjour aux États-Unis, un jour, sur une place de New-York, je hèle un cocher nègre juché sur son siège et qui tenait la tête d'une longue file de voitures. Il ne bronche pas, je le hèle et le rehèle : toujours rien. Je bondis alors jusqu'à la voiture, j'ouvre la portière et je m'apprête à monter : il me fait signe que c'est inutile, qu'il ne me conduira pas. Naturellement, je monte quand même dans la voiture et, après lui avoir jeté une adresse, lui prescris de partir. Il descendit alors tranquillement de son siège et me montrant tous les autres cochers blancs, qui étaient derrière lui, et qui s'amusaient fort de l'histoire, il me dit simplement et très doucement : « Vous savez bien que je ne pourrai vous conduire que lorsque tous ceux-là auront chargé des clients. »

» J'ai vu la même scène se dérouler, il y a un mois, à New-York, avec cette simple différence que les cochers d'autrefois étaient remplacés par des chauffeurs.

» A Boston, j'ai reçu, avec le plus grand plaisir, une délégation de nègres qui est venue m'offrir un modeste souvenir et me dire qu'ils n'avaient pas oublié combien j'avais lutté pour que l'on fît droit à leurs revendications d'hommes libres.

» A New-York, les Américains m'ont vivement reproché d'avoir fait occuper la Rhénanie par des hommes de couleur. Ce que à quoi j'ai répondu que « nos nègres ayant été à la peine, nous avions pensé qu'ils pouvaient être aussi à l'honneur et par conséquent tenir garnison chez les vaincus ». J'ai même ajouté : « Vous — comme je l'ai vu — vous préférez envoyer les nègres se battre à votre place. » Mes interpellateurs n'ont pas insisté.

» Mais, aux États-Unis, les nègres s'organisent, font des efforts surhumains pour s'instruire et éduquer les nouvelles générations. Un jour viendra, j'en suis convaincu, où ils seront assez forts et assez cultivés pour rappeler les blancs à leur devoir d'hommes civilisés et, s'il le faut, les obliger à respecter les droits de toutes les créatures humaines. »

L'esprit démocratique en Amérique. — Et à côté de ce *sectarisme* — car il n'y a pas d'autre terme pour rendre ce singulier état d'âme des Américains — on trouve, chez eux, l'esprit démocratique poussé à un tel point qu'il étonne même des hommes comme nous qui appartenons cependant à un peuple qui a proclamé *urbi et orbi*, la fameuse devise « Liberté, Égalité, Fraternité ». C'est ainsi qu'un jour, au cours d'un trajet en chemin de fer, j'ai assisté à une longue partie de cartes entre un amiral américain et le valet de chambre d'un riche Américain qui voyageait dans le même train. Là-bas, on trouvait cela tout naturel.

» Donc, vous le voyez, une foule de contrastes, mais que l'on finit par comprendre chez un peuple issu à la fois de puritains plus ou moins sectaires et d'hommes originaires d'une foule de pays différents mais tous assoiffés de liberté et d'égalité. »

Quelques visites. — Je n'ai pas manqué, bien entendu, à New-York, d'aller déposer quelques fleurs sur la tombe de mon vieil ami Roosevelt et là, sur cette tombe, j'ai longuement médité. Je n'ai pu m'empêcher de penser combien la France avait perdu à la disparition de cet homme. Il est bien certain que, s'il n'était pas mort avant 1914, l'Amérique serait entrée beaucoup plus tôt dans la guerre qui, dès lors, n'aurait pas duré si longtemps : que de sang on eût ainsi épargné ! Et c'est ce que je n'ai pu m'empêcher de dire aux Américains. Il avait un prestige et une influence énormes aux États-Unis ; il aurait

certainement fini par faire comprendre à ses compatriotes que leur abstention dans cette guerre mondiale, dans cette lutte de la civilisation contre la barbarie, était un véritable suicide. Enfin ce n'est pas lui qui aurait accepté de faire *une paix séparée* après avoir marché côte à côte, au combat, avec les Alliés. Cela, il ne l'eût jamais accepté et le Sénat américain, lui, Roosevelt étant vivant, n'aurait jamais osé la conclure.

» Je suis allé également à Springfield, dans l'Illinois, sur la tombe d'Abraham Lincoln qui, lui aussi, représente une des plus belles figures d'homme d'État américain.

» Toujours dans le même esprit, j'ai fait le pèlerinage de Mount-Vernon, pour rendre à Washington un hommage qui lui était bien dû.

» Enfin, j'ai déposé également des fleurs sur la tombe du soldat inconnu à Arlington.

» Toutes ces visites ont produit un excellent effet aux États-Unis. Je pouvais d'ailleurs les éviter; malgré le peu de temps dont je disposais, je les ai faites avec plaisir et sans hésiter. C'était une façon discrète de montrer aux Américains, en honorant leurs grands morts, l'admiration que nous avions pour ceux-ci et en même temps de témoigner notre reconnaissance pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans la Grande Guerre. »

La presse américaine. — Je n'ai pas besoin de vous dire que, pendant tout le voyage, j'ai été lapidé par les journalistes — c'est d'ailleurs leur métier — mais je dois reconnaître qu'en tant que confrère, ils m'ont assez bien traité. En général, ils ont très peu déformé mes interviews et même, du point de vue des idées que je voulais diffuser là-bas, ils m'ont rendu grand service.

» En tout cas, j'ai eu connaissance de tous leurs articles, et je n'y ai jamais trouvé quoi que ce fût de désobligeant contre la France. La presse Hearst elle-même, organe du parti allemand aux États-Unis, a montré, pendant tout mon séjour, une certaine discrétion. Il paraît que maintenant elle se rattrape, c'est possible. »

Les seuls articles vraiment désobligeants ont été inspirés et envoyés par des Français, et cela avant même mon départ

de France. C'est ainsi que le 18 octobre 1922, le *New York Tribune* a publié le fameux interview de Foch dont voici la copie :

Clemenceau va là-bas pleurnicher et faire du sentiment comme un vieillard qu'il est. Si je pouvais lui donner un conseil, je lui dirais : Restez chez vous! Mais il n'a pas pris mon avis.

Clemenceau me rappelle Guillaume II. Guillaume II a perdu la guerre et maintenant il essaie — notamment aux États-Unis — de se justifier avec ses Mémoires.

Clemenceau a perdu la paix. Son apologie n'aurait que peu de succès en France et il espère en avoir plus aux États-Unis. Il va dire aux Américains : « Vous êtes vraiment méchants; pourquoi n'avez-vous pas ratifié mon Traité? » Les Américains lui répondront probablement : « Pourquoi nous parlez-vous de cela? Nous avons chassé l'Administration qui a signé, pourquoi n'êtes-vous pas mieux informé de notre véritable opinion? »

Ce voyage est une entreprise de réclame personnelle, il est dépourvu de toute utilité pratique.

L'orgueil américain. — Quant aux Américains eux-mêmes, ce voyage n'a fait que confirmer mon opinion sur eux. Ils représentent un peuple jeune, ardent, actif, travailleur, pénétré de la nécessité de l'action, tenant peut-être ces grandes qualités des nombreuses races dont il est issu, mais un peuple qui a un terrible défaut : un orgueil incommensurable. Grisé sans doute par cette victoire qu'il a remportée si facilement en Europe et par cette prospérité inouïe qui en est résultée, l'Américain se croit maintenant supérieur dans tous les domaines aux autres peuples de la planète. Il a perdu cette qualité que je lui avais connue lors de mon premier séjour en Amérique : la modestie qui est indispensable, aussi bien à l'individu qu'à une nation, lorsqu'ils veulent se perfectionner, c'est-à-dire progresser. De là, cette mégalomanie économique dont sont atteints actuellement les États-Unis et qui les a conduits à mépriser profondément toutes les vieilles méthodes des Européens. De là à croire qu'ils n'ont plus besoin de personne et, en particulier, de ces derniers, il n'y avait qu'un pas : ils l'ont vite franchi.

» Reste à savoir si, à force de développer leur production,

aussi bien industrielle qu'agricole, ils n'arriveront pas à la surproduction et si à ce moment, leur splendide isolement ne les conduira pas à la ruine? L'avenir décidera, mais je crains fort que l'Amérique, un jour ou l'autre, ne soit victime de son fol orgueil. C'est ce qu'en termes un peu voilés, bien entendu, j'ai essayé de leur faire comprendre. J'ai même été plus loin : je leur ai fait certaines allusions à la lutte fatale qu'ils auront à soutenir, un jour ou l'autre, avec le Japon. Peut-être, de ce point de vue, ai-je insinué, les États-Unis auraient-ils intérêt à ne pas se désintéresser aussi totalement qu'ils le font actuellement des affaires de l'Europe?

» J'avoue que cette dernière question les a fortement étonnés et qu'ils ne semblent pas beaucoup s'en occuper. »

Le retour. — Je me suis enfin embarqué — comme je vous l'ai déjà dit — sur le *Paris*. Nous avons fait escale à Plymouth où, naturellement, les journalistes anglais n'ont pas manqué de venir m'interviewer. Je leur ai répondu des banalités mais l'un d'eux m'a particulièrement amusé : il m'a demandé pourquoi j'avais tenu à faire la traversée avec Cécile Sorel qui, en effet, était également à bord du *Paris*. Je lui ai déclaré alors, le plus sérieusement du monde « que j'aimais beaucoup la valse et que j'avais passé mon temps, à bord du *Paris*, à valser avec Cécile Sorel ». Il n'en revenait pas!

» A mon débarquement au Havre et à mon arrivée ici, rue Franklin, les journalistes français m'ont, eux aussi, assailli. On prétend que je les aurais reçus peu aimablement : c'est absolument faux; je n'avais aucune raison de leur être désagréable, bien au contraire. Je leur ai donc donné très franchement, mais aussi très rapidement, mes impressions sur ce voyage.

» En résumé, j'ai fait, personnellement, un voyage délicieux sans un accroc, sans le moindre incident et qui m'a été particulièrement agréable car j'ai rencontré, partout, un accueil excessivement sympathique. Je crois aussi avoir rendu service à mon pays en essayant de convaincre les Américains des États-Unis que la France ne poursuivait aucun but militariste et, par conséquent, impérialiste et qu'eux mêmes, au lieu de continuer à faire bande à part, à se maintenir dans un splendide isolement, avaient tout intérêt,

comme pendant la Grande Guerre, et cela aussi bien du point de vue économique que du point de vue politique, à s'intéresser davantage aux affaires de l'Europe et à marcher la main dans la main avec leurs anciens Alliés : Anglais, Français, Italiens, Belges, etc...

» L'avenir, j'en suis persuadé, me donnera raison. »

La Conférence de Londres. — « Pendant mon séjour en Amérique, ajouta M. Clemenceau, j'ai appris les résultats de la Conférence de Londres, car les conférences continuent plus que jamais et toujours avec le même but et les mêmes résultats : arracher quelque nouvelle concession à la France.

» Mais, d'après ce que j'ai entendu dire, cette fois, Poincaré aurait fait de la bonne besogne. Malgré l'insistance des Anglais, il aurait tenu bon et obtenu que, quoi qu'il arrive, l'on ne pourrait réduire la dette allemande qu'en annulant d'autant les dettes interalliées. C'est ce que l'on appelle : la compensation des dettes interalliées. C'est encore un accroc au Traité, mais, après toutes les concessions qu'a faites Briand, on est bien obligé de reconnaître qu'il y a quelque chose de changé dans notre politique extérieure. Pourvu que Poincaré continue! Toute la question est là. En tout cas, il faut être juste et reconnaître qu'étant donné son tempérament, il a fait là un gros effort de caractère.

» L'Angleterre, bien entendu, s'est opposée farouchement à l'occupation de la Ruhr, mais il fallait s'attendre à cela et, dans les circonstances actuelles, on ne saurait en rejeter la faute sur Poincaré, personne n'eût obtenu davantage. En résumé cette conférence — et c'est la première fois que cela se produit depuis 1920 — est un véritable échec pour l'Angleterre qui comprendra, peut-être, enfin, que la France est lasse de toutes ces concessions qu'on n'a cessé de lui arracher. »

La démission de Lloyd George. — « La démission de Lloyd George[1] a été accueillie avec joie en Amérique : on ne me l'a pas caché au cours de mon voyage. En Angleterre même sa situation n'était plus possible : ses compatriotes ont fini par se lasser de ses idées étroites, de son esprit versatile et surtout de ses perpétuels revirements. Rappelez-vous ce que ne cessaient de dire les généraux anglais, quand ils me par-

1. Elle avait eu lieu le 19 octobre.

laient de lui : « Ce n'est pas un gentleman », et, dans la bouche d'un Anglais, cette appréciation en dit très long. C'est bien d'ailleurs le reproche que lui faisait l'Angleterre tout entière. En tout cas, Lloyd George n'est pas un grand homme d'État; il est loin d'être de la lignée des Gladstone, des Disraëli et autres. Ce qui lui manque surtout, c'est la culture générale ; au cours des séances du Consul suprême, il faisait preuve quelquefois d'une ignorance stupéfiante. Je ne crois pas qu'il puisse revenir au pouvoir.

» En ce qui concerne la France, c'est un véritable ennemi qui disparaît devant elle. Lloyd George ne s'en cachait pas. A mon passage à Londres, l'année dernière, il me l'a cyniquement avoué; notre pays ne peut donc que se réjouir de sadémission.

» Il est remplacé par Bonar Law que nous avons bien connu à la Conférence de la Paix, où il représentait la Grande-Bretagne. Nous ne devons pas oublier : d'abord, qu'en août 1914 il a insisté tout particulièrement pour que l'Angleterre entrât en guerre aux côtés de la France et ensuite qu'à la Conférence de la Paix, il a fait l'impossible pour faire accorder, à notre pays, les réparations auxquelles il avait droit. Sous un aspect plutôt réservé et froid, il cache une très grande énergie et une droiture peu commune. Je le considère, en un mot, comme un véritable ami de la France. Espérons qu'il restera longtemps à la tête du ministère britannique : nous n'aurons qu'à y gagner[1]. »

Les résultats du voyage en Amérique. — Ce voyage en Amérique du Président fut son dernier grand voyage : à partir de ce moment, il ne quitta plus la France, se contentant de faire la navette entre Bel-Ébat et la rue Franklin.

Ce voyage a-t-il donné les résultats que M. Clemenceau escomptait à son retour? Il faut bien reconnaître que non. Comme il le disait lui-même, il fut chaleureusement acclamé et les Américains ne surent que faire pour témoigner leur admiration et leur reconnaissance à l'homme qui avait conduit les Alliés à la victoire; mais, en ce qui concerne la France même, le « rendement » fut faible.

1. Malheureusement pour la France, M. Bonar Law, de santé très délicate, fut bientôt obligé d'abandonner ses fonctions de premier ministre et mourut quelques mois après (1923).

Sa ns doute, grâce aux conférences enflammées et si ardentes du Président, grâce aussi à leur diffusion par toute la presse américaine, il endigua, pour un certain temps, les légendes qui se formaient alors sur le militarisme de la France et ses tendances impérialistes, mais il n'arriva pas à les détruire complètement. Bientôt, la presse Hearst reprit sa campagne et, peu à peu, les légendes refleurirent si bien que les États-Unis ne tardèrent pas à demander que notre pays donnât l'exemple du désarmement.

Malgré les efforts de M. Clemenceau, les Américains n'en persistèrent pas moins à se désintéresser des affaires de l'Europe et ne changèrent rien à leur politique extérieure. C'est que ce voyage du Président eut lieu beaucoup trop tard. Comme le lui fit remarquer le colonel House « après le sursaut d'idéal que mes compatriotes ont eu pendant la Grande Guerre, ils sont revenus à leur passion de l'or ».

Puis il faut bien reconnaître qu'ils commençaient à être saturés de ces missions françaises aux États-Unis qui n'avaient eu, presque toujours, à leur tête, que des personnalités de second plan et qui avaient souvent fait des gaffes. Elles avaient produit, par suite, une très mauvaise impression.

D'autre part, les Américains n'avaient pas compris le beau geste de ce vieillard de quatre-vingt-deux ans, qui, sans aucune idée égoïste, avait entrepris cette tournée de conférences, uniquement pour empêcher le fossé de se creuser davantage entre les États-Unis et son pays.

Comme me le déclara un jour certain Américain, grand ami de la France, « l'occasion était passée. D'un voyage de Clemenceau en 1920 comme Président de la République française, on pouvait tout espérer, tout obtenir; mais en 1922, l'ère des coups de cœur était passée. Cette année-là, aux État-Unis, l'ère des business était commencée. Les Américains étaient redevenus uniquement des hommes d'affaires et, comme tous les hommes d'affaires, ils craignaient, par-dessus tout, la guerre. Voilà pourquoi ils estimaient que leur pays devait se tenir soigneusement à l'écart des affaires de l'Europe, seul moyen pour lui de ne pas risquer d'être entraîné avec elle et par elle dans une nouvelle bourrasque. »

L'opinion américaine. — La presse américaine, elle aussi,

s'est occupée de cette question et a cherché à se rendre compte des résultats obtenus par M. Clemenceau. Voici un article de M. Franck Simonds[1], un des journalistes les plus connus d'Amérique, article qui me paraît, à cet égard, particulièrement suggestif :

« Je ne me rappelle pas qu'un étranger ait obtenu un succès si instantané et si complet. Il a forcé les États-Unis à penser au problème français. Il a donné une impression de courage, de sincérité et de simplicité telle qu'il a désarmé ses ennemis et ravi ses auditeurs...

Je ne pense pas qu'il soit capable de changer la politique américaine à l'égard de la France, mais tout indique qu'il va galvaniser intensément les sentiment de l'Amérique en faveur de son pays.

Or, aucun Français ne nous a touchés — même momentanément — par la parole. Foch fut accueilli comme un symbole. M. Briand fut reçu comme chef du gouvernement et ses remarques, saluées d'applaudissements purement officiels, furent rejetées sans discussion.

M. Clemenceau, au contraire, est un des héros de guerre d'Amérique. La légende de l'homme qui sauva la victoire, vit fortement, et le Clemenceau de la guerre est peut-être encore notre héros le plus admiré.

M. Clemenceau a fait que des millions d'Américains lisent et entendent l'exposé de la cause française. La majeure partie de ces millions de citoyens n'avait auparavant jamais songé qu'il y avait un point de vue français. Le Tigre, par droit de conquête, a envahi la première partie de chaque journal américain, du Maine à la Californie; il a plu, il a déplu, mais il a soulevé une discussion vaste comme la nation. S'il ne rapporte pas en Europe, avec lui, l'Amérique, il aura du moins laissé un peu de la France ici, dans les États-Unis. »

GÉNÉRAL MORDACQ

1. *New York Herald* (décembre 1922).

PAPAVOINE

A Albert Béguin.

— Mon cher ami, — dit l'avocat en entrant dans la cellule de l'accusé, — nous passons demain. Ce sera un grand jour. Pour moi, je suis prêt. Je ne vois pas ce qui pourrait nous faire trébucher. Je vous le répète encore : tout parle en votre faveur. Cette femme était une misérable. Elle est venue, une dernière fois, vous bafouer. Votre patience était à bout, l'irréparable a été commis. Vos témoins à décharge, vos amis, votre famille, tout le monde a été admirable et continuera de l'être. Donc, du calme et de la confiance. Demain soir, peut-être, nous ferons ensemble un bon dîner.

— Vous croyez? Vous croyez? — murmura l'accusé. Les premiers jours qui avaient suivi ce que son avocat appelait l'irréparable, il avait vécu dans un sentiment total de renoncement à la vie. Peu lui importait ce qu'on ferait de lui. Mais au cours de l'instruction, il s'était ressaisi. Les questions du juge, l'obstination de l'avocat, toute cette casuistique l'avait entraîné à se défendre, à vouloir sortir de là. A présent il était dans un état d'impatience terrible.

— Mais Hortense? — reprit-il.

— La belle-sœur? Oui, c'est le seul point noir. Mais nous écartons ses allégations comme d'indignes calomnies. Toute cette famille ne valait pas cher, mon pauvre ami. Où étiez-vous tombé?

— Vous saviez pourtant qu'il y a un peu de vrai dans...

— A moins que vous ne m'ayez vous-même caché quelque chose... — dit précipitamment l'avocat, le sourcil froncé.

— Ah! — fit l'accusé en baissant la tête, — je vous ai tout dit.

— Allons, — conclut l'avocat, — ce sont là des choses qui arrivent. Nos sentiments sont parfois si complexes, si équivoques! Ne vous tracassez pas : je me tirerai d'affaire. Je ne la laisserai pas parler, je la démonterai. Il est naturel qu'elle cherche à défendre sa sœur en vous salissant, mais je montrerai que son chagrin l'égare et qu'elle-même, ma foi, est une jeune personne fort sujette à caution. A demain, mon cher ami. Courage!

Pendant la nuit l'accusé chercha à se rappeler, avec leur détails exacts, les séances de la Cour d'Assises dont il avait lu le récit dans les journaux, autant de choses dont on n'est pas instruit et qu'on lit d'un œil étranger comme si elles ne devaient jamais vous arriver, à vous. Il se rappela que, dans sa jeunesse, lorsqu'il devait passer un examen, ce qui l'inquiétait, ce n'était pas tant l'examen lui-même que de ne pas trouver la salle où avait lieu l'examen, d'être troublé par les petites formalités extérieures, de s'y perdre. On ne sait jamais comment il faut se présenter devant les hommes dont on dépend, on ne sait jamais si l'on suivra exactement le rituel. De même, chaque fois qu'il avait postulé un emploi, il s'était senti, la veille, pris de panique à l'idée, non point de ne pas obtenir l'emploi, mais d'être reçu par un inconnu et de faire mauvaise figure devant lui, de se sentir brusquement malade, de trébucher sur le tapis, de se tromper de porte en sortant. Là-dessus le sommeil le saisit. Dans une cellule, aussi bien que dans un appartement, le sommeil est toujours le sommeil : une solution provisoire dans laquelle, en dépit de l'expérience, on met un espoir insensé, pour se retrouver complètement dupé le lendemain matin.

Aussi, le matin arriva-t-il, puis l'instant : il était à présent dans la salle de la Cour d'Assises, entre deux gardes, très mal assis, assis trop bas. Pour parler à son avocat, il lui fallait se pencher au-dessus d'une barrière de bois, haute et abrupte comme une muraille. Une vapeur flottait dans l'immensité de la salle, comme celle qui flotte dans un cirque, et il s'étonna de ne point éprouver cette angoisse qui vous pince les entrailles lorsqu'on entre dans un cirque et que l'orchestre éclate d'au-

tant plus joyeusement que les tours des acrobates vont être plus périlleux et plus décisifs. Mais, dans ce vaste espace vaporeux il n'y avait nulle musique, rien qu'une vague rumeur qui s'apaisa aussitôt. L'accusé cligna des yeux devant lui, cherchant ses adversaires. Ce qu'il distinguait de plus précis, c'était, comme une rangée de fleurs rouges, les juges, et, se mouvant au-dessus de leurs robes, leurs visages blafards, chiffonnés, la face recueillie et impénétrable du président. L'homme assis à part, là-bas, devait être le procureur. Et sur le banc, les jurés, sans doute. Tous ces gens allaient donc le juger. Il regarda la masse informe du public, puis ses yeux tombèrent sur Hortense, au banc des témoins. Elle ne le regardait pas. Il leva ses yeux vers les grandes vitres qui montaient presque jusqu'au plafond; alors tout devint noir autour de lui.

L'interrogatoire commença. C'est vrai, il avait oublié que cela commençait par un interrogatoire, un résumé des faits. Malavoine Louis-Auguste... trente-deux ans... employé de commerce... Oui, c'était lui. Cette fois, Hortense, le regardait. Elle était en deuil, plus belle qu'autrefois, semblait-il. Adolphe Dulac aussi était là, et M. Pannetier. Une voix monotone parlait. On rappelait son éducation soignée, ses excellents antécédents. Il regarda ses mains; il s'était fait les ongles pour la circonstance et avait changé de chemise. S'il était acquitté, il lui faudrait tout changer en lui, s'habiller autrement, laisser pousser sa moustache. Que deviennent les gens qui ont été acquittés pour crime passionnel? Car c'était dans cette catégorie qu'il se classerait désormais. Ils sont si nombreux! Ils devraient bien former une société et se soutenir entre eux.

— Papavoine! — fit le président. — Levez-vous, Papavoine.

C'était lui qu'on appelait ainsi? Pas la peine d'avoir procédé à un interrogatoire aussi minutieux pour prononcer si mal son nom. Ce nom, il en avait d'ailleurs toujours souffert, le trouvant grossier et un peu burlesque. Malavoine! Il se rappelait les mauvaises plaisanteries de ses maîtres d'école : « Il y a déjà de l'avoine dans votre nom : eh bien, mangez-en, mon ami. » Mais de Malavoine faire Papavoine, cela était encore plus cruel, cela marquait un manque d'attention, une négligence, un dédain... Enfin, il n'y avait pas à ergoter sur un nom. Va

pour Papavoine! Et il se mit à expliquer pourquoi il avait tué et, comme une machine, il répétait ce qu'il avait répété si souvent, évitant de charger la victime, s'efforçant de se montrer gentilhomme, mais laissant entendre néanmoins ce qu'était cette femme, comment elle l'avait indignement trompé, combien de fois il avait pardonné... Et puis la séparation, le chantage, les insultes... Une impulsion subite... irrésistible... Il entendait à peine ce qu'il disait lui-même, il n'entendait que le timbre de sa voix et il s'amusait à apporter à son invariable récit des variations purement rythmiques, martelant, coupant les mots d'une façon imprévue. Une impulsion subite, disait-il, et il s'arrêtait, humait l'air et reprenait : irrésistible... absolument... — et il insistait sur la première syllabe d'absolument — absolument irrésistible...

— Asseyez-vous, — dit le président.

Il s'assit et rencontra le visage de l'avocat, levé vers lui, dans une position très incommode, un visage bienveillant et qui semblait approuver. Il lui adressa un sourire et pensa : « Est-ce que cela va bientôt finir? » Mais cela ne faisait que commencer.

On appelait les témoins. Un sergent de ville s'avança. A vrai dire ce n'était pas un sergent de ville, mais plutôt un douanier ou un gardien de square. Puis ce fut le tour d'Hortense. L'homme en robe rouge se leva :

— J'estime nécessaire, — dit-il, — de faire observer à messieurs les jurés que la sœur de la petite victime...

« La petite victime? » pensa l'accusé. Et il ne put retenir un ricanement. Le président le rappela à l'ordre :

— Un peu de pudeur, s'il vous plaît. Qu'est-ce qui vous fait rire?

Le procureur, tourné vers les jurés, leur désignait Hortense d'un geste large, puis il s'inclinait respectueusement devant Hortense, la saluait comme une héroïne infortunée, s'inclinait encore plus bas. L'accusé ne put s'empêcher de sourire de nouveau.

Puis Hortense parla. Sa voix résonnait, nasillarde, cassée, prenante. Il avait toujours aimé cette voix. Les jurés aussi semblaient en goûter le charme, car ils se penchaient en avant. L'un d'eux prenait des notes.

— Alors, — dit Hortense, — j'ai entendu un cri, un cri d'enfant...

L'accusé toucha l'épaule de son avocat :

— Voilà le traquenard, — dit-il. — Elle commence à mentir. Comment peut-elle dire qu'elle a entendu un cri puisqu'elle n'était pas là?

— Laissez, — dit l'avocat en haussant les épaules. Puis il se mit lui-même à prendre des notes, remua ses papiers, et demanda la parole. Le procureur se dressa dans sa grande robe rouge, et les deux voix montèrent, s'enflèrent, emplirent la salle.

— Je ne permettrai pas! — criait l'avocat.

— Vous n'avez rien à permettre, — trancha le président.

— Monsieur le président, — reprit l'avocat, — vous m'avez mal compris. Mais messieurs les jurés estimeront avec moi que...

Hortense, à la barre, voulut crier, elle aussi, et l'accusé se demanda s'il n'était pas de son devoir d'intervenir à son tour. Car en somme c'était à cause de lui qu'on faisait tout ce tapage. Et il lui semblait que la question s'embrouillait. On parlait d'un jardin, d'une pelouse, alors que c'était chez lui que l'irréparable avait eu lieu. Et le procureur exagérait les choses, mais sans doute était-il dans son rôle.

— Je ne sais que ceci, — disait-il d'une voix tonnante, — c'est qu'un crime monstrueux a été commis.

« Ah! non, pensa l'accusé, il faut en finir. Ces hommes sont fous, et il faut à tout prix que je leur échappe. Si j'avais su que c'était cela, une séance de Cour d'assises! Eh bien! »

Il regarda la pendule. Trois heures et demie. Ah! il fallait en finir, en finir! Mais comment? Tant que ces gens crieraient ainsi, il n'y avait nulle chance d'en finir. On ne savait plus de quoi il s'agissait. « Regardez ces mains d'étrangleur! » disait le procureur. Or tout le monde savait qu'il avait tué avec un revolver. Par-dessus le marché, non seulement le président, mais encore le procureur s'obstinaient à l'appeler Papavoine. Papavoine! Brusquement ce nom résonna à son oreille d'une façon singulière. Et il se souvint d'avoir lu, autrefois, dans un vieil almanach Hachette, un article intitulé : Crimes célèbres. Papavoine avait tué d'un coup de couteau

une petite fille, dans un jardin public, et avait été guillotiné. Cela s'était passé sous la Restauration, ou peut-être sous Louis-Philippe, il ne savait plus très bien, non, plutôt sous la Restauration, sous Charles X. Mais enfin il était extraordinaire qu'on le confondît avec un criminel de cette époque! Il devint pâle et regarda autour de lui. L'altercation entre le procureur et son avocat avait cessé. Ce dernier, très rouge, s'était assis. L'accusé voulut se pencher vers lui, l'interroger. L'autre, s'épongeant le front, lui fit de la main le signe de le laisser tranquille, de ne pas bouger, et se mit à feuilleter rageusement ses papiers.

Qu'on eût commis une erreur, c'était possible, mais une erreur de cette sorte! A la rigueur on aurait pu le faire venir à la place d'un autre, pour entendre juger le procès d'un autre, mais d'un autre accusé actuellement vivant. C'eût été une grosse erreur administrative, voilà tout, et qui aurait fini par s'éclaircir. Demain les journaux auraient publié des articles intitulés : *Encore une erreur administrative*, et non seulement il aurait été acquitté, mais encore on aurait fait des plaisanteries à son propos. Mais le confondre avec un accusé déjà mort, et mort il y avait peut-être un siècle! Mais alors — et il se recroquevilla sur son banc — si ces juges étaient en train de juger un mort, c'est qu'eux-mêmes...

Il se redressa brusquement et les regarda en face. Ils étaient peut-être des morts, tous des morts? Comment pouvait-il le savoir? Le costume n'avait pas changé depuis cette époque. Le public? Il le distinguait à peine, à travers cette fumée. Il examina ses deux gardes : c'était des gardes républicains, pareils à ceux d'à présent, et non aux gendarmes du temps de Charles X, et ils étaient bien vivants, rasés de près, respirant avec bruit. L'un d'eux le regarda :

— Il fait chaud, hein?

Il lui avait dit cela, comme il l'aurait dit à son voisin de poulailler, au théâtre, ou bien comme en wagon de chemin de fer, avec cet air de sympathie qui fait croire à la bonté humaine. Et même il ajouta :

— On devrait bien ouvrir la fenêtre.

— Oh, oui! — soupira l'accusé, qui mit tout son espoir dans cette fenêtre. Car si l'on ouvrait une fenêtre, un peu

d'air et de lumière pénétrerait dans cette salle, on y verrait enfin un peu clair. Le garde avait dit un mot à son voisin, et celui-ci s'était penché vers un des assistants de l'avocat. On se passait le mot à travers la salle, le mot arrivait jusqu'au président, qui approuvait de la tête. Et alors, dans un silence soudain, il y eut un petit déclic et une vitre, tout en haut de l'une des fenêtres, s'ouvrit.

» A présent, pensa l'accusé, je vais tendre mes oreilles vers les bruits du dehors. Peut-être entendrai-je une corne d'auto, quelque chose qui m'indiquera bien que nous ne sommes pas sous Charles X. » Mais il n'entendit rien. La fenêtre devait donner sur une de ces grandes cours ensoleillées et muettes que, seuls, troublent, de temps à autre, les pas monotones d'un piquet de gardes ou le grincement d'une brouette. « D'ailleurs, pensa l'accusé, cela ne prouverait encore rien. Il se peut que dehors tout soit normal, tout continue d'être normal. Dehors c'est tout ce que j'ai quitté. A présent, je suis pris et je ne peux plus répondre de rien. Ils m'ont pris, ils disposent de moi. Ils peuvent, si cela leur plaît, m'emmener jusqu'en plein XIXe siècle. Ils peuvent même, qui sait? m'emmener plus loin, au temps de la torture. Tant pis pour moi. »

Il se passa la main sur la figure et fit un effort pour dominer la situation et reconnaître ce qui se passait autour de lui. Se penchant en avant, il vit que son avocat semblait plus calme. Il l'appela :

— Mon cher maître?

— Eh bien?

— Dites-moi, qui juge-t-on ici?

L'avocat l'examina tristement et hocha la tête.

— Voilà, — reprit l'accusé. — Je voudrais savoir si ces juges sont des morts. S'ils sont morts, comment peuvent-ils juger un vivant? Car je suis vivant. A moins que... A moins que, — acheva-t-il, — je ne sois mort moi-même...

— Dans ce dernier cas, — répondit l'autre lentement, — qu'avez-vous à craindre?

L'accusé le regarda, les yeux effarés.

— Comment dites-vous? — reprit-il.

— Chut! — fit l'avocat en revenant à ses papiers. — Le procureur s'était dressé de nouveau et recommençait à toni-

truer. C'était un homme très grand, le visage rouge, les lèvres minces et qui soufflait comme un bœuf. Il avait, sous des sourcils obscurs, dans des orbites enfoncées un regard clair et dont il paraissait exagérer à volonté l'expression impérieuse. D'un même mouvement des muscles, il pinçait les lèvres, fronçait les sourcils, et alors le regard jaillissait, perçant et impitoyable comme celui de la conscience elle-même. Entre chaque phrase il soufflait. Et on entendait qu'il insistait sur la monstruosité de ce crime, l'innocence attendrissante de l'enfant, la nécessité pour la société de se défendre contre de pareilles horreurs. L'accusé cria :

— Mais de quoi parlez-vous? Ce n'est pas moi! Ce n'est pas moi!

Il y eut un tumulte. Le président agita la sonnette. L'avocat se leva :

— Calmez-vous, voyons! Ne voulez-vous donc pas me faire confiance? Vous gâtez votre cause!

— Mais de quoi suis-je accusé? Mais je ne suis pas Papavoine! Pas Papa...

Il se mit à bégayer et crut que la salle allait éclater de rire. Alors il se reprit, et lentement, d'une voix digne, il articula :

— Je m'appelle Malavoine. Ma-la-voine. Avez-vous entendu?

Il regarda le procureur et répéta : « Avez-vous entendu? » Le procureur le fixa de son regard étrange, et ce regard, subitement, sembla s'adoucir, vaciller, s'éteindre, se perdre au fond des orbites. L'homme souffla, caressa d'un geste hésitant sa robe rouge et parut inquiet. Il regarda derrière lui, comme pour être bien sûr du fauteuil où il allait se rasseoir, et il se rassit. Le président eut un geste las, et dit :

— Allons, messieurs, continuons l'audition des témoins.

Mais l'audition des témoins était terminée. Terminée? Qu'avaient-ils dit? Adolphe Dulac, M. Pannetier, qu'avaient-ils dit? L'accusé essaya surtout de se rappeler la déposition d'Hortense. Il cherch aHortense des yeux. Elle n'était plus là :

— Quels témoins? — cria-t-il. — Je n'ai pas entendu les témoins! On s'est trompé! Il y a confusion!

— Papavoine, — dit le président d'une voix glacée, cependant que les gardes s'efforçaient de retenir l'accusé, — nous n'allons pas recommencer l'instruction, n'est-ce pas?

Le corps à moitié tendu hors de son box, comme un pantin, l'accusé se balança un instant. Les gardes parvinrent à le rasseoir cependant que la parole était donnée au ministère public. Cette fois l'accusé banda toute son attention. Pour le moment on ne disait rien qui ne fût vrai. On racontait sa jeunesse, on parlait de ses parents, de ses amis. Il reconnaissait chaque chose et la saluait au passage. Puis on se remit à parler de la petite victime... La malheureuse petite victime... Puis d'Hortense, de sa présence continuelle au foyer de l'accusé... Une femme jeune et désirable... Atmosphère trouble... L'esprit malsain de l'accusé, sa perversité... Sa perversité se développe de jour en jour... Il abandonne ses relations, il recherche la solitude... Il se promène seul dans les jardins publics, au bois de Vincennes.

Un bruit sec éclata. La vitre, là-haut, venait de se refermer. Cette fois, c'en était fait : plus aucun contact avec l'air du dehors. Il était pris et il n'avait plus qu'à se laisser mener là où on voulait le mener, au bout du déroulement de cette vieille histoire macabre. Il s'appelait Papavoine, et il jouait son rôle dans ce mélo démodé, en face de ces juges à faces de vieux animaux blanchis, des juges couverts de peaux de lapin et tout branlants comme des têtes de jeux de massacre. Eux, ils tenaient admirablement leur rôle : ils avaient des poses solennelles, des voix incisives, trop incisives même. C'était trop bien joué, cela dépassait son effet. Le regard du procureur, braqué sous l'épaisseur du sourcil, se fixait soudain, étincelant, insoutenable. Et la main tendue, large, majestueuse, désignait tour à tour les jurés, le public, l'accusé, ou on ne savait quelle présence cachée là-haut, parmi les ténèbres qui s'amoncelaient au plafond. La voix dure tombait en morceaux sur la tête de l'accusé, dénonçait ce genre d'impulsions auxquelles les malfaiteurs prétendent se sentir incapables de résister, qui dorment en eux, repliées sur elles-mêmes comme des serpents au cœur des marécages pendant les heures chaudes, et qui, tout à coup, se détendent et dressent leur tête sifflante dans un éclaboussement de vase et de sang. Comment les choses se passent-elles? Qui le dira jamais exactement? Un homme prend l'habitude de se promener seul, sa journée finie, d'errer dans les rues et les jardins, au bout de la ville, dans les fau-

bourgs, dans la foule des barrières, avant de rentrer, le plus tard possible, à l'abri d'une tanière détestée. Il suit des yeux tous ces êtres incompréhensibles que l'on croise dehors et qui ont chacun sa vie à soi, ses occupations, ses mystères. Il s'accroche à eux par la pensée, il s'efforce de les pénétrer, il oublie qu'il appartient à leur espèce, qu'il peut avoir quelque communication avec eux. Les enfants, surtout, l'étonnent, les petites filles frêles et fraîches, et dont la silhouette gracile se détache sur le vert des pelouses comme le cri d'une source. Lui, il rôde par là, c'est un loup. Il tourne autour des arbres. Sa vie a été abîmée, foulée, rejetée au fond de l'insondable. Il ne sait plus s'habiller; il a beau changer de chemise, sa chemise est toujours sale; il est devenu à jamais humble, sournois, méprisable. On lui a fait trop de mal. Les femmes se sont moquées de lui, et même lorsque l'une d'elles se sent attirée par lui, c'est parce qu'elle est vile elle-même et qu'il lui propose des actes vils. Il ne peut exercer de séduction que par un biais torve et fangeux. Il ne peut plus offrir que des sentiments mélangés, répugnants. Il attire par ce qu'il a en lui de répulsif. Le procureur ne disait, précisément, rien de tout cela, mais c'était cela que l'accusé entendait à travers son réquisitoire : et il voyait se dresser et se courber la silhouette de Papavoine, maigre et pourchassée. Il reculait devant cette apparition, s'enfonçait dans son box, se faisait petit entre les deux gardes qui l'encadraient comme deux inébranlables colonnes. Et son avocat? Que pensait son avocat en bas de la grande muraille? Préparait-il sa réponse? La grande question était de savoir si l'avocat prenait part au malentendu, s'il était un mort lui aussi. Allait-il défendre Papavoine? Ou bien allait-il d'un simple mot, rétablir la vérité et faire apparaître brusquement un vrai tribunal, composé d'hommes vivants, éveillés, sérieux, à qui il est possible de faire entendre raison? Le procureur achevait son réquisitoire, demandait aux jurés de purger la société, oui, de la purger d'un monstre abominable. Il déclarait parler sans haine. Il déclarait aussi parler au nom de sa propre conscience, et non parce que ses fonctions l'obligeaient à parler ainsi. Il disait que sa robe rouge n'était pas une livrée, et cette parole semblait produire sur l'assistance une profonde sensation. Il disait qu'il parlait en homme. Mais s'il était mort,

comment pouvait-il parler en homme? Étrange prétention que celle de ces morts. L'accusé sentit le fou rire le gagner. C'était comme s'il eût assisté à une séance de tribunal chez des sauvages déguisés en juges, ou chez des animaux très inattendus, des escargots par exemple, gravement rangés en cercle et qui pointeraient leurs cornes avec des airs éloquents et qui baveraient, baveraient... « Quelle audace! pensait l'accusé, cependant que le procureur continuait de gesticuler. Jusqu'où va-t-il aller? Mais jusqu'où? »

— Je demande la tête de cet homme, — conclut le procureur. Et il se rassit. Il y eut un moment d'agitation. Des lueurs passèrent à travers l'obscurité. Car l'obscurité était tombée. Cette vapeur qui avait frappé l'accusé à son entrée, s'était épaissie, et les hautes vitres étaient à présent toutes ternes. On sentait dans la salle de l'énervement, des bâillements, des frissons. Tout le monde partageait l'avis de l'accusé : il fallait en finir. « C'est encore moi qui avais raison », pensa l'accusé.

Alors l'avocat se leva. Et on sentit tout de suite, rien qu'à la façon pesante et tragique dont il se levait, dont il s'étayait sur ses poings et dressait la tête, qu'il allait s'incorporer de tout son être aux paroles qu'il prononcerait. Il les vivrait, comme un chef d'orchestre vit la musique qu'il évoque. Il parla. Il parla de Papavoine. Il raconta le passé, la jeunesse de Papavoine, ses entours, son existence, et à tout cela il donna une coloration évidente et orageuse, si bien que l'accusé lui-même ne pouvait s'empêcher de se passionner pour le destin de Papavoine, de le voir se dérouler devant lui comme un exemple unique, tourmenté et fatal. On ne pouvait résister à la masse torrentielle qui se déversait à travers les cerveaux des hommes assemblés en ce lieu, sous cette cloche emplie d'une vapeur épaisse. La masse roulait, insistante, effroyable. Puis l'avocat en arriva au moment du crime, et alors il s'épongea le front et baissa la voix. Il pleurait presque. Il accusait le soleil. Oui, il s'était produit alors un coup de soleil, un coup perfide et accablant. Les auditeurs ne pouvaient s'empêcher de comprendre que le soleil qui avait ainsi agi devait être un soleil noir, aussi noir que les ténèbres où ils se trouvaient présentement plongés. Com-

ment peut-on ne pas céder au soleil? Et Papavoine, cette pauvre matière molle et fusible, y avait cédé. Dans le sentier de ce square de toutes parts exposé, au milieu de ce vaste espace si bêtement, si platement gazonné, au beau milieu de la splendeur immobile de cette affreuse après-midi d'été, il avait été frappé. Et le coup s'était répercuté sur une innocente créature. La pauvre petite victime... Oui, l'avocat n'hésitait pas à reprendre les termes mêmes de l'accusation. Il était tellement assuré du bon droit de sa cause qu'il s'associait à l'accusation pour plaindre la victime. Mais il y avait quelque chose qu'il repoussait avec mépris; c'étaient certaines insinuations... Et ici l'accusé croyait reprendre pied sur un terrain familier. Bien sûr il s'agissait d'Hortense. Il se rappelait certaines scènes avec Hortense, et une nausée le faisait frissonner. Il revoyait aussi l'autre, sa femme, sa victime... Car, petite ou non, elle était sa victime. Ces gens pouvaient se tromper, le juger pour un autre crime que celui qu'il avait commis, il n'en était pas moins un assassin, et par conséquent on pouvait tout faire de lui. La victime, donc... Oui, elle avait d'abord été sa femme, et c'est là que le mal avait commencé. Il avait d'abord été avec elle dans le rapport d'époux à épouse, puis dans celui d'assassin à victime. Et la conséquence de ces dépendances était qu'à présent il se trouvait là et qu'on pouvait, si on voulait, le coudre dans la peau de Papavoine comme dans un sac. Dans la peau d'un guillotiné. Il se rappelait encore. Un soir qu'au bras de la future victime il se promenait sur une route à la campagne, brusquement ils s'étaient arrêtés : là, sur le bord de la route, dans l'herbe, il y avait un gros crapaud, immobile, arrêté lui aussi. Il leur tournait le dos, mais il semblait sentir leur présence dans son dos, et il ne bougeait pas. Lui, alors, il avait eu un frisson de dégoût pareil à celui qu'il venait de ressentir. Il avait brusquement compris comment la nature peut tout à coup nous présenter quelque objet inéluctable et hideux, une circonstance atroce, une chute irrémédiable, un visage de Gorgone où se lisent la déchéance, la honte, la mort. L'ignoble bête avait brusquement fait un bond, puis un second, et elle avait disparu dans les profondeurs de l'herbe. Tristement il avait repris le bras de sa com-

pagne et il s'était remis à marcher à côté d'elle, en silence. Le même silence s'établit soudain autour de lui. L'avocat avait terminé sa plaidoirie. Il s'épongeait encore le front, puis se retournant brusquement il embrassait son client. Quelques applaudissements éclatèrent. Le président frappa sur sa table. Les jurés sortirent lentement, la tête lourde, et les deux gardes emmenèrent l'accusé.

Lorsqu'on le ramena dans la salle, il crut qu'il allait se trouver mal, tant l'air était sombre et malodorant. On ne distinguait presque plus rien. Sauf les robes des juges, couleur lie de vin, et, les dominant de façon singulière, la face jaune du président. Celui-ci se leva et, d'une voix lente, lut la sentence. Papavoine Louis-Auguste, coupable de meurtre, était condamné à mort.

L'avocat se retourna aussitôt, livide, les lèvres tremblantes :

— Nous nous pourvoirons en cassation..., — disait-il. — Ne désespérez pas. Ce n'est pas fini... Non, non... Ah! mon ami, mon pauvre ami...

L'accusé n'avait qu'une pensée : c'était qu'il allait sortir de cette salle; et qu'il allait traverser la cour sur laquelle on avait ouvert une fenêtre tout à l'heure et que, pendant le parcours qu'on lui ferait suivre pour le ramener à sa cellule, il allait peut-être saisir quelque lueur du dehors. Et il s'adressait de cuisants reproches pour s'être laissé entraîner jusque là. Il se répétait impitoyablement que le mal remontait au moment où il avait fait la connaissance de la victime. C'est à partir de ce moment qu'il avait été un accusé, qu'il avait contracté la maladie dont les effets avaient éclaté plus tard. Aussi comme il comprenait que l'on recherchât les antécédents de Papavoine, tous les détails de son passé. Cette façon de procéder lui semblait parfaitement juste. Le premier tort de Papavoine avait été d'exister et c'est pourquoi on exposait cette existence devant la foule, comme une chose anormale et digne du plus minutieux examen. Et lui, comme Papavoine, il s'était laissé prendre. Il s'était laissé introduire, par le doigt, par la main, — puis tout le corps y avait passé, — dans une de ces existences que l'on détache plus tard de la masse des existences communes et que l'on considère avec curiosité, et sur laquelle on a tous les droits, même le droit de la confondre

avec l'existence du phénomène voisin. Et voilà justement ce qui lui était arrivé. Oh! il comprenait très bien, il excusait, il pardonnait. Seulement, bien sûr, il chercherait encore à se défendre. Ainsi, en traversant la cour, il regarderait bien à droite et à gauche, dans l'espoir d'apercevoir quelque signe propice. Et puis il reverrait son avocat, il se pourvoirait en cassation. Lui aussi, il jouerait son petit bout de rôle jusqu'au bout. Il serait un véritable accusé, un brave, un vigilant accusé, qui ne néglige rien et utilise tous les moyens mis à sa disposition. Non pas pour se sauver bien sûr. Car on ne se sauve pas. Mais pour remplir intégralement sa fonction d'accusé.

Mais son transfert à la prison se fit si rapidement et si discrètement qu'il s'en rendit à peine compte. Il se retrouva avec ses deux gardes dans la voiture pénitentiaire, puis dans sa cellule. Son avocat vint l'y rejoindre.

Ce furent de nouvelles embrassades. L'avocat ne cessait de s'éponger le front, et il s'essuyait aussi les yeux comme s'il pleurait.

— C'est impossible, — disait-il. — C'est impossible.

— C'est au contraire fort possible, — répondait doucement l'accusé. Et il ajouta :

— Seulement, il faut que je vous fasse observer quelque chose : il y a eu une petite erreur...

— Remettez-vous en à moi, — interrompit l'autre avec feu. — Le jugement est tout à fait susceptible de cassation.

— Oui, mais surtout à cause d'une erreur, que, d'ailleurs, au cours du procès, j'ai tenté de signaler à ces messieurs... Et vous-même, mon cher maître et ami, vous vous êtes laissé influencer... Oh! je ne dis pas cela pour diminuer la valeur de votre effort, — se hâta-t-il d'ajouter. Et saisissant les mains de l'avocat :

— Votre plaidoirie a été admirable, admirable... Seulement, la Cour a commis une petite distraction, de sorte que le procès a dévié... Vous comprenez, cela s'est fait insensiblement... L'erreur initiale en a entraîné d'autres... On m'a pris pour Papavoine... Cette vieille affaire Papavoine, vous savez...

L'avocat écoutait avec un air recueilli et conventionnel et, de temps à autre, il disait :

— Oui... oui... mais oui.

— Je voudrais, — continuait l'accusé, — que vous soyez bien convaincu de ce que je dis. Mais peut-être êtes-vous pressé? Non?... Cette journée a été si longue, si difficile... Vous avez soutenu une telle bataille... Enfin s'il vous reste encore un moment, je vous demande de m'écouter un peu.

— Mais oui, mon ami, — répondit l'avocat.

— Je vous disais donc que l'on m'a pris pour Papavoine, alors que vous savez parfaitement de quoi il s'agit. Et pourtant, vous vous êtes laissé aller vous-même à défendre Papavoine. Mais tout ceci pourra s'expliquer en cassation, n'est-ce pas?

— Soyez donc tranquille, — fit l'avocat.

Et il revint le lendemain avec un papier :

— Tenez, — dit-il, — voici votre pourvoi. Signez ici.

L'accusé lut rapidement le pourvoi et, timidement, fit observer qu'on aurait pu y faire allusion à la fâcheuse confusion dont il avait parlé.

— Il me semble, — dit-il en désignant de l'ongle un des considérants, — que l'on pourrait ajouter cela ici, par exemple... On m'a donné une plume et de l'encre. Voulez-vous voir cela tout de suite?

— Oh! — dit l'avocat, — j'arrangerai cela chez moi, à tête reposée. Mais comment trouvez-vous ce pourvoi?

— Pour le reste il me paraît excellent, et fort bien rédigé. Je voudrais seulement être bien sûr que vous ajouterez ce que je vous ai dit. Il me semble que c'est là l'essentiel. C'est pourquoi je me permets d'insister. Vous avez bien compris : j'ai commis un crime passionnel, un de ces crimes qu'on acquitte toujours.

— Ah! — soupira l'avocat. — Il n'y a rien de rigoureux en cette matière.

— Mais vous m'aviez vous-même assuré... Enfin, vous savez ce dont je suis coupable... Cette misérable femme... Je n'ai pas tué une petite fille au bois de Vincennes, non, j'ai commis un crime d'un autre genre. C'est Papavoine qui...

— Allons, — dit l'avocat, — soyez tranquille. Je connais mon métier, et vous pouvez être assuré que je ferai l'impossible pour sauver votre tête.

— Oui, — pensa l'accusé. — Il s'agit à présent de sauver

ma tête. Vous croyez, — fit-il à voix haute, — qu'il me reste un espoir de sauver ma tête? Oh! — cria-t-il en se jetant au cou de l'avocat, — je vous en supplie, je vous en supplie, faites l'impossible! Voyez, je ne vous demande plus de changer quoi que ce soit à votre recours, faites comme vous l'entendrez, je m'en remets à vous. Je le vois bien : il n'y a plus moyen de s'entendre, il n'y a plus moyen d'expliquer. Il n'y a plus qu'à penser désespérément à sauver ma tête! Oh! Je vous en supplie!

Il pleurait en se pressant contre l'avocat, en lui serrant les mains, en le saisissant à bras-le-corps. L'autre se dégagea doucement. Il pleurait aussi.

— Mon ami, — murmura-t-il... — Calmez-vous. Je vous le répète, je ferai l'impossible, comme pour un frère... Un frère tombé dans le malheur...

Et il sanglota.

— Tombé dans le malheur, — reprit-il, — et sur lequel, la fatalité s'acharne... Oh! c'est affreux!... Mais non, mon ami, patientez et espérez... Je vous sauverai, je vous le jure!

La nuit suivante, l'accusé dormit d'un sommeil paisible. Il aurait encore ainsi sept ou huit jours de trêve, pendant lesquels on examinerait son recours. Mais pour la première nuit de la semaine suivante, il se coucha avec sa chemise et son caleçon, car il pensa que si son pourvoi était rejeté et qu'on venait le réveiller pour l'exécution il valait mieux qu'il fût déjà habillé. L'idée de se montrer les jambes nues, de passer son caleçon en public lui était intolérable. Cette nuit s'écoula sans changement. Il s'éveilla vers cinq heures du matin, l'heure à laquelle on a accoutumé de réveiller les condamnés à mort. Mais rien ne vint. A huit heures on lui apporta sa soupe comme à l'ordinaire.

— Rien de neuf? — demanda-t-il au gardien, d'un ton détaché.

— Il fait un peu frais ce matin, — répliqua cet homme.

L'avocat vint lui rendre sa visite quotidienne.

— Ah! je me remue, — lui dit-il d'un ton gaillard. — Hier soir, j'ai vu madame N., la cousine du garde des Sceaux. Et j'ai reçu une réponse de Chocquart. Il doit intervenir aujourd'hui même auprès du rapporteur. Bassin-Guillaume, que j'ai rencontré hier au Palais et à qui j'ai parlé pendant une demi-heure,

m'a également promis son appui. Allons, mon ami, espérons.

L'accusé soupira. C'était là tout ce qu'il pouvait faire. Il le savait et ne s'en privait pas. Lorsqu'il se retrouvait seul et qu'il pensait à son aventure, dès que les pensées, dans sa tête, commençaient à devenir trop compliquées, trop contradictoires, trop désespérantes, un soupir suffisait à arrêter la machine. Il soupirait et fermait les yeux.

Parfois il revoyait la haute stature du procureur général et ce moment des débats où elle avait légèrement vacillé. Ce court moment, où il s'était dressé, criant qu'on se trompait, qu'il y avait confusion, et où l'homme en rouge l'avait regardé, puis s'était rassis comme après une hésitation. Peut-être ce court moment avait-il jeté dans l'esprit de cet homme plus de doute que toutes les explications qu'il avait fournies à son avocat lui-même. Oui s'il y avait quelqu'un qu'il fallait toucher, c'était cet homme, le plus responsable de tous, son ennemi direct. Mais comment faire? L'accusé devait se contenter d'espérer que cet instant de doute avait laissé des germes et qu'à mesure que le temps passait l'accusateur se rappelait, réfléchissait, revenait en arrière, s'interrogeait, cherchait à comprendre. Il devait sentir qu'il y avait eu quelque chose de bizarre dans ce procès, et ce sentiment devait grossir en lui, le tarauder, d'abord presque insensiblement, puis avec plus d'insistance. Il devait revoir la figure de l'accusé, entendre sa voix criant qu'il y avait une erreur, que ce n'était pas lui Papavoine. Ah! Mais alors qui était-il? Lui, le procureur, qui avait-il accusé? Quelle tête avait-il demandée? Il serait bien embarrassé lorsqu'on lui apporterait la tête de l'accusé et qu'il n'y reconnaîtrait pas la tête de Papavoine! Qu'est-ce qu'il en ferait alors? Il serait dans de jolis draps! Non, il fallait éviter cela à tout prix; il fallait vérifier...

Voilà ce que le procureur devait penser, du moins ce que l'accusé imaginait qu'il devait penser. Mais il fallait que ces pensées fussent puissantes et promptes. Il fallait les imposer à l'esprit du procureur, les projeter autour de lui, les introduire dans ses rêves de la nuit. Et dès lors il fallait qu'elles allassent assez vite pour arrêter la machine en marche, courir au-devant de la machine, au risque de se faire écraser, lui crier : halte! Il avait été incapable d'expliquer la vérité à l'avocat, qui

était pourtant son ami, tout disposé à le servir, et avec qui il avait le loisir et la facilité de s'entretenir longuement et sur tous les sujets : aussi bien sur les dernières nouvelles de la politique, le vote des femmes, l'existence du serpent de mer, que sur la différence qu'il y avait entre Papavoine et lui. Eh bien puisque ce moyen de communication simple et directe avec les hommes lui échappait, il emploierait la suggestion à distance. Et c'était à son ennemi acharné qu'il adresserait ses suggestions. C'était lui, et lui seul qu'il fallait ébranler. Il ne lui restait plus d'autre remède.

Ce n'est pas qu'on doive désespérer de s'entendre avec les hommes. Ce n'est pas qu'un ennemi soit une masse inexorable. Non, pendant les débats, tous ces juges lui avaient paru attentifs, appliqués à bien faire, intelligents; ils n'avaient manifesté aucune haine à son endroit. Ils avaient consenti à ce qu'on ouvrît la fenêtre un moment, à cause de lui, parce qu'on croyait qu'il allait se trouver mal. Donc ils tenaient à lui, à sa santé, ils tenaient à ce qu'il fût là, en bonne santé, devant eux. Ils se savaient, en quelque sorte, responsables de lui. Le président lui avait parlé d'un ton assez autoritaire, certes, mais où l'on sentait percer une familiarité presque cordiale. Il lui avait dit : « Levez-vous, Papavoine... Asseyez-vous, Papavoine... Voyons, Papavoine, qu'avez-vous à répondre? » N'est-ce pas ainsi qu'un officier parle à l'un de ses soldats, ou un professeur à l'un de ses élèves, en l'appelant par son nom, et en paraissant souhaiter que l'autre se montrera sous son meilleur jour, répondra comme il faut répondre, en garçon bien élevé et dont on peut tirer quelque chose. « Voyons, Papavoine... » Le ton était rude, brusque, mais franc. Jusque dans la façon d'insister sur ce nom un peu ridicule et de ne pas prendre garde au côté ridicule de ce nom, il y avait une véritable bonhomie. Et si par malheur son pourvoi était rejeté et qu'on vînt le réveiller pour l'exécution, il savait d'avance qu'on aurait envers lui la même attitude. Des gens apparaîtraient, robustes et sûrs, aux mains desquels il se confierait comme à celles des aides d'un chirurgien, avant une opération. « Allons, Papavoine... » De sorte que même à ce moment-là, il y aurait peut-être une issue. Il leur répondrait à son tour : « Allons, messieurs... Allons, vous n'allez pas me faire de mal, n'est-ce pas? Vous ne pouvez pas vouloir

me faire de mal. Laissez-moi donc vous expliquer d'abord... Oui, d'abord, avant tout, laissez-moi vous expliquer... Après nous verrons. » A des hommes qui vous parlent avec un tel accent il est possible de parler le même langage, même au moment qui semblerait le plus désespéré. Et même s'ils ne répondaient pas à ses injonctions et persistaient dans leur volonté de l'emmener, il savait qu'ils y mettraient tant de précautions qu'il serait encore en droit de penser qu'il allait s'agir, non d'une exécution capitale, mais de quelque épreuve pénible, douloureuse peut-être, mais au fond salutaire et nullement définitive. Remarquez bien encore : ces juges, quand ils lui avaient parlé sur un ton aussi humain, avaient cru avoir affaire à un criminel abominable, beaucoup plus abominable que lui. L'idée d'un pareil forfait n'avait donc pas suffi à leur ôter toute bienveillance. Qu'aurait-ce été s'ils avaient compris qu'ils n'avaient pas devant eux un odieux satyre, mais le simple et banal auteur d'un crime passionnel? Alors, c'est de la confiance, de la sympathie, une compréhension émue et profonde qui auraient vibré dans leur langage. Ah! quel dommage qu'il y ait eu cette stupide erreur! Sans elle, ce procès eût été, en somme, quelque chose de doux, d'encourageant presque, de réconfortant, de fraternel, une véritable communion. Quel dommage!

Il fallait en prendre son parti : les choses avaient marché de travers. Ce qu'il avait toujours craint avant de passer un examen ou de se présenter à un emploi s'était réalisé ici. L'accident absurde s'était produit, le petit accrochage, le minuscule grincement contre quoi il n'y a rien à faire qu'à serrer les poings, rougir de honte, disparaître. Disparaître! Il avait d'heureuses plaisanteries... Disparaître! Eh! c'est justement de cela qu'il s'agissait. A moins que le procureur ne comprenne enfin... Ah! cette tête de procureur, dure, blanche, lisse, percée de ces yeux trop clairs! Cette boule où se heurtait tout son destin! S'éclairerait-elle enfin, s'illuminerait-elle comme une lanterne? Allait-il pouvoir l'accrocher à la porte de cette prison et, lorsqu'il sortirait triomphalement, la regarder avec reconnaissance comme un astre favorable et qui, désormais, le suivrait sur la route de son bonheur? A cette pensée il tressaillait d'une monstrueuse allégresse. Il levait les yeux vers les lents changements où, par la lucarne

de sa cellule, la lumière du dehors s'éblouissait vertigineusement elle-même et, peu à peu, agonisait. Oui, là-bas son firmament se préparait. Il n'avait qu'à rester immobile et seul, dans ce cachot, dans cette salle d'attente, dans cette cellule, cette cellule de méditation et de prière, et pendant ce temps, les étoiles se disposaient en sa faveur et l'univers faisait toilette pour le fêter.

Cette nuit-là il ne dormit point, mais se tourna et se retourna dans son lit comme quelqu'un qui vient d'être comblé d'une joie extraordinaire et qui se demande ce qu'il en fera, comment il pourra dignement la supporter, quels compagnons merveilleux et quels sites il choisira pour la partager avec eux. En somme, il n'avait pas eu tellement tort de commettre son fameux crime. Car sans ce crime il aurait continué cette existence vile, dans un univers habité par une créature détestable, dans un univers dangereux, menaçant, souillé. Cette présence perpétuelle... Il s'en était délivré. Fini avec cette femme, fini avec l'amour extravagant qu'il n'avait pu cesser de lui porter encore et qui le mettait dans un tel abaissement, fini avec tout ce qu'il y avait autour d'elle, les souvenirs, les compromis, les tentations ignobles, Hortense... Bon. Il avait été jusqu'au bout de son personnage, d'époux trompé était passé au rang d'assassin, puis d'accusé, de condamné; enfin, demain, d'auteur, acquitté, d'un crime passionnel. Et ce serait tout, la pièce serait terminée, il pourrait commencer autre chose. N'eût été cette légère déviation, idiote, imprévue, il aurait déjà pu commencer. Ah! vite, la germination dans le cerveau du procureur! Vite, cet éclair! Qu'il brille, qu'il brûle, qu'il se prolonge et s'étale! Le petit jour s'éveillait à la lucarne lorsque l'accusé s'endormit. Alors la porte s'ouvrit et le procureur entra.

Il semblait avoir lui-même fort peu dormi cette nuit-là. Son regard était sans éclat, sa face grise et comme moisie. Il avançait à tâtons et paraissait gêné par l'aspect des lieux, que, pourtant, il ne voyait pas pour la première fois. Mais il regardait autour de lui avec un étonnement timide, et de temps en temps passait la main sur les plis de sa robe rouge. Il ferma soigneusement la porte derrière lui, enleva sa toque, chercha sur le mur un endroit où l'accrocher et finit par la déposer sur le lit. Ce geste réveilla l'accusé.

— Ah! c'est vous, — dit-il. — Enfin!

— Vous m'attendiez? — demanda le procureur.

— Mais oui, dit l'accusé en se dressant sur son lit. — Dois-je me lever? Voyez, j'ai déjà mon caleçon. Il ne me reste à mettre que mes chaussettes, mes souliers, mon pantalon. Oui, je vous attendais.

— Papavoine... — commença le procureur.

— Décidément vous y tenez! — fit l'accusé avec un bon rire. Et cependant...

— Cependant?

— Avouez que vous avez des doutes.

— Je n'avoue jamais, — répondit le procureur. — Ce n'est pas mon affaire, c'est celle des inculpés.

Il avait redressé sa haute taille et cette fois, son regard avait étincelé.

— C'est bon, — reprit l'accusé, — j'aurais pu employer un autre mot. Le fait reste le même : vous avez des doutes.

— Qu'en savez-vous?

— Le contraire est impossible. Vous savez bien que je ne suis pas — et il s'arrêta une seconde — Papavoine. Vous le savez. Vous pouvez faire semblant de ne pas le savoir, mais au fond de vous-même vous le savez. Peut-être les autres étaient-ils sincères, peut-être étaient-ils victimes d'une illusion. Mais vous, vous...

Le procureur passa de nouveau ses mains sur sa robe rouge, de haut en bas et ferma les yeux.

— Voyons, — dit-il après un effort, — je ne comprends pas très bien où est la difficulté. Vous avez été accusé de meurtre, n'est-ce pas?

— Oui, mais sur la personne de ma femme. Et non d'une petite fille qui vivait il y a plus d'un siècle.

— S'il vous plaît, — reprit le procureur avec un nouvel effort, — dans quel siècle vous imaginez-vous que nous sommes?

Et comme l'accusé le regardait sans répondre, il reprit son assurance et se détourna d'un air de triomphe.

— L'un de nous deux, — balbutia l'accusé, — n'est pas à sa place.

— Voulez-vous dire que ce soit moi? — demanda le procureur avec un mince sourire.

— Enfin, — continua-t-il, — vous ne nierez tout de même pas que l'individu nommé Papavoine a commis un crime affreux et qui mérite la peine de mort?

— Possible, — dit l'accusé, — mais Papavoine, ce n'est pas moi.

— Qui êtes-vous?

— Quelqu'un d'autre, n'importe qui, un individu nommé Malavoine, vous entendez? Malavoine. Je me suis toujours appelé Malavoine et c'est sous ce nom, ridicule bien sûr, je vous l'accorde, mais guère plus que celui de Papavoine, — oh! laissez-moi parler à présent, puisque vous êtes là et que je puis parler encore, — c'est sous ce nom que j'ai commis le crime dont j'ai été accusé. Mais qu'il ne faut pas confondre avec cet autre crime, ce vieux crime que je n'ai pas pu commettre, qui n'était pas de mon temps, qui était d'un temps où je n'étais pas. Moi, ce qui est de moi, je vous l'expliquerai... O ciel! je l'ai déjà expliqué tant de fois, mais enfin je recommencerai pour vous. Moi, pour le moment, sachez donc que je suis un autre, quelqu'un qui s'appelle Malavoine ou comme vous voudrez, mais non Papavoine, enfin, c'est clair, quoi! Un autre accusé, qui est venu... beaucoup plus tard.

Alors le procureur se pencha en avant, comme s'il considérait loin, très loin devant lui, à travers un amas de brouillard, un spectacle étrange et minuscule. Ses yeux brillaient plus que jamais, brillaient, tendus, chargés de tout leur feu, perçants comme des pointes d'aiguilles. Il regardait très loin, et ce qu'il voyait, c'était l'accusé assis sur son lit, la chemise entr'ouverte, les joues exsangues, les cheveux en désordre, et qui s'était mis à trembler de terreur. La tête toujours penchée en avant, l'immense procureur fit quelques pas, puis il toucha l'accusé à l'épaule.

— Papavoine, — lui dit-il avec un accent de douce obstination, — votre pourvoi a été rejeté.

La porte s'ouvrit et, dans son encadrement, des ombres apparurent, des gardes dont on distinguait à peine l'uniforme, des hommes en noir, l'avocat de l'accusé, son mouchoir sur les yeux, un prêtre.

— Allons, Papavoine, — dit le procureur. — Levez-vous, Papavoine.

JEAN CASSOU

LES DIRECTIVES NOUVELLES

DE LA

LUTTE ANTITUBERCULEUSE

Jusqu'ici la conception de la lutte antituberculeuse reposait sur trois principes.

Le premier, capital, énonce que la tuberculose se transmet par contagion. Certes, on ne saurait réduire à néant le rôle de l'hérédité, et les travaux récents de Calmette et de son école ont mis en lumière un mécanisme, inconnu jusqu'alors, du passage transplacentaire du bacille tuberculeux; mais, de l'aveu même de Calmette, ce mécanisme ne représente qu'une éventualité exceptionnelle, et l'hérédité n'occupe qu'une place insignifiante dans la propagation du fléau tuberculeux à travers les masses humaines. Tous les faits témoignent que c'est la contagion qui représente le facteur, non pas exclusif, mais prépondérant de la diffusion de la maladie.

Cette donnée se complète de la connaissance nécessaire du mécanisme particulier de la contagion tuberculeuse : celle-ci, pour se produire, exige des contacts prolongés ou massifs; les contacts éphémères ou minimes sont insuffisants à la provoquer. Enfin, sachons que la contagion s'exerce surtout sur l'enfant; les adultes sont rarement atteints par cette contagion; ils sont protégés contre elle précisément parce qu'ils ont été contaminés dès l'enfance, le plus souvent d'une manière occulte; dans l'immense majorité des cas, lorsqu'on voit une tuberculose débuter chez l'adulte, c'est un début

apparent qui traduit en réalité un réveil de l'infection ancienne consommée chez l'enfant et demeurée latente.

De ce premier principe, il résulte que la lutte antituberculeuse doit être avant tout dirigée contre le bacille, comme il est de règle dans toute maladie infectieuse. Pour les autres maladies infectieuses, l'effort dirigé contre le virus comporte essentiellement la désinfection. Ici, en raison du caractère chronique de la tuberculose et de la mobilité de la plupart des sujets atteints, on ne peut concevoir la désinfection sur le même plan où elle agit dans les maladies infectieuses aiguës. En matière de tuberculose, la désinfection consiste avant tout dans la stérilisation des expectorations.

Mais la lutte contre le bacille comprend encore des moyens indirects dirigés contre sa propagation, et notamment les mesures destinées à la salubrité de l'habitation. Les conditions de réapparition de l'activité bacillaire réclameraient enfin qu'on écartât les facteurs de ces réveils de virulence; mais ces facteurs sont loin d'être tous connus; toutefois il est possible, dès maintenant, d'affirmer l'importance du rôle de l'alimentation et de l'hygiène générale.

On conçoit que le mécanisme si particulier de la contagion, ainsi que les conditions très spéciales de la lutte anti-microbienne, impliquent, en matière de tuberculose, la valeur d'une éducation spéciale des malades et des bien portants. Aussi bien le rôle de l'éducation est-il placé au premier plan du programme antituberculeux.

Le second principe de la conception classique dérive de ce qu'il n'existait pas, jusqu'à ce jour, de prophylaxie spécifique de la tuberculose par immunisation individuelle, comparable aux procédés dont nous bénéficions, par exemple, contre la fièvre typhoïde, la diphtérie, la peste ou la variole; ainsi privée de mesures individuelles de prophylaxie spécifique, la préservation de la maladie nécessitait la mise en œuvre de mesures d'ordre social, mesures ayant pour objet l'isolement : isolement des malades par le placement en sanatorium ou à l'hôpital, isolement des sujets sains par le placement des enfants issus de tuberculeux et soustraits à la contagion (Œuvre Grancher, Placement familial des Tout-Petits). Mais il dérive de la nature même des choses, de l'ampleur du problème à

résoudre, des contingences morales et sociales qui l'enveloppent, que l'on ne pouvait envisager qu'une réalisation relative et partielle d'un pareil isolement.

Enfin, le dernier principe se réclamait de l'absence de thérapeutique spécifique de la tuberculose. En effet, nous ne possédons pas de médication spécifique comparable aux médications antisyphilitiques, non plus qu'à la quinine employée contre le paludisme, ou qu'au sérum antidiphtérique. Jusqu'à ce jour, les médecins étaient réduits à une thérapeutique symptomatique et naturelle; il s'agissait seulement pour eux d'aider les processus favorables spontanés de la maladie, c'est-à-dire d'employer des moyens d'ordre hygiénique, d'ordre alimentaire, d'ordre physique, dont l'ensemble composait ce que les classiques appellent la cure hygiéno-diététique.

Tels sont les trois principes qui, jusqu'ici, ont régi la conception de la lutte antituberculeuse; cette conception s'était traduite par la réalisation d'instruments d'application d'un caractère tout à fait particulier. C'étaient le sanatorium de cure, l'hôpital spécial, les organes de préservation de l'enfance, et le dispensaire.

Le sanatorium de cure a essentiellement pour objet de fournir aux malades, qui en sont justiciables, une installation propre à la cure hygiéno-diététique; par surcroît, un tel établissement isole un certain nombre de sujets, et, en outre, leur apporte cette éducation dont j'ai dit l'importance. Mais le but même du sanatorium entraîne cette double conséquence qu'il n'accepte qu'une certaine catégorie de malades et qu'on le munit de conditions très spéciales de réalisation.

En effet, jusqu'à hier, on séparait radicalement les tuberculeux en curables et incurables, et le sanatorium de cure ne devait être ouvert qu'aux tuberculeux dits curables. Lorsque nous passons au crible de nos connaissances actuelles ce diagnostic de tuberculose curable, tel qu'il était conçu naguère, nous nous apercevons que beaucoup de sujets ainsi qualifiés ne seraient plus aujourd'hui considérés comme de véritables tuberculeux, ou tout au moins comme de véritables malades. Combien de sujets simplement fatigués, chétifs ou présentant seulement quelques manifestations d'une ancienne lésion tuberculeuse arrêtée ont été considérés comme des malades

justiciables de la cure sanatoriale? Il y a eu dans le passé bien des errements dans cette catégorisation absolue qui reposait sur une conception fausse de la maladie tuberculeuse.

Quant aux conditions de réalisation, les sanatoriums ne devaient être créés que sous des climats tout à fait spécialisés, dont le climat d'altitude représentait l'optimum le plus souhaitable; ils comprenaient aussi des dispositifs architecturaux d'un type très particulier, combinés en vue de la cure sanatoriale, et enfin le fondement même de cette cure, qui caractérisait la vie au sanatorium, était ce qu'on a appelé la discipline sanatoriale.

De cet ensemble de considérations dérivait une distinction radicale entre le sanatorium de cure et ce qu'on nomme encore l'hôpital-sanatorium. L'hôpital-sanatorium dans cette conception n'avait qu'un but : isoler les malades ne relevant plus de la cure sanatoriale, et regardés, pour cette raison, comme incurables; c'est à ce point que, dans bien des pays où ne règne pas la compassion légitime qui honore la médecine et les administrations françaises, ces établissements portaient officiellement le nom d'hôpitaux d'incurables : je ne citerai pas le nom d'une ville de l'Amérique du Nord où ce titre désespérant s'étale en lettres flamboyantes au fronton d'un magnifique hôpital suburbain pour tuberculeux.

On concoit que, dans cette manière de voir, les hôpitaux de tuberculeux pouvaient affecter des types différents suivant les cas; il s'agissait, en effet, soit d'hôpitaux urbains comprenant des salles ou des quartiers spécialisés situés dans les hôpitaux généraux, soit d'hôpitaux suburbains, établissements entièrement consacrés aux tuberculeux, et auxquels était attachée plus proprement la dénomination d'hôpitaux-sanatoriums.

La préservation de l'enfance repose, du moins en France, sur ce qu'on pourrait appeler le principe de Grancher. Application de la méthode employée par Pasteur pour combattre la maladie des vers à soie, ce principe consiste à « sauver la graine », en soustrayant au foyer tuberculisé les enfants non encore atteints par la maladie. L'Œuvre de préservation de l'enfance, fondée par Grancher, suivant ce principe, recueillait les enfants de trois à treize ans, issus de tuberculeux, en les

plaçant chez des paysans sains. L'application du principe de Grancher aux nourrissons exige des dispositifs plus compliqués : au bref, ceux-ci comportent des centres de placement familial surveillés, situés à la campagne et gravitant autour de dispensaires spéciaux de puériculture avec un personnel d'infirmières visiteuses, une organisation de préparation et de distribution d'alimentation, enfin une surveillance médicale; cet ensemble seul apporte la sécurité à l'élevage toujours si délicat des nourrissons. Il a été réalisé, pour la première fois, par l'Œuvre du placement familial des Tout-Petits.

Cependant, en dehors des applications du principe de Grancher, il existe un type de placement collectif d'enfants, plus facile à généraliser que le placement familial, mais exposé aux inconvénients qu'exclue ce dernier; c'est le préventorium. Toutefois il faut bien avouer que, malgré la définition qui en a été donnée, il règne encore dans les esprits un certain flottement en ce qui concerne la catégorie d'enfants à laquelle doit être réservé le préventorium.

Le dispensaire, tel qu'il a été conçu par Calmette, a pour but le dépistage de la maladie, et en second lieu le triage des tuberculeux dépistés, triage qui suit l'étude clinique de chaque cas, en vue de lui donner la destination qui lui convient. Enfin, l'éducation représente le troisième objectif du dispensaire.

A ce triple titre, le dispensaire apparaît donc essentiellement, et même exclusivement, comme un instrument de prophylaxie; c'est dire qu'on n'y fait pas de thérapeutique. Le dispensaire fonctionne sur les bases suivantes : tout malade dépisté ou venu spontanément devient l'objet d'une enquête sur sa situation sociale, les conditions familiales et morales qui l'entourent; aussi n'y a-t-il pas de vrai dispensaire là où n'existe pas un service social parfaitement conduit; celui-ci, assuré par l'infirmière-visiteuse, vient joindre le résultat de son travail à celui du travail du médecin, qui est la détermination précise du diagnostic.

En outre, ce qui caractérise le dispensaire, ce qui le différencie d'une simple consultation médicale, c'est qu'ici l'unité visée par l'action médico-sociale n'est plus un malade, c'est un foyer, foyer atteint par la tuberculose, foyer qui doit être

l'objet d'un contrôle clinique et sanitaire suivi; le malade n'est pas seul soumis à l'examen du médecin et à la surveillance des infirmières-visiteuses, mais bien également l'entourage de ce malade, ceux que, dans le langage courant, nous appelons « les contacts ». Par la voie de cette action de triage, le dispensaire devient une sorte de plaque tournante de toute l'organisation antituberculeuse, celle-ci représentant un système coordonné dont tous les organes sont reliés grâce à lui; les tuberculeux et leurs contacts, pouvant à travers l'existence tourmentée créée par la maladie subir des sorts divers, alimentent une sorte de flux et de reflux, qui aboutit toujours au dispensaire ou en part. La liaison de ces organes est établie par le service social dont l'action est enregistrée dans un fichier.

Tels sont les instruments d'application des principes jusqu'ici en vigueur pour régler la lutte antituberculeuse; il convient d'y ajouter la propagande éducative avec les moyens perfectionnés dont nous devons surtout l'initiative à nos amis américains de la Fondation Rockefeller, et qui a joué un rôle décisif dans le mouvement d'opinion comme dans les réalisations qui se sont poursuivis sur le territoire français depuis 1917, sous l'impulsion du Comité national de défense contre la tuberculose.

Cette évolution ne s'est pas développée sans quelques difficultés : elle s'est heurtée longtemps à l'indifférence des pouvoirs publics et de la population, ainsi qu'à certaines hostilités du corps médical; tous ces obstacles sont aujourd'hui renversés : l'opinion publique est alertée et conquise; l'autorité publique a pris conscience de ses devoirs; quant au corps médical, il collabore, avec son dévouement traditionnel, à l'organisation antituberculeuse, qui d'ailleurs ne peut être efficiente qu'avec son entier concours.

Voilà quelles étaient sur cette question les données classiques, hier encore.

***

Ces données doivent subir une transformation importante sous la pression des progrès considérables accomplis, en ces dernières années, dans le domaine de la prophylaxie, de la

thérapeutique et du diagnostic de la tuberculose. Cette transformation consiste surtout, comme nous allons le voir, dans un changement d'orientation des instruments de la lutte antituberculeuse; mais les principes eux-mêmes se trouvent pour une part affectés par ces découvertes récentes.

Modification de notre conception clinique : il était classique, jusqu'ici, de poursuivre le dépistage de la tuberculose par la recherche des signes initiaux de la maladie au sommet d'un ou des deux poumons, à l'aide de l'auscultation; c'est Grancher qui avait ajouté à l'œuvre immortelle de Laennec la connaissance des modifications de la respiration aptes à déceler, dès ses toutes premières traces, l'évolution de la maladie.

Par la découverte du bacille de Koch, l'axe même du diagnostic a été déplacé; on discute encore sur la valeur critériale de la constatation du germe dans le produit issu de l'organisme infecté, et plus particulièrement dans l'expectoration. A coup sûr, la recherche du bacille représente une exploration capitale pour le diagnostic, et une des obligations impérieuses de l'action médicale dans toute organisation antituberculeuse.

L'introduction de la radiologie dans la technique phtisiologique a, elle aussi, apporté des éléments nouveaux et primordiaux, non seulement pour le diagnostic où ses données viennent dans une confrontation féconde s'ajouter à celles de l'auscultation, mais encore en contribuant à bouleverser les notions que nous possédons sur les formes, les localisations et l'évolution de la tuberculose. En particulier, c'est grâce aux rayons Röntgen que nous savons aujourd'hui que le début des lésions se fait non pas au sommet de l'organe, mais dans la zone qui entoure le hile pulmonaire, zone inaccessible à l'auscultation et dont les altérations ne peuvent se déceler que par les rayons X.

Enfin, un dernier procédé d'investigation est venu enrichir la clinique, c'est la recherche des réactions tuberculiniques (cuti-réaction et intra-dermo-réaction). Chez l'enfant particulièrement, l'usage de ces réactions offre un très grand intérêt : il a permis d'apporter plus de précision au diagnostic de la tuberculose infantile, en même temps qu'il changeait le plan sur lequel gravite ce diagnostic; c'est ainsi que nous ne pro-

fessons plus actuellement à l'égard de l'adénopathie trachéo-bronchique les mêmes idées que naguère.

Il résulte de ces techniques nouvelles, indispensables au diagnostic, que le dispensaire, instrument de dépistage, doit de toute nécessité comprendre dans son équipement les moyens aptes à procéder à des examens radiologiques, à l'emploi de la tuberculine, ainsi qu'à la recherche du bacille de Koch dans les expectorations.

Grâce à ce perfectionnement instrumental et technique du dispensaire, cet établissement peut rendre de très grands services aux praticiens, lesquels ne laissent pas de les utiliser. Aussi bien y a-t-il eu là une occasion de plus pour le corps médical de se rapprocher de l'organisation prophylactique et de développer l'échange de bons procédés entre le dispensaire et le médecin, le médecin apportant son concours au dépistage des foyers tuberculeux par l'envoi des malades, le dispensaire facilitant le diagnostic par les moyens dont il dispose.

De même les dispensaires, outillés de la sorte, devront être utilisés par les caisses d'Assurances Sociales; c'est l'intérêt des uns comme des autres d'établir une coordination des efforts de manière à éviter le double emploi et à obtenir le maximum d'efficience; par cette coopération souhaitable, l'application des Assurances Sociales prendra toute sa portée sanitaire, et les dispensaires rempliront avec la plus adéquate ampleur leur rôle essentiel d'organes de médecine préventive.

Dans le domaine de la thérapeutique, deux progrès immenses ont été réalisés : d'une part l'invention du pneumothorax artificiel par Forlanini a été l'origine d'une série d'interventions qui composent aujourd'hui, sous le nom de collapsothérapie, un ensemble de traitements guérissant un grand nombre de malades; d'autre part la chrysothérapie de la tuberculose a franchi une étape importante par l'emploi, innové au Danemark, de certains sels d'or. La collapsothérapie autant que la chrysothérapie, sans pouvoir être considérées comme des traitements spécifiques, au même titre que ceux de la syphilis, du paludisme ou de la diphtérie, constituent cependant des traitements actifs par lesquels la médecine exerce une influence directe, énergique et délibérée sur l'évolution de la tuberculose, arrêtant celle-ci et amenant

nombre de cas à une véritable guérison, du moins clinique; l'introduction de pareilles méthodes doit nécessairement peser sur la marche de nos institutions antituberculeuses.

Le pneumothorax artificiel offre ce caractère essentiel que le temps d'application, que nécessite son efficacité, est extrêmement long : un malade chez lequel on pratique ce traitement, qui consiste, on le sait, à maintenir immobile et affaissé le poumon malade, grâce à l'injection de gaz dans la plèvre, est soumis aux réinsufflations pendant une durée qui ne doit pas être inférieure à deux ans, mais qui a avantage à se prolonger quatre ans et même plus. Les indications de ce traitement, dont on a progressivement perfectionné la technique, particulièrement à la faveur de la section des brides pleurales, se sont beaucoup étendues depuis son introduction en médecine; c'est dire que le nombre des malades qui doivent être traités ainsi s'accroît chaque jour, et que si l'on envisage ce nombre de malades, ainsi que la durée du traitement de chacun d'eux, on imagine aisément la quantité d'insufflations qui s'imposent à l'activité des médecins. Cette conjoncture soulève un problème redoutable dans la pratique phtisiologique actuelle.

Comme démonstration du développement que prend cette thérapeutique dans un service spécial, je mentionnerai que dans ma Clinique de l'hôpital Laennec, outre la proportion considérable de malades traités par le pneumothorax qui occupent les salles, les sujets en traitement ambulatoire dans les salles représentent un total de 360 à 400 insufflations par semaine.

Ce n'est pas tout : la question se complique encore du fait que cette méthode ne peut pas être confiée à des médecins qui n'en ont pas l'expérience et la pratique; donc à la notion de nombre et d'outillage s'ajoute encore celle de compétence.

C'est avec de tels facteurs que se présente ce problème de l'application étendue, rationnelle et adéquate du pneumothorax artificiel. La première question qui se pose est celle de savoir si l'hospitalisation des malades est nécessaire. S'il en est bien ainsi pour les malades fébricitants et pour les pneumothorax graves ou compliqués, par contre le traitement ambulatoire peut être mis en œuvre pour tous les autres cas; mon expérience personnelle me permet d'attester la légitimité de

cette affirmation. J'ajoute que si l'on est scientifiquement autorisé à pratiquer le traitement ambulatoire, l'insuffisance des disponibilités en lits de tuberculeux (lits hospitaliers et lits de sanatoriums) nous en impose l'obligation; à la condition que le malade accepte de se reposer à domicile au moins pendant le temps que le médecin jugera nécessaire, le traitement ambulatoire est dépourvu de tout inconvénient. Mais alors se pose la question : où s'effectuera le traitement ambulatoire? Sous l'influence des idées régnantes qui ne veulent regarder le dispensaire que comme un instrument de prophylaxie, beaucoup de médecins repoussent l'idée de confier le pneumothorax, méthode de traitement, au dispensaire. Cette prétention m'apparaît aujourd'hui surannée. Même dans une agglomération aussi considérable que la ville de Paris, avec tout son armement hospitalier, les hôpitaux ne suffiraient pas à effectuer toute la besogne nécessaire; mais que dire de la province, où dans tant de départements on ne trouverait dans les hôpitaux ni l'outillage, ni le personnel qualifié pour appliquer le pneumothorax artificiel?

Le résultat est flagrant, il faut avoir le courage de le confesser : c'est qu'en dehors d'un certain nombre de centres urbains, le pneumothorax artificiel n'est pas pratiqué, et c'est autant de tuberculeux qui pourraient être guéris et qui ne sont pas soignés utilement. Il nous paraît logique et nécessaire que le dispensaire, dirigé par des médecins compétents, soit chargé du traitement ambulatoire, chaque fois que celui-ci est possible et indiqué. D'ailleurs, même si l'on veut rester dans le cadre traditionnel de l'objectif du dispensaire, une méthode telle que le pneumothorax artificiel qui, dans les cas efficaces, stérilise rapidement ou tarit les expectorations des malades, n'a-t-elle pas le droit d'être rangée au nombre des mesures prophylactiques qui ressortissent au dispensaire? Le pneumothorax artificiel amène 20 p. 100 de guérisons et 55 p. 100 de résultats favorables; j'estime qu'à l'heure actuelle, tant par les résultats que donne le traitement ambulatoire que par la conséquence prophylactique qu'entraîne l'efficacité du pneumothorax, il est scientifiquement justifié et il est pratiquement nécessaire, en raison des conditions de compétence médicale ainsi que de la précarité des ressources hospitalières, que le

dispensaire soit habilité à pratiquer le pneumothorax artificiel. J'ose dire qu'il serait immoral de s'enliser dans une conception périmée, au détriment des malades qui, de ce fait, ne seraient pas soignés.

Il importe d'instituer une révision totale de nos idées sur le dispensaire, révision qui résulte, s'en trouvant légitimée, de la révision de nos idées sur l'action antituberculeuse. Du jour, en effet, où il existe une thérapeutique active et efficace d'une maladie, le dispensaire a le devoir de l'utiliser. N'en est-il pas ainsi pour le dispensaire antipaludique et pour le dispensaire antisyphilitique? Si au dispensaire antituberculeux le droit était jusqu'ici dénié de s'occuper de thérapeutique, c'est parce qu'il n'existait pas à proprement parler de thérapeutique antituberculeuse; mais du jour où celle-ci existe réellement, et c'est heureusement le cas à l'heure actuelle, le dispensaire, à mon sens, a non seulement le droit, mais le devoir de s'y adonner sans rien omettre ni négliger de ses prescriptions antérieures, qui s'en trouvent seulement enrichies et amplifiées.

Ce problème est aujourd'hui agité dans tous les pays. Il faut bien avouer que les théories craquent sous le poids des faits, et, pour ma part, je suis persuadé que les idées que je défends ici, et qui paraîtront hétérodoxes à certains, seront demain acceptées partout, car elles s'imposent, si la médecine veut bien se rappeler qu'elle ne doit pas être seulement préventive, mais aussi, chaque fois qu'elle en a l'heureuse fortune, curative.

Le pneumothorax artificiel n'est pas la seule méthode de cure qui comporte une application ambulatoire; notre arsenal thérapeutique s'est enrichi, dans ces dernières années, d'une médication dont l'efficacité a fait ses preuves d'une manière certaine : c'est la chrysothérapie.

L'emploi de certains sels d'or, dans différentes formes de la maladie, et plus particulièrement pour combattre les poussées évolutives, se substitue au pneumothorax artificiel, dans les différents cas où celui-ci est impossible, avec des résultats que n'a apportés aucune autre méthode chimique; on peut aujourd'hui l'affirmer.

Certes lorsque, avec cette médication aurique, il s'agit

d'un traitement d'attaque pour des lésions en pleine évolution, l'hospitalisation est nécessaire; mais celui-ci est normalement suivi d'un traitement d'entretien qui peut durer des mois et des années; alors le traitement peut être ambulatoire, d'où la possibilité d'utiliser les dispensaires. Toutefois ici la question de compétence et d'instrumentation ne joue pas le même rôle que pour le pneumothorax artificiel; aussi le dispensaire ne peut-il se charger de ce traitement que d'accord avec le médecin du malade. Il n'empêche que dans bien des cas et pour les raisons générales qui ont été développées plus haut, malades et médecins auront avantage à se servir du dispensaire; d'ailleurs aujourd'hui la thérapeutique souvent complexe de la tuberculose pulmonaire, qui peut simultanément ou successivement utiliser les différentes méthodes médicales ou chirurgicales, réclamera alternativement les soins de l'hôpital, du dispensaire et du médecin, les uns et les autres conjuguant leurs efforts en vue du traitement et de la prophylaxie.

Il n'est pas sans intérêt de signaler les avantages généraux des traitements ambulatoires : avantage moral, car ils évitent la dislocation du foyer familial, tout en s'accordant avec les préoccupations de préservation familiale, à la condition de s'accompagner d'une éducation hygiénique bien conduite et contrôlée; avantage social, car combien de malades peuvent être traités par le pneumothorax ou par l'or tout en continuant à travailler, c'est-à-dire à ne pas être retranchés de la vie sociale; avantage économique enfin, lorsque l'on compare le coût des hospitalisations avec le prix de revient vraiment minime des traitements ambulatoires.

Pour nous résumer, j'estime que désormais l'orientation du dispensaire doit être modifiée : s'il doit conserver toutes ses obligations et ses prérogatives en ce qui concerne la prophylaxie, il a le devoir de s'adjoindre, dans la mesure où l'imposent les circonstances locales, la thérapeutique de la tuberculose, puisque aussi bien cette thérapeutique active, efficace, existe aujourd'hui, possédant même une valeur prophylactique.

Les établissements de cure doivent eux aussi subir l'empreinte de ces progrès de la thérapeutique. Une règle s'impose

aujourd'hui : les méthodes collapsothérapiques et chirurgicales doivent pouvoir être appliquées partout où il y a des tuberculeux à soigner. La division classique en sanatoriums de cure pour tuberculeux initiaux justiciables de la cure hygiéno-diététique, et hôpitaux-sanatoriums pour cas avancés, abandonnés implicitement à leur funeste évolution, est aujourd'hui, proclamons-le hautement, périmée de manière définitive et absolue; les uns comme les autres doivent être outillés, équipés et dirigés en vue de leur aptitude à appliquer la thérapeutique si complexe de la tuberculose.

J'estime que le terme d'incurable, désespérant autant qu'audacieux, doit disparaître en tant qu'étiquette de catégorie de malades; certes, certains tuberculeux peuvent, soit par suite de la gravité exceptionnelle de la maladie, soit surtout par l'absence de soins précoces et rationnels, devenir incurables; mais une pareille éventualité déplorable existe pour bien d'autres maladies, et cependant, en est-il une où l'on ait cru avoir le droit de déclarer d'emblée incurable et frappée de cette sinistre rubrique toute une classe de sujets atteints par elle?

A l'heure présente, il faut dans tout établissement de tuberculeux aménager l'installation des locaux et prévoir le fonctionnement en vue d'y instituer à la fois la cure hygiéno-diététique, la thérapeutique chimique et les traitements chirurgicaux. Ces *centres de traitement* seront les uns urbains, les autres suburbains, d'autres enfin, plus éloignés, joignant aux précédentes méthodes des conditions climatiques adjuvantes, mais tous, justifiant si l'on veut le nom de sanatorium, auront à la base, comme caractéristique, l'application des traitements modernes de la tuberculose.

***

La prophylaxie de la tuberculose vient égaelment de faire une conquête qui doit peser sur la conception de ses moyens d'action; en effet, nous possédons désormais, grâce à la découverte de Calmette, une méthode de prophylaxie spécifique : la prémunition par le B. C. G. Si la portée et les conditions d'efficacité de ce vaccin ne sont pas encore complètement élucidées, on est par contre en droit d'affirmer sa réalité, ainsi

que l'absolue innocuité de la méthode; il en résulte que c'est un devoir aujourd'hui, devoir pour les familles comme pour les collectivités, de répandre l'emploi de la vaccination antituberculeuse. Mais pour que cette méthode puisse être appliquée dans des conditions qui assurent sa valeur, il convient d'instituer des mesures qui n'ont pas encore été prises. En effet, la primo-vaccination, celle qui s'exerce sur le nouveau-né, doit, de préférence, être suivie d'une période d'isolement de celui-ci. Le petit vacciné doit être mis à l'abri de toute contamination, par conséquent être soustrait à tout milieu atteint ou suspect, pendant le temps que s'établit l'immunité; nous ne sommes pas encore fixés sur le délai de cette période; sans doute, celui-ci serait-il indiqué pour chaque cas par le caractère des réactions tuberculiniques; l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas encore de conclure. De même, la vaccination de l'enfant, de l'adolescent ou de l'adulte, qu'il s'agisse de primo-vaccination ou de revaccination, oblige à procéder à une observation préalable comprenant l'usage des réactions tuberculiniques.

Il résulte de ces conjonctures nouvelles que la prophylaxie antituberculeuse doit posséder aujourd'hui des organes qui n'existaient pas hier; tout d'abord, dans les Maternités, des sections pour tuberculeuses, afin de pouvoir réaliser l'isolement rigoureux de l'enfant dès sa naissance.

En outre, il faut organiser des centres de préservation de l'enfance, rationnellement conçus en vue d'assurer l'isolement des enfants vaccinés pendant tout le temps utile. Il y a là une nouvelle utilisation du préventorium qui s'impose. Le préventorium de demain, véritable centre de prophylaxie anti-tuberculeuse infantile, devra comprendre trois sections : la première répondant au préventorium traditionnel, établissement pour enfants contaminés avec lésions curables; une seconde section, qui sera en quelque sorte le centre d'action, tel un dispensaire de puériculture, autour duquel gravite un placement familial réparti dans les foyers paysans d'alentour; enfin, une troisième section, destinée à l'isolement temporaire des prémunis, avant qu'ils ne soient rendus, la preuve étant faite de l'établissement de l'immunisation, au milieu familial auquel ils appartiennent.

***

Le problème du retour à la vie sociale des tuberculeux guéris a toujours préoccupé les phtisiologues; mais du fait que les nouvelles méthodes de cure ont largement accru et vont encore accroître le nombre des tuberculeux guéris, ce problème prend désormais une singulière ampleur; il ne peut plus être négligé et il faut aborder son étude avec la volonté d'aboutir à un résultat. En effet, la notion de guérison, en matière de tuberculose, offre un sens assez particulier; il s'agit bien rarement de guérisons anatomiques avec destruction certaine et définitive du germe; on est en face, dans l'immense majorité des cas, de guérisons dites cliniques, c'est-à-dire d'arrêts de la maladie, toujours susceptible de reprendre de l'activité, et nécessitant par conséquent, en dépit d'une récupération apparente de la santé, des conditions de vie appropriées à cet état, conditions spéciales de vie du point de vue climatique, du point de vue des relations inter-humaines, du point de vue enfin des professions.

Il est des métiers propres aux tuberculeux guéris, d'autres qui ne leur conviennent pas; il serait trop simple de croire qu'il suffit de destiner les tuberculeux guéris au travail des champs; l'effort serait infiniment trop lourd et périlleux pour eux; par ailleurs, la plupart des métiers urbains s'exercent dans des conditions d'habitat et de travail qui leur seraient préjudiciables; d'une manière générale, la vie citadine devrait leur être interdite, et l'idéal serait pour eux de pratiquer, hors des villes, certains métiers qui leur conviennent et qui sont généralement entre les mains d'ouvriers des villes.

C'est dire que nous sommes amenés à concevoir la nécessité d'organisations spéciales pour permettre le retour des tuberculeux guéris à la vie sociale; certes, l'économie publique et la morale familiale y gagneraient, alors qu'aujourd'hui tant de ces malheureux sont abandonnés à la menace de leur état physique comme à la détresse de leur destinée sociale, par le seul fait qu'on n'a pas aménagé pour eux une existence adaptée à leur état clinique particulier.

Il existe, en Grande-Bretagne, des réalisations parfaites

qui répondent à ces desiderata; j'ai fait connaître en France, dès 1922, l'organisation magnifique de Papworth qui, sous la direction éclairée d'un homme de haute intelligence et de grand cœur, le Dr Varrier-Jones, rassemble tous les organes de préservation et de traitement de la tuberculose, en même temps qu'elle assure, pour les tuberculeux guéris, la récupération de leur valeur sociale en leur offrant toutes les ressources d'un travail approprié dans un village fait pour eux et par eux. Certes, il serait osé de demander la généralisation du système de Papworth pour assurer le sort de tous les tuberculeux guéris appartenant à la classe prolétarienne, mais il est nécessaire d'étudier la création d'instituts de rééducation professionnelle ainsi que d'organes de placement pour les malades qui sortiront des centres de traitement; en même temps, il conviendrait de prévoir, hors des villes, certaines institutions professionnelles où ces sujets pourraient travailler à l'abri d'un système de contrôle médico-social garantissant leur sécurité et celle de leur entourage.

Médico-social ai-je dit; en effet, toute organisation de prophylaxie et de traitement de la tuberculose repose essentiellement sur l'action coordonnée d'un service médical et d'un service social : le médecin diagnostique et ordonne; l'assistante sociale, élément indispensable à la bonne marche d'un édifice aussi complexe que celui que nous venons de tracer, est l'agent d'exécution et de contrôle des directives du médecin, en même temps que l'agent d'éducation qui continue auprès du malade l'application des conseils distribués par le médecin; enfin l'agent de liaison entre les différents rouages du système, car leur coopération est nécessaire pour qu'il soit doté d'efficacité.

Au travers de toute cette organisation doit régner un esprit social qui la pénètre, se liant aux progrès de la clinique; ainsi se rejoignent les données de notre science et ses aspirations nouvelles pour réaliser une médecine sociale féconde, destinée à poursuivre la prévention de la maladie, la guérison des malades, la protection des foyers et des collectivités.

PROFESSEUR LÉON BERNARD,
de l'Académie de Médecine.

LA MAIN TENDUE[1]

IV

Martin, cependant, avait lestement gravi le raidillon, et atteint la grille. Traversant la cour, il croisa M. Maginère qui accompagnait l'Économe. « Bonjour, monsieur Martin », dit aimablement M. Maginère.

Quand il fut assis à sa chaire, devant ses élèves, Martin, sans rien avoir entendu de particulier, sans même avoir encore inspecté les bancs du regard, sentit dans l'air quelque chose d'insolite, et releva la tête. Les élèves étaient tous silencieux; trente fronts baissés semblaient attachés à la besogne. Mais précisément cette besogne semblait bien absorbante. Depuis son rétablissement, Martin n'avait jamais donné dans un excès de sévérité : quand des enfants doivent travailler pendant des heures, on peut sans faiblesse leur permettre quelque liberté, quelque abandon dans l'attitude. Or tous ceux-ci paraissaient attablés de façon fort stricte. Et puis, quoique immobiles, ils semblaient singulièrement bien réveillés. Qu'y avait-il?

Sans savoir pourquoi, ou comme s'il eût été averti que la clé du mystère se trouvait là, Martin se retourna vers le tableau noir.

Il ne comprit pas tout de suite.

Assis comme il l'était, de biais, il ne voyait sur le tableau qu'un dessin obscène. Un dessin à la craie d'une obscénité scandaleuse, mais dont le sens lui échappait.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier.

Il se leva, mû par une curiosité qui ne l'inquiétait pas encore, et se plaça au milieu de l'estrade, dos aux élèves et face au tableau.

Il démêla d'abord que ce dessin, tout maladroitement tracé qu'il fût, le représentait, lui, Martin, dans une posture contournée et lubrique. Il s'étonna que ses élèves eussent eu ce regain de grossièreté et d'indiscipline, et ne comprit pas quel plaisir cette manifestation avait pu leur promettre. D'ailleurs, une partie du dessin lui demeurait encore indéchiffrable : il y avait bien manifestement un autre personnage et plus petit, mais qu'on distinguait mal...

Et soudain, il comprit...

Il avait reconnu, là, sur la grosse tête du second personnage, une casquette trop petite qui ne laissait pas de doute... il l'avait reconnue, en même temps qu'il avait lu, sous le dessin, mal écrite elle-même, mais précise, cette phrase : *Asinus asinum fricat.*

Martin se retourna tout d'une pièce. Et il devait être effrayant à voir, car les trente visages qui, depuis qu'il s'était mis debout, ne le quittaient pas des yeux, se figèrent de crainte. Mais le regard de Martin ne cherchait que la place de Carmignon, le visage de Carmignon... Ah! que Dieu fût loué! Carmignon, par toute son attitude et par sa figure, n'exprimait rien d'autre que sa contrariété et sa désapprobation de cette marque d'indiscipline : que Dieu fût loué! il n'avait pas compris. Martin retrouva sa respiration alors seulement.

Autant pour sévir sans retard que pour éloigner Carmignon :

— Carmignon, — dit-il, — allez, je vous prie, porter ce billet à M. le Proviseur, mais en main propre, et vous vous rendrez ensuite à la *Permanence* où vous attendrez l'heure de la classe.

Quand Carmignon fut sorti, le papier aux doigts, Martin, des yeux, passa en revue ses élèves, un à un. Il s'était rassis, en s'appuyant à sa chaire. Il lui semblait vivre un rêve enveloppé de silence. Ses élèves lui parurent éloignés extrêmement, tout au fond d'une étude dont les murs et les pupitres et les bancs reculaient aussi.

Un à un, il regardait ses élèves. Quand il parvint à Larozé :

« J'aurais dû y penser tout de suite, se dit-il, c'est lui. » Sans doute, Larozé sentit le poids de ce regard, car il releva sa tête sournoise et dit :

— Vous savez, M'sieur, c'est pas moi, parole d'honneur!

— Taisez-vous, — dit lentement Martin, et sa voix sonnait mate et étrange, — je sais que c'est vous.

Et Martin n'eut plus qu'à attendre.

La porte tourna. Le Proviseur parut.

En même temps que les élèves, Martin voulut se lever, mais il lui sembla qu'il n'en finirait pas de se mettre debout. Enfin, après une inclination, il put parler.

— Je vous renouvelle, monsieur le Proviseur, — dit-il, — mes excuses pour m'être permis de vous déranger d'aussi bonne heure, mais j'ai tenu à...

— C'est cela, — dit le Proviseur en lui coupant la parole avec son ton cassant et en désignant le tableau, — c'est cela dont il est question?

Et, sans attendre la réponse :

— Oui... ah, ah?... eh bien... — Visiblement, il était interloqué; pour gagner du temps ou pour embarrasser Martin, il reprit : — Naturellement, vous connaissez le coupable?

— Oui, — dit lentement Martin. — L'élève Larozé.

— Ah, ah? — répéta le Proviseur dans le silence, car Larozé, baissant la tête, n'avait pas protesté. — Vous voudrez bien, monsieur Martin, passer dans mon cabinet tout à l'heure; vous êtes libre à huit heures et demie, oui? Alors, je vous attends : nous aviserons aux sanctions.

Le Proviseur sortit et Martin fit effacer le dessin.

En vérifiant, au-dessus de la porte à deux battants qu'il n'avait jamais franchie, l'inscription : *Cabinet de M. le Proviseur*, en pénétrant, en disant son nom au secrétaire qui répondit : « Vous êtes attendu » et désigna la porte privée, en poussant enfin la porte privée, Martin se précisait le châtiment qu'il allait exiger et que le Proviseur ne pourrait que sanctionner : comparution de l'élève Larozé devant le Conseil de Discipline, pour blâme. A moins que le Proviseur ne proposât le renvoi pur et simple, ce à quoi Martin personnellement ne s'opposerait pas, sous réserve que les parents de

Larozé ne fussent pas gens à en concevoir un chagrin mortel. Il faudrait s'informer.

Martin referma la porte, et vit que le Proviseur n'était pas à son bureau. Mais une voix sur la droite éclata.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?... — c'était le Proviseur lui-même, et qui marchait de long en large, en proie à la plus grande agitation. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, M'sieur Martin? Vous avez manqué de sang-froid. En me faisant appeler, vous m'avez mis dans une position très embarrassante, dans un cas des plus fâcheux... Non, laissez-moi parler! Qu'est-ce que vous feriez à ma place? Je vous le demande! Punir l'élève, le mettre à la porte? Pour qu'il aille tout raconter à ses parents? Ce serait du propre! Vous ne les connaissez pas, vous, les parents d'élèves, on voit bien que vous ne les connaissez pas! Ils ont toujours dans leur manche un député, ou un conseiller municipal, ou quelqu'un qui connaît M. le Recteur... bien heureux quand ils ne sont pas acoquinés à un journaliste!... Vous voyez d'ici l'article qu'un journaliste pourrait tirer d'une semblable histoire. Nous serions frais!... Que diable! M'sieur Martin, on ne se met pas dans un cas pareil!... Ah! je vous en prie, épargnez-moi vos protestations, et comprenez-moi à demi-mot. Je ne veux rien vous dire d'offensant, M'sieur Martin, et puis ces sujets sont délicats, on glisse d'un mot sur l'autre... Mais enfin votre attitude avec ce Carmignon... un favoritisme aussi manifeste... que voulez-vous? On vous rencontrait ensemble, M'sieur Martin, on vous rencontrait!... Ne m'opposez pas que les maîtres ont souvent leur préféré : j'en conviens; mais leur choix se fait toujours sur un bon élève qui leur donne toute satisfaction. Tandis que ce malheureux garçon!... Comment s'étonner que dans ces conditions vos élèves aient chuchoté, aient tiré des conclusions?... Et ne m'opposez pas non plus qu'ils ont mauvais esprit : croyez bien, M'sieur Martin, que vos collègues eux-mêmes murmuraient, et que, pour ma part, si je n'avais pas l'esprit si bien fait...

Alors Martin cria.

Il poussa un cri aussi inattendu que ces cris inhumains que poussent les muets après cinquante ans de silence, et après lesquels ils meurent.

— Qu'est-ce que vous avez, — dit le Proviseur, — qu'est-ce qui vous prend?

— Vous êtes un homme abominable! — cria Martin : ce n'était pas le courage des faibles qui le soulevait, mais un ouragan de pensées déracinées, incohérentes, au travers desquelles les paroles trouvaient difficilement passage. Il répéta : — Abominable! Abominable!

— Mon Dieu, — dit le Proviseur à mi-voix, — il devient fou...

Le Proviseur étendit le doigt vers le tableau à sonneries.

— Je n'ai jamais vu, — criait Martin, — je n'ai jamais vu quelqu'un, quelque chose d'aussi abominable que vous!... Je voudrais pouvoir vous...

Il s'interrompit : le secrétaire le ceinturait par derrière. Martin ne fit aucun effort pour se dégager, mais manqua d'air, suffoqua, tendit le cou, ouvrit la bouche comme un poisson sorti de l'eau, aspira spasmodiquement et fut maté par une quinte de toux.

Le Proviseur, dans l'angle de la pièce où, glacé de peur, comme le sont souvent les hommes volumineux, il avait reculé, revenait à lui. Sa redingote, qui s'était relevée jusqu'à faire des plis autour du torse, fut rajustée d'un geste brusque, puis la paume de la main droite, aidée du dos de la main gauche, flatta la barbe et lui rendit sa géométrie. Le Proviseur recouvra sa prestance.

— Voilà des paroles qui pourront vous mener loin, Monsieur. Et j'ai un témoin.

Mais la quinte de toux avait épuisé le peu de forces qui restaient au pion. Le secrétaire le lâcha. Et, livré à son poids et à sa faiblesse recouvrée, le corps du pion s'affaissa un peu et demeura plié.

— Monsieur le Proviseur! — dit le pion. Il parlait d'une voix presque imperceptible, d'une voix qui semblait venir, à travers lui, d'un autre homme, d'une voix de ventriloque peu sûr de soi. — Ne croyez-vous pas... — poursuivit-il, — que le mieux serait que vous ne m'ayez rien dit, et que je ne vous aie rien dit moi-même?

Il était à bout de souffle et paraissait à bout de vie. Comment pouvait-il se faire que sa pensée fonctionnât encore assez pour commander de telles paroles?

Le Proviseur, soupçonnant alors sa méprise, ne répondit pas.

— Monsieur le Proviseur, — reprit le pion qui respirait très mal, — vous savez que ma santé a fait admettre pour moi le principe des congés immédiats... Ainsi vous recevrez ce soir une lettre de moi... où je vous demanderai huit jours... Dans huit jours, je solliciterai un supplément... En même temps, j'acheminerai par les voies ordinaires... une demande de déplacement... Je vais de ce pas rédiger la lettre... qui vous est destinée...

Il prit un temps, puis ajouta :

— J'aurai quitté le lycée... dans cinq minutes... Je ne veux revoir aucun de ces messieurs... ni aucun de mes élèves...

Il avala sa salive avec effort, puis, plus bas encore, comme pour lui seul, il parvint à redire :

— Aucun...

Quand le pion y entra, l'étude était vide. Le pion s'interdit de regarder autour de lui, prit son chapeau et sa serviette, et sortit.

Dans le raccourci, il voulut courir. Il courut aussi tout le long de la rue Houdan, jusqu'à ce que la respiration lui manquât complètement. Il dut s'arrêter.

A cette heure, les externes ne passaient plus. Dans les pavillons, les bonnes étaient à leur ménage. La rue Houdan était déserte.

Le pion s'appuya au mur bas d'un jardin. C'était pour essayer de reprendre haleine.

Mais il se mit à pleurer.

DEUXIÈME PARTIE

PROFESSEUR

V

— Comment que ça se fait, mon pauvre vieux, — dit la bonne femme, — que t'en es arrivé là? Je t'ai jamais vu par ici, moi qui connais tout le monde. Et puis, t'as pas une tête à coucher su'un banc. Ça fait rien, si je t'avais laissé roupiller sous c'te flotte, t'attrapais la crève, pas moins!

Bavarde, heureuse d'avoir un auditeur à son heure creuse de la nuit, quand les poubelles n'étaient pas encore sorties, elle poursuivait.

— Bon Dieu! Tu parles d'un temps de cochon! Pourvu que ça s'arrête de pleuvoir avant t'-à-l'heure! Enlève donc ta pelure, tu sècheras jamais. — Puis elle cria : — Et ce vin chaud, patron, tu l'apportes pas souvent!

— Tu gueules bien fort, ce matin, la Mère-aux-chiens, — dit le patron. — On n'entend que toi. C'est donc ta fête?

— Ma fête? — dit la Mère-aux-chiens. — Ah la, la! Je voudrais bien savoir sur quel calendrier qu'il y a ma fête. Celui qu'a entendu parler de la Sainte-Mouise, ou de la Sainte Vieille-Poire au milieu des anges du Paradis, je lui paye un panier de cerises, t'entends? et c'est pas la saison! — Elle parut réfléchir, mesurer. — Ma fête?.. Passe la main, eh! figure, et amène ton vin chaud. Tu vois bien que j'ai un invité.

— Ben, il en a une dégaine, ton invité, — dit, d'une voix traînante et hargneuse, une voisine de table aux cheveux de laine et à la bouche sans dents. — C'est-y que t'as été à l'Assistance reprendre le gosse que t'as eu d'un croque-mort?

— Qu'est-ce t'as encore à ramener ta fraise, toi, la môme Pompadour? — dit la Mère-aux-chiens. — T'es encore saoûle? Moi, j'ai pas besoin de te demander si ta mère a fait un monstre. T'occupe pas de mes oignons, si tu veux pas que je te foute un coup de lattes dans le tien! Eh! figure!...

— Figure! figure!... — dit la mégère avec lenteur. — T'as que ça dans la gueule, tu sais pas en dire plus long...

La Mère-aux-chiens bondit sous l'outrage. Elle s'écria :

— Je sais pas en dire plus long, je sais pas en dire plus long? Ben, c'est pourtant pas les idées qui vous manquent quand on est devant ton portrait, eh! figure... oui, figure... Figure de faite à regret! Figure à faire sauver les flics! Figure à coucher qu'avec les aveugles! Figure comme mes fesses, et encore mes fesses sont mieux!...

Joviale au milieu de l'admiration de tous, la Mère-aux-chiens éclata d'un rire d'homme. Mais l'autre se soulevait déjà, l'œil mauvais.

— Allez, — dit la Mère-aux-chiens — ça va comme ça, maintenant. Fous la paix à ton riflard et bois un verre à ma santé. Qu'est-ce tu prends?

— Un vieux Calva, — dit l'autre en grognant.

— Patron! Un vieux Calva pour Madame. C'est moi qui paye. Et si mon vin chaud est raté avec tout le temps que t'as mis pour le faire, je vais chez Maxim!...

Elle regarda son compagnon qui se taisait, la tête penchée en avant. Puis, quand le saladier fut devant elle :

— Ah! tout de même! — dit-elle.

Elle servit son voisin, qui but un verre, puis un autre, à petites gorgées, avec cette timidité qu'on a envers un plaisir qu'on croit précaire, et qu'on craint de se voir retirer pour un geste trop assuré. Savourant elle-même son vin chaud (un extra qu'elle ne se permettait pas tous les jours), elle observa ce voisin peu communicatif et qui l'intriguait. Le petit café redevenait calme. Tirés, pour un instant, par les éclats de la Mère-aux-chiens, de leur sommeil ou de leur hébétude, les clients, devant leurs cafés-crème bus depuis longtemps, retournaient immobiles à leur hébétude ou à leur sommeil. Seule, une marchande de fleurs au panier vide comptait sa recette de minuit. Dehors, la pluie tombait toujours. L'aube ne s'annonçait pas. La nuit semblait devoir ne jamais finir.

Dans le café, au moins, il faisait chaud. La Mère-aux-chiens dit à son voisin, comme si, étranger à la querelle, il avait dû en rester à cette question qu'elle avait posée d'abord :

— Comment que ça se fait, que t'en es arrivé là?

L'homme continua de regarder devant soi, sans voir, et, d'une voix qui, voilée, paraissait venir de très loin, là où étaient ses pensées, il dit :

— J'ai la guigne.

— La guigne! la guigne! — dit la Mère-aux-chiens qui ne s'attendait pas à ça. — T'as la guigne si tu le veux bien. T'as qu'à prendre le dessus. C'est toujours pas la guigne qui te fait coucher su'un banc une nuit qu'il pleut comme vache qui pisse. Pourquoi que t'as pas été à l'asile?

— J'avais laissé passer l'heure, — dit l'homme.

— Oh! ben alors, si tu laisses passer l'heure, un jour qu'il pleut, qu'est-ce tu veux que je te dise?... Mais c'est pas tout ça, je t'avais jamais vu. Tu fais les Halles? — Et comme il ne répondait pas :

— Y a p't-être pas longtemps que t'es dans la mouise?

— Non, — dit-il, — pas longtemps.

— Et avant, qu'est-ce tu faisais?

L'homme ne répondit pas tout de suite. Ce n'était pas qu'il hésitât, mais il paraissait se souvenir avec peine. Ou bien, il n'avait peut-être pas envie d'en dire plus long.

Il sortit enfin de son rêve :

— Avant?... Oh! avant... je bricolais...

Plus tard, des jours et des semaines plus tard, il avoua ce qu'il avait réellement fait « avant ».

Mais il ne dit que le principal, se refusant aux détails. Il ne raconta pas comment, après sa pneumonie consécutive au départ de Condillac, il n'avait pu, au lycée de Toulouse, puis à Montpellier, ailleurs encore, se faire respecter par ses élèves, comment il avait recommencé à se laisser chahuter, comment il avait quitté l'enseignement, et comment, d'avatar en avatar, il avait dégringolé jusqu'en bas. Non. Il dit seulement :

— J'étais maître-répétiteur.

— Quoi? — dit la Mère-aux-chiens. — T'étais quoi?

— Maître-répétiteur. Un genre de professeur, si vous préférez.

La Mère-aux-chiens ne fut pas tellement stupéfaite : elle avait vu tant de choses! Elle le lui dit :

— Crois pas que ça soit rare, mon fils, des gens comme toi, des gens qu'ont de l'instruction et qui tombent dans la débine, et qui font plus rien pour en sortir. Tiens, tout près de chez moi (elle habitait la Zone), je te ferai voir où, y a un ancien dentiste, un vrai, tu sais, un avec diplômes, eh ben, autrefois il a esquinté les dents à une bonne femme; elle y a fait un procès, ça s'est su, il a perdu tous ses clients, il a rien eu à faire. A présent, il est dans les vieux habits, rambineur, qu'on appelle ça nous autres, il s'en tire comme il peut. C'est la vie. Et puis la vieille Nini, je te la ferai voir aussi, elle reste à la Quincampe; eh ben, elle, elle a eu hôtel particulier, larbins, chevaux, voitures, et puis dentelles et bijoux et tout... là v'là maintenant à la Quincampe, elle fricote..., elle fait des clients à la *Haute-Loire*, Enfin, tout ça, c'est pour te dire...

Elle l'avait contemplé en songeant.

— Professeur, tout de même! Professeur...

Au fond d'elle-même, cela lui avait inspiré beaucoup de considération pour Martin. Il se fût trouvé naguère très riche ou très puissant, que la Mère-aux-chiens n'en eût pas été plus impressionnée. Pensez donc : professeur, c'est-à-dire plus encore que ceux qui ont continué l'école et qui ont leur certificat. Professeur, c'est-à-dire celui qui dit si on les a mérités, ces certificats, celui qui vous y prépare, enfin celui qui en sait plus long que ceux qui en savent déjà tant. Eh bien!...

De là, cette nuance de respect qui devait marquer les relations de la Mère-aux-chiens et du Professeur. Même si la vieille femme avait été plus jeune, même si elle n'avait pas (comme elle le disait volontiers elle-même, histoire de mettre les gens au fait) passé depuis longtemps l'âge de « faire canapé », jamais elle n'eût été capable de voir en Martin un homme à sa portée, un homme comme les autres, un « homme » enfin. Il était au-dessus d'elle. Le geste qu'avait eu ce noyé vers elle comme vers la seule bouée, ou la première, qu'il aperçût, elle y avait répondu, certes, avec la disposition qu'elle avait à recueillir et, qui, par exemple, l'avait fait s'embarrasser des quelque vingt ou trente chiens abandonnés auxquels elle devait son nom, mais avec aussi la secrète satisfaction d'un amour-propre sevré de flatteries. Le Professeur avait eu confiance en elle, il avait eu recours à tout ce qu'elle savait? Eh

bien, elle ne le laisserait pas tomber, elle lui en donnerait, des conseils, et puis des renseignements. A lui iraient les bons tuyaux qu'elle gardait jalousement pour elle; elle lui apprendrait les endroits où on a du travail pas dur, les restaurants qui donnent sans se faire prier, et les mois les meilleurs pour ceci ou pour cela, et les bonnes heures, et les moyens de ne jamais avoir d'histoire et de rester bien avec les flics.

Malheureusement, il ne pouvait rien faire par lui-même. Et puis, dès qu'il se trouvait seul, dans cette cabane qu'il avait louée à deux cents mètres de celle de la Mère-aux-chiens, il se sentait pris d'une apathie invincible et demeurait des journées entières, la tête penchée en avant, indifférent au dîner qui ne s'inventerait pas tout seul, accablé de rêves informes.

Un besoin, comme passif, d'autrui l'avait retenu auprès de la Mère-aux-chiens. Le sexe et la vieillesse de ce compagnon assuraient le Professeur contre les risques de querelle et de mésentente qui l'eussent attendu auprès d'un homme, et contre les risques d'équivoque qui l'eussent guetté auprès d'une femme plus jeune; et il lui fallait, du moins pour fournir l'effort de gagner son pain, l'exemple, l'aide, la chaleur d'un autre être humain. Au reste, Martin avait cédé à la poussée de la destinée. Tranquillisé sur les intentions de la Mère-aux-chiens dès qu'il avait vu, sous la lumière du réverbère, son visage d'aïeule, d'aïeule forte en gueule mais d'aïeule, Martin s'était laissé tout à fait aller quand, la retrouvant deux heures après, comme elle retournait à sa baraque, il l'avait vu accueillir par ses chiens.

C'étaient vingt-cinq ou trente bêtes de tout poil et de toute bâtardise qui vivaient en bonne intelligence, confondues dans leur amour pour la vieille femme. Au début, elle avait accepté de recueillir, pour les soigner, les chiens malades que les autres chiffonniers lui confiaient en s'inclinant devant la compétence tout instinctive mais infaillible qu'elle avait reçue pour cette mission comme un don du ciel. Puis elle avait demandé à conserver tel animal qu'elle avait guéri et auquel elle s'était attachée; on le lui abandonnait. Enfin, elle n'avait pas su se défendre contre les yeux d'humble envie que les chiens errants de la Zone jetaient par les claires-voies de

l'enclos sur la soupe odorante mise devant les heureux hospitalisés. Ainsi la colonie de la Mère-aux-chiens avait grossi et prospéré. On lui donnait les petits qui venaient de naître dans les cabanes voisines; voire, des ménagères, des cuisinières ou des concierges, qui avaient entendu parler d'elle, arrivaient de Montmartre ou des Batignolles avec, dans un panier, une portée entière : c'était aussi commode et cela faisait moins mal au cœur que de noyer ces petites bêtes.

Quelquefois, on venait demander un animal à la Mère-aux-chiens. Elle prenait ses renseignements sur le solliciteur, si elle ne le connaissait pas déjà, et choisissait avec discernement un chien, selon qu'il devait aller chez un tripier ou chez une ouvrière en chambre. Elle ne le voyait jamais sans tristesse quitter l'enclos. Mais les autres réclamant ses soins, ou un nouveau pensionnaire venant prendre la place vacante, elle se redonnait à la collectivité. Il y avait toujours un pauvre œil à laver, un chiffon à resserrer sur les planchettes d'une patte cassée, une mise-bas à préparer sur un nid de vieux sacs.

Tous les gains de la Mère-aux-chiens passaient à cette assistance. On disait bien qu'elle devait avoir des économies, mais il était cependant manifeste qu'elle se privait de tout au profit de ses bêtes. Le pain coûtait cher, même les croûtes; la viande aussi, même les rognures; les médicaments, même ceux des chiens.

La Mère-aux-chiens menait un dur métier, seule ainsi, sans homme. Mais, quand, au matin, elle revenait à la Zone après sa longue tournée, traînant sa charrette chargée de trois sacs : vieux chiffons, vieux papiers et vieux os, déjà triés sur place, sa fatigue s'envolait et ses jambes oubliaient leurs douleurs, dès que certains aboiements qu'elle connaissait bien se faisaient entendre. Les chiens de loin devinaient son approche. Elle ne voyait pas encore sa palissade de planches disjointes qu'ils la saluaient déjà. Elle se hâtait. La charrette accotée (on la déchargerait plus tard), la porte poussée, elle s'arc-boutait. Les chiens sautaient sur elle, se bousculant pour pouvoir tous la rudoyer, lui léchant le visage car elle n'était pas grande; ils jappaient, gémissaient de joie, parlaient. Les plus malades se traînaient jusqu'à ses chaussons. Elle leur

répondait, discourait avec eux comme avec des personnes, et s'occupait de la vaste soupe préparée de la veille et qu'il n'y avait plus qu'à faire tiédir, tout en y versant le sac de rognures fraîches. Et quand, assise enfin sur le pas de sa porte, elle les regardait à ses pieds, pressés en cercle autour des deux vieux tubs qui leur servaient d'auges, elle consentait à se reposer de sa nuit. Elle souriait, et ce sourire penché sur ces trente créatures qui dépendaient d'elle semblait dire : « Croissez et multipliez. »

C'est ainsi que Martin la vit, le premier jour. Quand les chiens eurent achevé leur repas, elle resta encore un moment assise là, à en caresser deux, ses préférés. Ils s'étaient collés à elle, accroupis dans ses jupes. Sur chacun de ses genoux un museau s'appuyait, l'un fin et mobile du bout, l'autre camard et plus pesant. L'une des deux bêtes, la plus puissante, fermait les yeux sous la caresse. La seconde tournait vers la Mère-aux-chiens deux yeux d'agate. Les autres jouaient ou s'allongeaient dans la poussière, pour goûter le soleil, qui commençait à monter.

Martin était debout en face du groupe. Il contemplait cette image d'une maternité bâtarde, à la fois humaine et animale, mais non dénaturée. Son cerveau, peut-être encore ragaillardi par le vin chaud de la nuit, était plus lucide que les jours précédents.

Martin pensa : « Voilà, elle aussi, elle veut être bonne, faire du bien, protéger. Seulement, pour accepter sa bonté, elle n'a trouvé que des chiens. »

Le Professeur avait pris l'habitude de suivre la Mère-aux-chiens dans ses tournées. C'était lui qui traînait la charrette. Il se plaçait entre les brancards, tendait l'échine et, le long des trottoirs, tirait. Qu'eût-il fait d'autre?

Le Professeur la retrouvait la nuit, quand il avait fini de vendre les journaux du soir près de la porte de Saint-Ouen. En fait, il traînait, oisif, ne bricolant pas, et ceux qui, dans la Zone, ne l'aimaient pas, disaient que ce n'était pas la peine d'avoir eu de l'instruction pour être aussi fainéant et aussi abruti. « C'est les malheurs, » disait la Mère-aux-chiens « qui l'ont rendu comme ça. » Mais elle ne convainquait pas tout le monde.

La nuit et la présence de la Mère-aux-chiens rendaient le Professeur à la vie. Vie nocturne, incertaine, toute ployée sur des glanes fétides et moites, au long des avenues dépeuplées. Mais il semblait que ce décor seul pût l'accueillir sans l'épouvanter. Il se sentait plus à l'aise dans cette basse-fosse dont il eût pu toucher les parois gluantes, le plafond fumeux. Il y perdait (pour si peu d'heures!) cette inquiétude qui lui faisait fuir la clarté, les bruits humains, la foule, qui le retenait des après-midis entiers au fond de sa cahute et qui l'amenait chaque semaine à prendre un peu moins de journaux à vendre, afin d'en avoir fini plus vite et de courir plus tôt s'enfermer entre ses planches. Les gens qui le coudoyaient dans le jour l'effrayaient, un enfant l'eût mis en déroute. L'ombre et les rues désertes seules le rassuraient. Ses yeux ne s'ouvraient tout grands que la nuit.

Mais, parfois, une nuit, deux nuits, il restait seul, livré à lui-même et contraint de se procurer sa pitance par d'autres moyens que ceux de tous les jours. La Mère-aux-chiens en effet avait de temps en temps un travail spécial à exécuter quelque part : c'était un service à rendre à des biffins qu'elle connaissait de l'autre côté de Paris, une discussion à mener à bien, une affaire à traiter, un coup de main à donner pour la Foire aux Puces, un étalage à y disposer ou à y liquider au mieux. Elle avait tout de suite renoncé à associer le Professeur à ce qu'elle appelait « ses extras ». Il n'aurait servi qu'à la gêner; et puis ça aurait pu donner des idées aux gens et lui faire du tort, à lui, car elle, elle s'en moquait.

Force était donc au Professeur, réduit à ses propres ressources, les jours où la Mère-aux-chiens s'en allait ainsi, de se débrouiller tout seul. Il se bornait alors, quand il n'avait pas à manger pour le lendemain, à se proposer à un voisin qui, pour une nuit, s'offrait le luxe de ne pas traîner sa charrette lui-même ou d'ajouter à son parcours deux ou trois rues de la Mère-aux-chiens. Le Professeur n'était pas difficile pour le salaire : une bonne assiettée de soupe, et il s'en allait content. Quand, par hasard, on avait trouvé dans les ordures un vieux bouquin, même en lambeaux, on le lui donnait par-dessus le marché, comme un hommage, et tout était dit. Le Professeur prenait le bouquin, remerciait, mais ne le lisait pas.

Le lendemain, il faisait semblant de le trouver dans une poubelle, et l'ajoutait aux vieux papiers de la Mère-aux-chiens.

VI

Pendant des mois, l'existence du Professeur continua sans changement. Après la période incertaine, elle s'était stabilisée.

Puis quelque amélioration s'annonça. La Mère-aux-chiens, en répétant au Professeur qu'on refusait parfois les journaux du soir à ceux qui se présentaient à la distribution sans col ou la barbe trop ancienne, l'avait d'abord empêché de se laisser glisser dans la crasse; ces conseils, en se renouvelant, obtinrent des effets plus positifs. Le Professeur surveilla sa mise. Il rechercha les occasions de faire l'écrivain public. La foule l'intimida moins. Il menait toujours la même vie, attelé la nuit à une charrette, comme une bête; mais le temps approchait peut-être où on le verrait se ressaisir, reprendre courage, tenter de se dégager du bourbier où il était enfoncé.

Un soir, vers dix heures, le Professeur, quittant la porte de Saint-Ouen, traversait Cayenne, le quartier de la Zone au fond duquel se trouvait sa cabane. Il s'était attaché à vendre, jusqu'au dernier, ses journaux dont il demandait, depuis une semaine, un paquet plus fort. Cela faisait deux jours que la Mère-aux-chiens était « en extra », le Professeur ne savait même pas où. Peut-être était-elle revenue. Peut-être le Professeur travaillerait-il avec elle cette nuit. Il l'apprendrait en trouvant, comme d'habitude, un papier avec quatre mots griffonnés, fixé dans le bois de sa porte par un vieux clou. Mais quand il approcha de sa baraque, il vit tout de suite qu'il n'y avait aucune tache claire sur les planches inégales. « Tant pis », se dit-il. Il poussa un peu la porte et s'assit sur le seuil.

La nuit était limpide. « Je vais toujours rester là un moment », se dit le Professeur. « Si je veux trouver un compagnon, ce ne sera pas avant minuit. » D'ailleurs, cela commençait à lui être désagréable, ces tournées avec l'un ou avec l'autre... Il devait bien encore rester un bon morceau de pain et du fromage de tête : ce serait peut-être suffisant pour le lendemain. En tout cas, il verrait tout à l'heure.

Il demeura là longtemps, rêvant, ou plutôt s'abandonnant, sans penser, à l'heure si calme et si solitaire. La lune s'élevait dans le ciel. Personne ne passait. Les tramways, les autos ne s'entendaient guère. Paris semblait très lointain.

Quand l'ombre du Professeur se fut assez déplacée, à son côté, pour qu'il s'en aperçût, il n'avait plus du tout envie de se mettre en quête d'une charrette à traîner, et pensa à son grabat où il ferait bon dormir. Mais il cherchait encore à tâtons, pour l'allumer, la vieille lampe Pigeon toute raccommodée dont il se servait, quand il entrevit, sur l'enveloppe brune de sa paillasse, le carré de papier qui ne s'était pas trouvé sur la porte. « Tiens, » pensa le Professeur, « elle avait quelque chose de confidentiel à me dire. »

Il alluma et prit le papier : « *on taten ché le gro paul* »

Le Professeur s'étonna de ce rendez-vous chez le gros Paul, qui tenait une manière d'estaminet fort éloigné de la cahute de la Mère-aux-chiens; elle n'y allait presque jamais, préférant, pour quelques sous de plus, les petits cafés proches des Portes, où on est mieux assis et où c'est meilleur. Sans doute, ce soir, avait-elle eu ses raisons. Il sortit.

Quand il entra chez le gros Paul, la salle était pleine de monde et de fumée. On parlait très fort. Mais, dès que, pour chercher la Mère-aux-chiens, il se fut avancé jusque sous les lampes, tout le monde se tut.

— Bonsoir, Messieurs-dames, — dit le Professeur.

— Salut, Professeur... Salut, Professeur... Salut... — dirent les gens, ensemble ou les uns après les autres, mais presque tous; alors que, d'habitude, le Professeur passait partout inaperçu.

Il en fut déconcerté.

— La Mère-aux-chiens, — dit-il, — elle est là? Elle m'a laissé un papier.

Il y eut un silence. On entendit seulement le gros Paul qui rinçait ses verres en les heurtant dans sa bassine avec une application inaccoutumée.

Un homme ôta sa pipe de sa bouche, et dit, sans regarder le Professeur :

— Gros Paul, dis-y, toi.

Le Professeur fit face au gros Paul.

— Voilà... — dit le gros Paul.

Il s'essuya les mains à son tablier, les posa à plat sur la table qui lui servait de comptoir, et ne dit rien d'autre.

L'homme à la pipe intervint de nouveau :

— Oh! Bon Dieu, quoi, dis-y.

— Voilà, — dit le gros Paul. — Le papelart, c'est nous qu'on te l'a mis.

Et il s'arrêta encore.

— Ah? — dit le Professeur, — merci.

Le gros Paul comprit enfin que cela ne pouvait pas se prolonger.

— La Mère-aux-chiens, — dit-il, — la cherche pas, Professeur, tu la trouveras pas. C'te pauvre vieille, y a un petit mec qui y a fait son affaire, l'aut' nuit, à Maisons-Alfort.

— ...Son affaire... — répéta machinalement le Professeur.

— Oui, il l'a bousillée, étranglée comme un poulet. Mais t'en fais pas, Professeur : la police l'a pincé; il 'tait pas encore dessaoulé; il a fait des aveux. Il a dit qu'ils avaient bu, parce que, lui, il avait toujours besoin de boire avant. Et puis, qu'ils avaient eu une discussion, qu'ils s'étaient battus. Soi-disant qu'elle voulait pas y donner plus.

— ...Qu'elle voulait pas lui donner plus... — répéta encore le Professeur, à la façon dont on répète sans les comprendre quelques mots dits par un autre dans une langue étrangère.

— Oui, chaque fois, elle y donnait cinquante balles. Elle le voyait trois, quatre fois par mois. C'tait le prix, quoi, il le savait. Eh ben, il a voulu plus, tu saisis? Oh c'tait un vrai salopard, t'sais. Un évadé d'Eysses, qu'ils ont dit, les bourres. Dix-huit piges.

Le gros Paul se tut. Ses paroles, visiblement, ne produisaient aucun effet sur le Professeur, qui semblait les entendre à peine, avec l'air de dormir debout.

— T'en fais pas, Professeur, — redit le gros Paul, — c'tait une bonne copine, mais qu'est-ce tu veux? Elle l'avait bien cherché. T'en fais pas, on te donnera du boulot, pas vrai, les gars? Allez, bois un verre : c'est ma tournée.

— Non, merci... — dit le Professeur, — bonsoir, gros Paul... Bonsoir, messieurs-dames.

Il sortit.

Dehors, la tête vide, adossé à la porte, il entendait à travers la cloison, sans les comprendre, des commentaires. Mais un timbre de femme, moins confus, se détacha :

— Crois-tu ça? c'te vieille qui s'en ressentait encore, à son âge! Et c'était des mômes qu'il lui fallait?... Tu peux avoir que dix-huit piges, y a la nature qu'est là : la Mère-aux-chiens, même pour cinquante balles, ben tu parles d'un bisnès... Tu veux que je te dise? Telle que tu me vois, moi, je suis comme lui, ce pauv' gosse : cinquante balles, je trouve pas ça payé...

Le Professeur eut un sursaut. Pour ne pas choir en avant, il mit son pied gauche devant son pied droit, puis son pied droit devant son pied gauche, et commença de marcher.

Il marcha longtemps, sans se demander où il allait. Il n'avait conscience que d'une chose (et encore confusément), c'est qu'il tournait le dos à la Zone, à Cayenne, à sa cabane, à la cabane de la Mère-aux-chiens, qui reculaient dans la nuit claire parce qu'il n'y retournerait jamais plus. Cela, c'était une chose toute naturelle, acquise d'elle-même, qu'il n'y avait pas eu besoin de mettre en question : il n'y retournerait jamais, parce qu'il ne pouvait plus y retourner. Tout en marchant, il s'en tenait à cette évidence, il l'adoptait sans réflexion, il l'endossait comme une chape de plomb.

Il marcha longtemps; les cafés se fermaient déjà, mais il ne s'en rendait pas compte; il ne se rendait pas compte que l'heure avait tourné, depuis le moment déjà lointain où il avait quitté, pour regagner sa cahute, la porte de Saint-Ouen. Les gens, après le cinéma, avaient eu le temps de boire un verre, de s'accompagner, de se dire bonsoir, de rentrer chez eux. Les derniers autobus et même les métros « balais » avaient répandu sur l'avenue leurs voyageurs vite égaillés. Une heure du matin devait être dépassée. C'était vraiment la nuit.

Mais une nuit inhabituelle au Professeur, ignorée, étrangère. Il ne se trouvait ordinairement que beaucoup plus tard dans les rues. Et puis, il hantait d'autres quartiers, dont le même instinct, apparemment, qui lui avait fait fuir cette nuit la Zone, avait cette nuit éloigné ses pas. Il ne savait

pas où il allait, où il était. Et, tout à coup, il s'arrêta en se disant : « Pourquoi suis-je venu tout droit jusqu'ici? Qu'est-ce qui m'attend ici? Qu'est-ce qui va encore m'arriver? »

Il regarda autour de lui. Non : il n'y avait là rien d'inquiétant, rien même de particulier : ce n'était qu'un trottoir, une grille d'arbre et un tronc, un banc, le tout éclairé par un réverbère. Le Professeur s'assit sur le banc, s'accorda un moment de halte.

Mais il releva la tête : quelqu'un était devant lui. Une vieille femme à figure de grand'mère, qui disait : « Comment que ça se fait, mon pauv' vieux, que t'en es arrivé là? » Le Professeur frémit... Quoi? La Mère-aux-chiens? Mais non, voyons, il était seul. Alors, qui donc avait prononcé cette phrase? Hein?... Mais oui, ce ne pouvait être qu'elle. Elle l'avait poursuivi, comme un fantôme... Et pourtant, ce n'était pas lui qui l'avait tuée... Alors?

Et il s'aperçut qu'il était assis sur le banc où la Mère-aux-chiens, une nuit, l'avait trouvé. Il se dressa. L'instinct l'avait donc conduit là, comme s'il en avait su plus long que lui sur le chemin à choisir...

Il jeta furtivement un coup d'œil circulaire : il n'y avait toujours personne. Alors, ses paupières battirent, il parut résister à quelque chose, et enfin marmonna, comme on fait pour conjurer un sort : « C'te vieille... à son âge... Dix-huit ans... elle disait « mes extras »... Ses chiens, c'était de la frime...; pas la Mère-aux-chiens : la Mère-aux-mômes... »

Et il la voit à nouveau, là, à portée de la main, mais non plus courbée vers lui, mais cette fois au milieu de cinq ou six petits voyous qui se la renvoient en ricanant, eux et elle dans un affreux désordre...

Il s'enfuit...

Il court jusqu'au coin d'une rue, la prend, la monte, tourne à droite, tourne à gauche, et se trouve devant un long mur qu'il se met à suivre. Bientôt ses pieds butent, il tousse et sa course se rompt.

Il s'adosse au mur. Il s'appuie. Quelque chose bat, dans son cou et à ses tempes; et il a la tête en feu. Il veut reprendre haleine. Il a la sensation d'avoir déjà vécu cette minute-là.

Mais où? Quand? C'est difficile, de se souvenir. Cela fait mal, de penser. Il repart.

Le mur n'en finit pas. Quand il tourne à droite, le Professeur aussi tourne à droite. En face, les maisons sont tantôt très hautes, tantôt très petites. Elles n'ont aucune fenêtre éclairée. On dirait qu'elles sont toutes mortes. Comme cet endroit est triste! Ce mur qui n'en finit pas... Qu'est-ce qu'il y a derrière? On ne voit rien. Ce ne peut être qu'un mur de cimetière. Quelle horreur, un mur de cimetière, avec tout ce qu'il y a de l'autre côté et qu'on ne sait pas! Quel dommage qu'on ne puisse pas passer la tête par-dessus la crête et regarder! La nuit, très tard, quand personne ne s'occupe du cimetière, qu'est-ce qui peut bien s'y passer?... Comme il est grand, ce cimetière! Ce cimetière s'en va comme ça, à l'infini : c'est une seconde ville, peut-être plus grande que l'autre. Mais oui, certainement, puisque ce mur n'en finit pas, puisqu'il continue jusqu'à l'horizon. Tenez, là-bas, on croirait qu'il s'arrête; eh bien, pas du tout : vous allez voir; l'homme repart. Il y a une pancarte, un panneau avec quelque chose d'écrit : *Rue Étex.*

— Rue Étex, c'est vrai, — se dit le Professeur. — C'est le cimetière Montmartre. Après, c'est la rue de... oui, la rue de Maistre. Et puis le pont Caulaincourt.

Se dégageant de la solitude maudite, il va vers le pont. Il y est. Du vent passe, frais, qui fait du bien. Ici, au moins, il y a du monde, des taxis. Le cimetière, maintenant en contrebas, aligne ses allées, ses ruelles, ses tombes, bien réelles, bien rassurantes. Quand les choses sont derrière les murs et qu'on ne les voit pas, elles deviennent beaucoup plus terribles. Allons, il vaut mieux descendre vers la place Clichy, vers les boulevards extérieurs, où sont les lumières, où est la vie.

Au débouché de la rue Caulaincourt, malheureusement, il y a de quoi hésiter : sur la droite, le long des maisons, c'est toute une barrière de femmes qui attendent. En face d'elles, sur l'esplanade, au milieu du boulevard, quelques hommes, qui attendent aussi. Tout à fait sur la gauche, encore des femmes, qui rient avec des chauffeurs de taxi. Seulement, l'esplanade, de ce côté, autour de la statue, paraît plus libre.

Le Professeur, un peu calmé, prend garde aux voitures et

traverse. Mais des corps sont étendus sur les bancs et semblent dormir... Il presse le pas.

Tout d'un coup, au moment où il s'y attendait le moins, voilà qu'il entre dans la place Blanche, voilà qu'il est pris dans la zone de lumière comme dans un étang. Par où passer? Il est repoussé par les vitres qui contiennent et renvoient les lumières. Toutes les rues convergentes en sont pleines aussi. Le mieux est peut-être de foncer devant soi, vers l'autre rive, là-bas où l'esplanade continue comme une allée d'ombre. Mais, sur le trajet, des gens se croisent en courant, des voitures filent avec des gens à l'intérieur, à l'arrière sur les marchepieds : des quantités incompréhensibles de gens. « Rendez-vous tous chez Roméo! — Je n'y suis jamais allée. — Viens-y, ça vaut la peine. — Eh! le petit vieux, tu n'entends pas les claksons? Tu permets qu'on passe? » Le Professeur fait un saut de côté, tournoie, heurte une femme, se retrouve enfin sur la terre ferme. Il repart. Il marche.

Du monde, encore du monde. Des hommes qui s'appellent. Des soldats qui traînent. Des femmes qui rôdent. Quelle folie d'avoir pris ce chemin, d'avoir déserté la solitude des petites rues! Et ce chemin, pour aller où? Pour quoi faire? Pour marcher, simplement, marcher devant soi. Sans penser.

Sans penser. Mais c'est difficile, de ne pas penser. Boulevard de Rochechouart, un marchand de journaux, attardé, oublié, qui sommeille dans un recoin. Le Professeur va. Tout se ligue contre lui. Tout le pourchasse, le bouscule, lui parle. Mais il va. Sans doute veut-il tuer sa pensée par la fatigue. Ou bien a-t-il un autre dessein?

Au square d'Anvers, la lassitude commence à le rejoindre et va s'attacher à lui. Après la place du Delta, la descente du boulevard heureusement se prête à sa marche. Au carrefour, il hésite : ici tout est tranquille, les brasseries sont fermées. Il va vers la bouche du métro. Mais le vomitoire est bondé de gens qui dorment, pressés à ne plus laisser voir les marches. Il repart.

Le Professeur oblique à droite. Ses pieds se mettent à lui faire mal. Ici les bancs sont libres, mais il ne s'assied pas : il ne veut pas s'asseoir sur un banc...

Il va. Que cherche-t-il? On dirait qu'il le sait, à présent,

car il tourne encore à droite, avec lenteur, mais décision, et descend le boulevard de Strasbourg. Quelque chose est là-bas, vers quoi il va, qui l'attend et qui n'est ni les Halles, ni aucun travail, mais sans doute au contraire un lieu de toute solitude, de tout repos et de tout oubli. C'est à peine s'il pense encore. Il pense juste assez pour se dire : « Il faut que je continue. Sans m'arrêter. Sans m'asseoir. Je ne pourrais plus me relever. Je ne pourrais plus repartir. Je ne pourrais plus arriver là où je veux arriver... »

Il va. Chaque pas après chaque pas lui fait mal, résonne dans sa tête. Pourra-t-il arriver?... Quel effort, quelle volonté il lui aura fallu!... Il n'est peut-être plus très loin, il a tout de même bien dû se rapprocher... Où en est-il? Il s'appuie d'une main à un arbre. Il relève la tête. Il cligne des yeux. — Oh! la place du Châtelet est encore toute petite... la place du Châtelet qu'on voit là-bas avec ses lumières... la place du Châtelet qui est au bord de la Seine...

Oh! maintenant qu'il a vu qu'elle est si loin, il ne pourra jamais marcher jusque-là... Il aurait dû prendre un autre chemin... Oh! ç'aurait été si bon de se laisser aller, de dormir, de dormir...

L'esprit du Professeur cède et vacille... De dormir, comme dans un lit... Un lit? Mais il y dormirait aussi bien, dans un lit... Voyons, y aurait-il un lit, par ici? Est-ce qu'on est plus près de la *Haute-Loire*, où pour quarante sous on a un lit, que de la place du Châtelet?... Le tout est de savoir si on est plus près de la *Haute-Loire* que de la place du Châtelet. Oui, la *Haute-Loire*, on en est tout près : voilà la rue Aubry-le-Boucher... La *Haute-Loire*, ce sera la même chose... Là aussi, oublier, se laisser aller, dor ir...

— Tu as tes papiers? — dit le patron de la *Haute-Loire*.

Le Professeur montre son livret militaire.

— Tu as deux balles?

Il donne deux francs.

On lui fait monter des marches, passer une embrasure de porte que masque une toile, on allume, il distingue une vingtaine de lits, il entend qu'on lui dit : « Le quatrième au milieu », il compte un, deux, trois, quatre, il s'incline, avance les mains à tâtons, roule sur le lit, en aveugle, et il n'a pas

eu le temps de déplier sur lui la couverture, qu'enfin le néant l'a recueilli.

VII

— Écoute, Professeur, — dit le patron de la *Haute-Loire*, — je veux pas t'embêter, mais mets-toi à ma place. Tu peux pas dire le contraire, ça fait ce soir vingt-sept nuits qui me sont pas payées. Dans trois jours, y a pas, je suis obligé de te flanquer dehors. C'est pas tellement pour moi : je sais ce que je peux faire avec les gens convenables. Mais c'est pour les autres : ils savent bien que t'es sans un et que je suis pas payé, alors qu'est-ce que je leur ferai, à eux, quand ils seront en retard? Aussi, je te le dis, t'as qu'à choisir : ou bien tu te fais balancer dans trois jours, ou bien tu prends ma combine. Seulement décide-toi, y a assez longtemps que je t'ai posé la question.

— Votre combine, m'sieur Georget, ça marchera pas, avec moi, — dit le Professeur.

— Ah .. alors, si y en a qui sont lourds! ... Qu'est-ce qui t'empêche d'essayer, 'spèce de noix? On dirait que je te propose la mer à boire ou un cave à descendre. C'est moins que rien, ce boulot, t'en as pas pour une heure par jour : mes comptes et mes listes, mes écritures, quoi!

— Je vous assure, m'sieur Georget, — dit le Professeur en geignant comme un enfant devant une tâche nouvelle, — je saurai plus; j'ai plus la main.

— T'as plus la main, t'as plus la main... Ah! tu me cours, à la fin! Tu l'auras toujours autant que moi, la main. Et puis j'ai pas le temps, et toi t'as rien à fiche... C'est vrai : avec ma maison de la rue Saint-Séverin, je peux plus être ici quand je veux. Tant qu'à Ernest, il fait mon affaire pour le reste, ici, mais il sait seulement pas tenir un crayon. T'auras à t'occuper que de l'hôtel, je te dis : tu ficheras pas les pieds au *Quatorze*, si c'est ça qui chiffonne monsieur. D'abord au *Quatorze*, j'ai fait passer Gaby sous-maîtresse? Ici, avec l'encaisse, les comptes, les fiches à la police et mon cahier : une demi-heure, trois quarts d'heure par jour et t'en vois la fin.

— Non, m'sieur Georget, — dit le Professeur, — je vous assure, m'sieur Georget...

— Écoute-moi donc, bon Dieu! Tu me laisses pas causer. Cette patience, qu'il faut avoir avec toi .. En paiement de ta demi-heure, moi je te donne ton lit et ta couverte à perpète, et tu lâches pas un rond. Même, je te sors du *Palais-Bourbon* où je dis pas le contraire que vous êtes beaucoup, et je te mets au *Sénat* où j'ai rien que des gens corrects, des sérieux et où ils sont que vingt-quatre, ah? Et puis, les jours où Ernest sera de sortie, c'est toi qui coucheras dans le bureau, qu'est-ce que tu dis de ça? Je peux tout de même pas t'offrir une de mes deux chambres à l'heure : je les ai jamais tant louées qu'à présent; le samedi, tu le sais bien, je les fais des douze, quinze fois chacune, on attend dans l'escalier.

Mais le Professeur s'entêtait :

— Vous êtes bien gentil, m'sieur Georget, je vous remercie; mais je vous assure, m'sieur Georget...

— Alors, tu refuses? — dit l'autre qui en avait assez. — Quand je pense que j'ai jamais offert ça à personne ici, même à des habitués! Et que j'ai refusé la place au père Plume qu'est là depuis onze ans! Jamais, tu m'entends, jamais, je me suis intéressé à un client comme à toi. Je te jure, je me reconnais plus! Je suis là à me claquer pour te rendre service malgré toi... Tu t'en fous pas mal! Vous êtes tous les mêmes : ce que vous voulez, c'est vous laisser aller, vous enfoncer. Ah! malheur! Un ancien Professeur... tiens, tu devrais avoir honte! Oui, oui, je sais, t'as des excuses, des raisons, c'est les événements, c'est la guigne... je sais, je te dis : vous avez tous votre histoire qu'est arrivée qu'à vous tout seuls. Oui, eh bien, votre histoire, tu veux la savoir? C'est que vous êtes tous des feignants!

Il s'arrêta, satisfait de sa démonstration. Il tenait depuis quinze ans un hôtel pour clochards. Mais cette position régulière, qui n'eût pas suffi à son activité, ne formait que la base, le piédestal où s'étaient succédés les avatars de sa destinée. Si l'on remontait le cours de cette vie, on voyait le patron de la *Haute-Loire* tour à tour tôlier, book-maker, boxeur-amateur, marlou, et plus loin encore, dans sa tendre jeunesse, légèrement pire. De manière moins changeante, il était indica-

teur. A chaque étape, avait correspondu un nom : le book s'était appelé *Monsieur Georges;* le boxeur, *Young-Georgie;* le souteneur, *Georget-la-Caresse;* et le petit voyou, *la Georgette.* A présent, tout cela s'était stabilisé en *Monsieur Georget.* Quant à son nom véritable, il n'était guère connu qu'au Quai des Orfèvres.

Et ce M. Georget trouvait précisément qu'il venait de parler d'or, et que ç'avait été très chic de sa part, que de tendre ainsi la perche à ce pauvre Professeur qui n'avait pas la force de remonter le courant. La fierté de soi l'inclina à plus de mansuétude encore. Il regarda le Professeur, haussa les épaules, le regarda à nouveau, puis remonta, de ses deux avant-bras, son pantalon, et tira son chandail pour éviter les plis sur ses pectoraux encore avantageux.

— Allons! — dit-il comme s'il pardonnait, — quand c'est que tu commences?

— Je vous assure, m'sieur Georget... — dit le Professeur. C'était à croire qu'il ne savait plus que ces quatre mots.

— Ah! va te faire f...e, à la fin! — cria violemment M. Georget blessé dans sa générosité, — ma parole, tu me ferais prendre une de ces rognes!... Sacré vieux ballot, va! Je veux bien me faire curé si je te reparle jamais de tout ça! T'es bien pareil aux autres! Allez! débine-toi, jouis de ton reste, va roupiller! Et puis, dans trois jours, aussi vrai que c'est moi m'sieur Georget, tu raques ou tu décanilles!

Le Professeur trouva tout simple qu'on le mît à la porte, il ne résista pas; et, comme la solution la plus facile dans son cas était d'aller coucher sous les ponts, il alla coucher sous les ponts. Il se laissait entraîner par ce qu'il croyait être sa destinée; si l'enchaînement des choses l'avait conduit dans un lit d'hôpital, à la porte d'une usine ou sous les roues d'un train, il aurait aussi bien subi des soins, repris du travail, accepté la mort.

Il fuyait les sergents de ville par crainte, et les clochards par sauvagerie et paresse, répugnant moins à leur promiscuité, qui depuis longtemps ne le dégoûtait plus, qu'au partage de leurs besognes et de leurs discussions. Il renonçait à tout profit, à toute occasion de gain ou de pitance si le

moindre effort y était attaché. Les asiles où il fallait montrer ses papiers, et arriver avant une certaine heure, ceux où l'on risquait de tomber sur un amateur de confessions, voire sur un journaliste, alléchés par le surnom de « Professeur », ne le voyaient plus : c'était payer trop cher une nuit sans courants d'air. De même que c'était payer trop cher un billet de dix francs, que de guetter les portières d'auto à Montmartre pendant des heures; trop cher une pièce de dix sous et quelques légumes à faire cuire, que de décharger une charrette aux Halles, au milieu des autres qui vont plus vite que vous parce qu'ils sont plus forts. Quant aux restaurants, il avait rayé de ses habitudes ceux où l'on vous demandait d'abord un coup de main pour sortir les ordures et ceux où l'on vous faisait causer. D'ailleurs, il connaissait une bonne adresse qu'il gardait pour lui seul et dont il se contentait : tous les soirs, il se trouvait à la fermeture d'une certaine brasserie proche de Notre-Dame de Lorette, et là, les soupes du chien et des deux matons une fois réservées, on lui remplissait sa gamelle d'assez de restes, viande et poisson, pour toute la journée suivante; le meilleur de la chose est qu'elle se faisait sans qu'il fallût rien demander : le Professeur frappait au soupirail du sous-sol, passait sa gamelle, la voyait revenir remplie, disait : « Merci », entendait un anonyme et souterrain « Ca va », et s'en allait.

Mais un soir, en s'approchant, à l'heure habituelle, de la brasserie, il vit, avant même de traverser le carrefour, trois clochards qu'il connaissait de vue et qui attendaient auprès du soupirail. De les voir patienter ainsi, de voir au bout d'un moment le bras demi-nu de l'aide-cuisinier sortir de terre et tendre un gros paquet enveloppé d'un journal, et de voir enfin les trois hommes s'éloigner en l'emportant, cela suffit au Professeur pour le faire renoncer à son droit de priorité et à la certitude de sa subsistance. Traverser, s'approcher, discuter avec les trois clochards, invoquer le témoignage des cuisiniers qui auraient montré leurs figures dans le soupirail, ou même (qui sait?) seraient peut-être montés sur le trottoir... Non. Tant pis! Le Professeur s'éloigna, en se disant simplement qu'ils avaient dû tomber sur l'occasion par hasard, puisqu'ils étaient là sans gamelles. Le lendemain, mainte-

nant qu'ils savaient, ils en apporteraient sûrement chacun une.

La faim l'avait pris, moins réelle qu'imaginaire : suggérée par ce souvenir du gros paquet, et entretenue par le brimbalement de sa gamelle vide au bout de son bras et contre sa jambe. Il allait à la découverte, décidé à demander au besoin : il fallait tout de même bien qu'il mangeât, lui aussi, ce soir. Mais les restaurants juifs de la rue Cadet étaient fermés, vers lesquels il était descendu, car Montmartre, avec son bruit et ses gens, lui avait fait peur. Rue Bergère, rue de la Boule-Rouge, rue Richer, tout était éteint aussi, sauf les bars élégants qui commençaient seulement leur nuit et, bien sûr, n'avaient pas encore de restes. Et il n'irait point aux brasseries du faubourg Montmartre, dont les cuisines se cachent au fond de cours interdites par les concierges.

Alors? Alors, c'était sa déveine; sa déveine de toujours.

VIII

Ainsi qu'il le faisait chaque fois que sa pensée l'importunait, d'instinct, le Professeur se mit à marcher pour s'abîmer dans la fatigue; et il marcha longtemps. Ces interminables vagabondages, poursuivis la nuit, au long des rues les moins passantes, c'était en somme l'image même et le symbole de sa vie présente : une fuite perpétuelle, vaine et ténébreuse.

L'aube déjà n'était plus lointaine quand les pas du Professeur le ramenèrent vers les Halles. Ses pas ou plutôt la faim, qui, moins facile à endormir que la pensée, ne se laissait pas distraire par les courbatures du corps. Mais le Professeur avait oublié les heures. Il avait eu le tort de ne pas s'inquiéter des clochards rencontrés en chemin. Cependant qu'il errait aux alentours de son restaurant, d'où les trois autres l'avaient évincé sans lutte, cependant qu'il s'en éloignait et qu'il allait à l'aveuglette à travers la nuit, les clochards avaient eu le temps de reparaître et de se répandre dans les rues.

Boulevard Saint-Michel, parvis Notre-Dame, rue de Turbigo, aussi bien que rue de Rivoli ou rue Montmartre, partout, apparus soudain, issus de tanières inconnues, pareils à ces animaux craintifs et amis du secret qui pour sortir de chez eux se cachent par peur de dénoncer leur refuge,

farouches et défiants, ne se parlant pas entre eux, esclaves d'une coutume solitaire mais collective, titubants de sommeil mais sûrs de leur route, un par un mais nombreux, ils avaient en silence convergé vers les Halles.

Remontés d'un quai obscur comme des entrailles de la ville; détachés du soupirail de cinéma ou de banque; séparés du banc ou de la porte cochère accoutumés; chassés des bouges de la Maubert, à la fermeture de deux heures du matin; ou venus de plus loin encore, de la Bastille, des Gobelins; eux aussi avaient marché; et le moindre d'entre eux était porteur de son histoire, de sa demi-conscience, de ses membres fourbus, de sa faim et de sa vermine. Et, après avoir côtoyé les cafés, contourné les coins de trottoir où les filles sont nombreuses, longé les églises, les hôpitaux et les prisons, ils s'étaient rencontrés, confondus, agrégés, dans les travées des Halles, près des charrettes et des camions arrivants, devant les portes à glissières du petit train d'Arpajon. Chacun, là, s'était mis en quête de sa besogne nocturne et journalière, chacun s'était mêlé à la bousculade hantée d'appels, tachée de visages que l'électricité blémit, empuantie par l'odeur de l'essence et des raves.

Le Professeur était arrivé trop tard. Déjà, en temps ordinaire, s'il voulait se risquer à chercher du travail, il en trouvait difficilement; il était lent, maladroit et comme disait un « fort » qui ne voulait jamais de ses services, il avait des biceps d'escargot; or, cette fois, le Professeur s'amenait quand toutes les corvées étaient déjà distribuées : tant pis, la nuit, mal commencée pour lui, continuait mal, c'était dans l'ordre. Il n'y avait plus qu'à attendre : lorsque tous les tas de légumes seraient achevés, on lui abandonnerait bien quelques rogatons, quelques trognons. Le tout était de garder sa faim jusque-là.

Il attendit.

Vers six heures, il se produisit quelque chose d'extraordinaire. Le Professeur vit autour de lui tous les clochards se précipiter vers la rue de la Lingerie. A cette heure-là et de ce côté, il n'y avait pourtant jamais rien...

— Qu'est-ce que c'est? — dit-il à un homme auprès duquel il se mit à courir.

— De l'embauche, — dit l'autre, — une occase, à ce qu'il paraît.

Près de la rue de la Lingerie, en pleine rue Berger, devant le café du *Petit Manteau Bleu*, au bord du trottoir, un homme était debout, sur une chaise, avec le patron du bar à côté de lui. L'homme présentait, sous un imperméable cossu et un grand chapeau mou très enfoncé, un air bien nourri. Il semblait satisfait de voir les clochards accourir à lui.

— Je vous l'avais pas dit? — lui demanda le patron. — Regardez-moi ces fumiers-là! Il en sort de partout, ma parole. Allez! la ferme, à présent! Monsieur a de l'embauche pour vous, bande de feignants!

L'homme à l'imperméable promena le regard sur son auditoire, enfonça confortablement ses mains dans ses grandes poches, se rengorgea, au-dessus du silence facilement obtenu et des yeux avides fixés sur lui. Sûr de son effet, pareil à ces acteurs trop expérimentés, vite insolents de condescendance, il dit :

— Lesquels qui veulent se faire vingt balles?

— Par semaine? — dit une voix.

L'homme triompha :

— Par jour! Vingt balles dans la journée, et pas plus tard qu'aujourd'hui!

Le silence ne se rompit pas tout de suite : c'était d'abord de la stupeur. Puis les faméliques aboyèrent : « Moi! Moi! Moi! » Ils levaient leurs mains noircies. Il y en avait qui sautaient en l'air comme des enfants tendus vers un sucre d'orge. Mais, prudent, un vieux cria : « Minute! » et, dans le silence ainsi rétabli, demanda :

— Quoi que c'est qu'y aura à faire?

L'homme se mit à rire avec complaisance :

— T'as peur du boulot, grand-père? T'en fais pas, c'est pas dur. C'est pour vous prendre en photo, pour un film, tu piges le truc?

— Les femmes aussi? — dit une voix qui ne ressemblait pas à une voix de femme.

— Oui, ma mignonne, — dit, sur un ton de bonimenteur, l'homme à l'imperméable. — Les femmes aussi, tu peux amener ta frimousse. Alors, écoutez-moi : faut que vous alliez tous, ce

matin, fringués comme vous l'êtes, sans rien changer, à Billancourt, quai du Point du Jour, au studio de cinéma, tout le monde vous indiquera. A huit heures pétantes. Les ceux qui seront en retard, à la porte! Vous demanderez Pierrot. Pierrot, c'est moi. Je donne vingt balles.

— On peut avoir un acompte? — dit la femme.

— Non, ma beauté, on peut pas. T'auras ton fric à six heures du soir, quand t'auras fini ton boulot. Si je te donnais un acompte, tu viendrais pas, comprend-tu, ma poupée? Si t'as pas confiance, t'as qu'à rester dans ta garçonnière, je te pleurerai pas. Mais j'ai dit vingt balles, t'auras vingt balles. La parole à Pierrot, ça vaut plus cher que sa signature. Et puis à huit heures en arrivant, pour vous donner du cœur au ventre, on vous y fera glisser un casse-croûte.

L'homme descendit de sa table, auréolé de prestige.

— Venez, — lui dit le patron du *Petit Manteau Bleu*, — je vais vous mener vers la Maubert, à présent. Au bar *Marcel*, rue des Anglais, rue des Trois-Portes. Là, c'est les mendigots. Il vous en faut combien, de figurants?

— Cent, — dit l'homme, — cent pour le premier jour. Demain cinquante, je garderai les moins tartes.

Déjà les clochards recrutés se dirigeaient vers les quais : ils côtoieraient la Seine jusqu'au bout, ce n'était pas trop tôt pour se mettre en route. Le parti le plus simple pour le Professeur était encore de les suivre, d'aller chercher son casse-croûte de ce côté-là. Et puis vingt francs!... Il les suivit. Il était parmi les derniers, le dernier peut-être; mais il suivait.

Le long du fleuve aux eaux livides, dans le petit jour, la procession des clochards se mit à cheminer, lente et vite échelonnée, comparable à ces migrations d'insectes où les plus vigoureux prennent la tête, où les plus faibles sont à la traîne.

Un peu après midi, on libéra les clochards pour une heure, en leur donnant cent sous sur leurs vingt francs. Promptement nantis de quignons de pain, voire de ronds de saucisson et de litres de vin, ils se mirent en quête d'un endroit où manger à l'écart. Mais, comme s'ils avaient bien su que leur destinée de misère survivrait à ce jour faste, et qu'il valait mieux rester fidèle à des habitudes moins précaires, c'est vers

les quais de la Seine qu'ils descendirent. Ils s'installèrent là, parmi les matériaux. Au bord de la route qui surplombait, les ouvriers des usines voisines gouaillaient en les regardant.

On rassembla les clochards d'un coup de sifflet. Ils retournèrent dans le studio, dans ce bain de lumière et de chaleur qu'ils n'avaient pas quitté de la matinée. On les aligna de nouveau le long d'un mur, en les orientant tous vers une maison artificielle où était écrit : *Soupe populaire*; on ne leur permit pas de bouger avant six heures. Parfois la lumière s'éteignait. Alors, autour d'eux, des hommes et des machines s'agitaient, se rapprochaient et s'éloignaient, mais ne les délivraient pas.

A six heures, tout s'arrêta. Quelqu'un cria : « Rassemblement à ma droite! » C'était l'homme des Halles. Il s'était fait apporter une table derrière laquelle il trôna. A ses côtés se tenaient deux agents, pour maintenir l'ordre. Quand les cent clochards se furent massés au fond du studio, Pierrot cria de nouveau sur un ton de dictateur :

— Y en a la moitié, que j'aurai besoin d'eux demain, même heure et même costume. Ceux-là, ce soir, ils auront que quinze francs, c'est pour être sûr qu'ils reviendront, ça fait que comme ça, demain ils auront vingt-cinq balles, et ce soir dix seulement, rapport à la thune de midi. C'est compris?

A cause des agents, personne ne protesta, chacun ignorant d'ailleurs s'il serait désigné pour le lendemain.

— Allez! un par un, et en douceur, sans quoi la force armée est là pour un coup.

Ce fut très long. Un jeune homme, qu'on avait entendu donner beaucoup d'ordres au cours de la journée, était venu se placer près de Pierrot, et quelqu'un avec empressement lui avait avancé une chaise. C'était lui, qui, au fur et à mesure, choisissait ceux qui devaient revenir. C'était de lui que dépendait la manne de la seconde journée, pour la moitié du troupeau. Quand arriva le tour du Professeur, comme le Professeur ne reçut que dix francs, il comprit qu'il était du second jour.

La journée du lendemain ressembla à la première, au nombre et à l'immobilité près : ils n'étaient plus que cinquante

et on les fit se mouvoir, murmurer, feindre de vouloir forcer la porte de la fausse maison. Cette fois encore, au soir, on retint cinq francs au Professeur.

Le troisième jour, le nombre des figurants avait encore diminué : ils n'étaient plus que vingt, et le Professeur n'osait croire à sa chance de compter parmi ces vingt-là. Lui qui n'échappait jamais à la guigne, c'était extraordinaire, qu'il fût passé au travers, pour les trois journées. Mais le plus extraordinaire ce fut encore qu'à la paye de ce soir-là, que chacun supposait être la dernière, le jeune homme auquel tout le monde obéissait désigna le Professeur, avec deux autres.

Il revint donc. Cela faisait le quatrième matin qu'il passait la porte du studio. Mais ses compagnons ne furent gardés que jusqu'au déjeuner. On leur donna néanmoins vingt francs.

— Et moi? — demanda le Professeur.

— Toi, — dit Pierrot, — va croûter et ramène-toi dans une heure. Le patron a besoin de toi cet après-midi. Tu peux remercier le ciel d'être si moche : tu y as tapé dans l'œil, au patron. Je lui convoque, pour jouer sa scène, quelqu'un que je suis sûr de lui, et pas un figurant, un artiste, mais non, c'est monsieur qu'il faut voir là-dedans. Qu'est-ce qu'on va devenir si c'est les frimants qui font les premiers plans?

— Écoutez, — dit le jeune homme au Professeur, quand tout le monde reparut vers deux heures, — vous allez parlez à monsieur; c'est lui qui représente l'employé chargé de vous distribuer la soupe. Vous lui direz : « Et cette soupe, il n'y en a donc pas aujourd'hui? » Il vous répondra que non, qu'il n'est pas question de soupe aujourd'hui. Vous aurez l'air désolé. C'est tout. Vous avez compris?

— Oui, — dit le Professeur.

— Répétons.

PHILIPPE HÉRIAT

(*A suivre.*)

FEMMES DU THIBET

Une exposition d'art thibétain vient de s'ouvrir au Trocadéro sur l'initiative de la direction du Musée d'ethnographie. Les objets présentés appartiennent tous aux collections de M. Jacques Bacot, le célèbre explorateur, qui, à maintes reprises, a voyagé et séjourné au Thibet. (M. Bacot est aujourd'hui professeur de thibétain à l'École des Hautes-Études.)

Alors que les pièces que l'on peut admirer depuis longtemps au musée Guimet évoquent plutôt la vie religieuse des Thibétains, l'exposition du Musée d'ethnographie nous permet de nous représenter leur vie familière. On y voit groupés en effet des poteries, des vêtements, des meubles, des étuis à plumes, des lampes, des instruments de musique, de l'orfèvrerie, des jeux — voire des harnachements de mules, etc... Ces objets, pour la plupart contemporains, dont les plus anciens, en tout cas, ne remontent pas au delà de deux siècles, — ces objets qui attestent bien souvent un art raffiné, ne nous rendent que plus curieux de connaître la vie intime des Thibétains. Nous avons eu la bonne fortune de publier ici, naguère, des études de madame David-Neel, l'héroïque exploratrice qui voyagea dix-huit ans, dans les circonstances les plus difficiles et les plus dangereuses, dans le Thibet et sur les confins du désert de Gobi. Ces études portaient sur la religion thibétaine, sur la mystique des moines et des ermites. Nous lui avons demandé aujourd'hui de bien vouloir évoquer pour nos lecteurs le Thibet le plus familier, de donner quelques aperçus sur la vie des femmes du Thibet. (N. D. L. R.)

De même que, par son aspect physique, le Thibet se distingue de tous les autres pays du monde, il se place aussi complètement à part du fait de la psychologie et des mœurs de ses habitants. Un fait particulièrement remarquable est la différence profonde existant entre le caractère des femmes thibétaines et celui des autres Orientales, notamment celui de leurs proches voisines les Chinoises et les Hindoues.

Trop d'auteurs ont dépeint ces dernières pour qu'il soit nécessaire de revenir sur ce sujet. On sait que, dans l'Inde, comme en Chine, — à part les milieux où les usages de l'Occident ont été adoptés, — soumission et effacement sont strictement enjoints aux femmes. Et voici que, contrastant avec cette passivité générale, nous rencontrons soudain une population de femmes robustes, délurées, rieuses et braves qui se campent dans la vie sociale de façon inattendue : nous avons franchi la frontière du Thibet.

Bizarrerie amusante, la langue thibétaine consacre pourtant de façon définitive l'infériorité du sexe féminin. Le mot femme se dit *kiémen* (écrit skyé dmen), ce qui signifie « naissance inférieure ». Bien mieux, les Thibétaines croient vraiment à l'infériorité de leur sexe. On naît femme, disent-elles, en punition de fautes que l'on a commises dans une vie antérieure. Une prière qui revient fréquemment sur leurs lèvres est celle-ci : « Puissé-je rejeter (dans la vie suivante) le corps féminin et renaître avec un corps mâle. » Différentes superstitions reflètent aussi l'idée de cette infériorité. Par exemple, un homme ou même un garçonnet est-il couché par terre, barrant le chemin, une femme survenant se gardera bien d'enjamber son corps pour passer; cette action constituerait un manque de respect au mâle et son châtiment serait de renaître de nouveau comme femme dans une nouvelle vie.

Mais la même femme qui vient de confesser son infériorité en paroles ou en gestes d'une humilité puérile, n'hésitera jamais une minute à se dresser en adversaire résolu devant l'homme — fût-il son mari — avec qui elle sera en désaccord. Dans le peuple, des pugilats homériques ont lieu entre individus de sexes différents et, bien qu'il ne se pique nullement de galanterie et tape de toute sa force, ce n'est pas toujours l'homme qui en sort vainqueur. S'il existe un sexe « inférieur » au Thibet, on n'y rencontre pas de sexe « faible ».

Tous les villageois thibétains soumis à la corvée de portage la doivent à tour de rôle, les femmes comme les hommes. Les fardeaux se tirent au sort d'une façon originale. Chaque porteur ou porteuse détache une des jarretières serrant ses hautes bottes de feutre et la jette à terre mêlée à celles de ses camarades. Le chef du village saisit ensuite ces jarretières une à une

au hasard dans le tas et les lance, à mesure, sur les différents fardeaux. Chacun doit se charger du ballot sur lequel sa jarretière est tombée. Aucune différence de poids n'est faite en faveur des femmes et celles-ci ne songent pas à le demander, n'en n'éprouvant pas le besoin.

Il est permis de croire que la conscience qu'elles ont de leur force physique contribue à neutraliser, dans la pratique, leur croyance en l'infériorité de leur sexe.

Diverses coutumes, telles que la polyandrie et la liberté sexuelle assez étendue dont elles jouissent, tendent aussi à accentuer la hardiesse naturelle des Thibétaines.

Je m'empresse de dire que les mœurs des Thibétains ont été fort mal représentées par des auteurs qui en parlaient par ouï-dire ou qui n'avaient coudoyé que des gens du bas peuple à la frontière du Thibet. La liberté sexuelle dont je parle n'est pas du dévergondage. Les Thibétains ne sont pas un peuple sensuel, ils ignorent cette science des jeux érotiques que les Hindous ont si minutieusement approfondie en des traités figurant parmi leurs livres canoniques. L'amour physique leur paraît une chose très simple, naturelle entre toutes, et de minime importance. Les drames passionnels sont inconnus chez eux : nul Thibétain, nulle Thibétaine ne songe à tuer l'infidèle qui l'abandonne ou l'époux qui se permet des distractions extra-conjugales. L'esprit commercial inné en eux leur inspire une conduite moins violente et plus profitable. N'étant pas aveuglés par la rage sensuelle, ils se trouvent aptes à discuter froidement le montant de la compensation qui leur semble équitable. Tout peut se régler, au Thibet, par le paiement de dommages et intérêts. La femme adultère, le mari volage et leurs complices en doivent au conjoint qui est partie lésée dans l'affaire. Ce sont les chefs du village, ou une juridiction plus haute s'il s'agit de gens de condition élevée, qui fixent le montant de l'indemnité. Celle-ci est âprement discutée par la pécheresse et par le libertin. Des arguments d'une crudité naïve et savoureuse émaillent leurs curieux plaidoyers. Le Tribunal les a entendus maintes fois et y demeure insensible : justice doit être faite, et, comme il y a eu scandale, en plus de l'indemnité à verser au plaignant ou à la plaignante, une amende est infligée. Celle-ci consiste en un banquet offert

à tout le village. Les coupables en supportent les frais et s'y régalent, d'ailleurs, avec leurs invités. Ensuite, la réconciliation est obligatoire.

Les femmes n'ont pas toujours la patience d'attendre les effets de cette justice légale et s'adjugent souvent des arrhes prélevées de vive force chez leur rivale, emportant une robe, un bijou, ou un tapis. Ceci sans compter les coups de bâton ou de griffes — et les ongles de certaines Thibétaines rivalisent en longueur avec ceux des tigres — qu'elles infligent à l'époux ou à l'amant coupable et à sa complice, s'il y a flagrant délit.

Tous les régimes matrimoniaux sont légaux au Thibet : monogamie, polygamie et polyandrie peuvent y être légitimement pratiqués suivant le goût de chacun. Pourtant, les Thibétains se conforment d'ordinaire aux coutumes habituelles de la région où ils vivent.

La monogamie est la règle au Thibet oriental. La polygamie n'y est guère admise que dans le cas où la première femme épousée reste stérile. Le second mariage peut être légal et donner lieu à la rédaction d'un contrat et à une fête nuptiale, ou bien être une union libre.

Dans le centre du Thibet, la polyandrie est en faveur et même une certaine promiscuité limitée au cercle des parents par alliance.

La polyandrie légale est réglementée comme suit : au cours de la cérémonie du mariage, les noms des frères cadets du marié peuvent être énoncés comme époux-associés, et, la mariée y consentant, elle devient la femme commune et légitime de tous les partenaires de cette association conjugale. Il est à noter qu'un frère aîné ne peut jamais partager les droits maritaux de son cadet lorsque ce dernier est l'époux en chef.

Par les soins de leurs parents qui ont fait figurer leurs noms dans l'acte de mariage, des hommes absents à l'époque des noces de leur frère aîné ont parfois eu, à leur retour, la surprise de se voir pourvus d'une épouse. Le consentement du cadet n'est pas obligatoire. Comme il lui est loisible de prendre une autre femme pour son compte personnel, sa situation n'est pas sans remède. Cependant l'offense faite ainsi à la femme commune est quelquefois fortement ressentie par elle et donne lieu à d'interminables et pittoresques querelles. Dans

un de mes livres[1] j'ai raconté en détail un cas de ce genre.

Légalement, les frères seuls ont des droits sur l'épouse polyandre, mais, dans la pratique, les cousins germains des maris sont parfois tolérés comme associés occasionnels. L'usage, au Thibet, est du reste de dénommer ceux-ci « frères » et de les tenir, en tout, pour tels. Le mariage entre cousines et cousins germains est regardé par les Thibétains comme un abominable inceste. Ils ont une horreur profonde des unions, légitimes ou non, qui, suivant leur expression, « mêlent le même sang ». Des cousins au cinquième ou au sixième degré leur paraissent encore trop proches parents pour pouvoir être époux sans offenser la morale. Par contre, il n'est nullement défendu à un père d'épouser la veuve de son fils. Bien que le cas soit rare, il est également permis à un homme d'avoir, à la fois, pour épouses une mère et sa fille, cette dernière étant née d'un précédent mariage. Les « sangs » étant différents, les Thibétains ne voient en cela rien de répréhensible.

Comme je l'ai dit, en dehors des unions conformes au code du pays, une certaine promiscuité est tolérée entre parents par alliance : ainsi certains hommes inclinent à s'attribuer des droits sur leurs belle-sœurs. Celles-ci, pour peu que le galant leur plaise, ne se montrent pas toujours sévères. Elles ne se croient du reste pas répréhensibles et, souvent, l'épouse légitime admet ce partage.

La femme qui accorde ses faveurs à son beau-frère est même, parfois, mue par une louable affection pour sa sœur et, en remplaçant celle-ci en certains cas, elle ne vise qu'à empêcher son mari de prendre une étrangère pour maîtresse.

Une noce à laquelle j'assistai fut troublée par un incident de ce genre. Le héros de l'affaire était un robuste gars à la physionomie avenante; pour une raison quelconque, sa femme n'avait pas pu l'accompagner, mais la sœur cadette de celle-ci se trouvait présente.

Peut-être avait-elle promis à son aînée de surveiller de près son jeune mari, peut-être s'était-elle donné elle-même cette mission : ceci ne fut pas expliqué, mais les faits révélèrent ce qu'elle avait projeté. Suivant la coutume thibétaine, la nuit venue, des tapis avaient été étendus sur le plancher

1. *Parmi les Mystiques et les Magiciens du Thibet*, Plon, Paris.

de la salle du festin et les invités, tout habillés et pourvus de couvertures, s'étaient couchés pour dormir. La belle-sœur du joli garçon attendait ce moment. Elle se proposait de se glisser sous la couverture de celui-ci, bien décidée à ne pas le quitter de la nuit et à l'occuper de telle façon qu'il n'ait pas le loisir de laisser vagabonder ses pensées vers l'une ou l'autre des jolies femmes venues à la noce. Mais lorsque, dans les ténèbres, elle atteignit, en rampant, l'endroit où elle avait vu son beau-frère installer sa couche, elle ne trouva qu'une couverture et un tapis délaissés.

Les Thibétaines ont, naturellement, un flair de policier. Quels indices mirent la jeune femme sur les traces du fugitif? Elle seule eût pu le dire. Quoi qu'il en soit, peu après, des vociférations s'élevèrent dans la nuit. Ceux d'entre les invités que l'ivresse n'avait pas rendus tout à fait sourds aux bruits de ce monde allumèrent des branches résineuses aux cendres rougeoyantes du foyer et se précipitèrent au dehors.

Alors, nous aperçûmes, gesticulant devant la porte d'une maison voisine, la sœur de l'épouse absente qui administrait une magistrale correction à une autre femme, s'interrompant à peine pour écarter, d'un leste coup de pied, son beau-frère qui cherchait timidement à intervenir.

On sépara les combattantes, mais non pas avant que la sœur vengeresse n'ait eu le temps d'arracher du cou de sa victime un ornement en argent qu'elle voulait donner, comme première compensation, à la femme légitime du coupable.

Ce dernier n'en menait pas large, pas plus que sa complice, dont le mari, ignorant son infortune, cuvait en ronflant l'alcool absorbé dans la journée. Le lendemain, tous deux devraient comparaître devant les chefs du village. Des amendes leur seraient infligées et, presque certainement, pour avoir troublé la noce, ils devraient faire les frais d'un nouveau banquet à offrir aux mariés, à leur famille et à leurs invités. Je voyais un sourire malin s'esquisser sur les lèvres de quelques-uns de ceux-ci. Les jours de bombance allaient se prolonger. « Bénie soit la belle-sœur! » pensaient-ils.

A part les veuves riches ou les femmes que la générosité de leurs amants ont pourvues de biens enviables, nulle Thi-

bétaine n'a à craindre d'être épousée par intérêt, car, au lieu de toucher une dot, le fiancé doit payer le prix de sa femme aux parents de celle-ci.

Ce prix, dénommé *nou rin* (prix de l'allaitement), est considéré comme une compensation équitable offerte aux parents, pour la peine qu'ils se sont donnée et les dépenses qu'ils ont faites pour élever la jeune fille qui va leur être enlevée au profit d'une autre famille. Il est âprement discuté par les deux parties, souvent par des oncles des futurs époux, et, sans y mettre de malice, les braves villageois introduisent dans le débat les arguments qui leurs sont familiers en traitant les ventes et les achats de bétail :

« Que manque-t-il à cette fille? » entend-on dire. « N'est-elle pas bien complète? — Avez-vous vu ses belles dents saines et ses joues roses? — A-t-elle l'air malade ou incapable d'avoir des enfants?... »

Ce à quoi un oncle de l'amoureux pourra objecter trop d'embonpoint ou une trop grande maigreur, selon le cas, des dispositions reconnues à la paresse ou au bavardage. Mais il fera surtout un tableau exagéré de la vie agréable qui attend la future épouse dans son nouveau foyer. Il vantera la richesse des futurs beaux-parents et tâchera, ainsi, d'attendrir le cœur de la mère et d'arracher au père une concession sur le prix demandé, afin d'amener la conclusion d'un mariage qui assurera le bonheur de leur enfant.

Les jeunes filles tirent orgueil d'être estimées à un haut prix. Les sacrifices pécuniaires faits pour les obtenir leur sont un témoignage d'amour et dénotent, à leurs yeux, la valeur que leur attribuent les parents de leur fiancé.

La coutume occidentale de verser de l'argent à un homme en même temps qu'on lui donne une jeune fille en mariage paraît ridicule et choquante à tous les Thibétains. Ceux à qui j'en parlais s'en gaussaient et en déduisaient que les femmes de nos pays devaient être peu désirables, puisqu'il fallait rétribuer ceux qui les épousaient comme s'il s'agissait, pour eux, d'accomplir une besogne désagréable.

En vérité, la fiancée thibétaine reçoit bien une dot, mais celle-ci constitue sa fortune personnelle et son mari n'a pas le droit d'en disposer.

La liberté dont jouissent les femmes thibétaines fléchit sur un point. En général, elles ne choisissent pas leur mari, leurs parents s'en chargent. Les plus affectueux de ceux-ci consultent néanmoins leur fille et, en cas de répugnance trop marquée de sa part, ils renoncent souvent à lui imposer l'époux de leur choix. D'autres, cependant, se montrent moins conciliants et contraignent la jeune fille à leur obéir. Dans les familles nobles les alliances de pure convenance sont quelquefois discutées à distance et les fiancés ne se voient point avant le jour de leur mariage.

Le divorce permet à la femme mariée de recouvrer sa liberté, mais il ne lui est pas toujours aisé de l'obtenir. Le mari qui a payé son épouse tient, si elle se sépare de lui, à s'en faire restituer le prix. D'autre part, les parents qui l'ont reçu ne sont guère disposés à effectuer cette restitution. De là des pourparlers interminables. Au cours de ceux-ci, les beaux-parents offrent quelquefois à leur gendre de prendre une sœur de sa présente épouse en échange de celle-ci. S'il accepte, aucune restitution ne sera nécessaire.

En d'autres circonstances, la dame en instance de divorce pourra trouver un homme désireux de l'épouser qui remboursera au premier mari ce qu'elle lui a coûté. Ces négociations, si ardues et si âpres qu'elles puissent être, ne donnent jamais lieu à des drames.

L'union libre est très pratiquée au Thibet et tenue pour parfaitement honorable. Elle est souvent préférée lorsqu'il s'agit du second mariage d'une veuve ou d'une divorcée. Beaucoup de membres du clergé, appartenant aux sectes des « bonnets rouges » à qui le mariage est permis, se passent aussi de la célébration légale de leur union. Quant aux lamas tantriques, dont la règle est d'avoir une compagne, ils n'accomplissent jamais les formalités ordinaires du mariage légal. Une cérémonie particulière d'initiation, célébrée par le maître spirituel du lama, unit celui-ci à la femme qui devient son associée pour la vie. Cette forme d'union est indissoluble et impose aux époux l'obligation d'une stricte fidélité réciproque. Il s'agit d'ailleurs, ici, d'une sorte de sacrement; le but de l'union est d'ordre mystique, ce n'est point la fondation d'une famille.

Il n'existe, au Thibet, ni prostituées professionnelles, ni maisons spécialement réservées à la débauche. Les femmes de commerce facile n'y manquent point, mais elles restent toujours parfaitement libres de choisir leurs amants ou de renoncer à en accepter, si bon leur semble. Presque toutes finissent par se marier légalement ou librement et la conduite qu'elles ont tenue dans leur jeunesse n'est guère considérée avec plus de sévérité que celle d'un homme dans le même cas. Bien que les plateaux de la balance n'y soient pas tout à fait en parfait équilibre, le Thibet n'est pas très éloigné d'avoir réalisé l'unité de morale pour les deux sexes.

Épouses légitimes ou libres compagnes, les femmes thibétaines occupent une place importante dans la famille et y ont leur franc parler. La plupart d'entre elles sont pourtant illettrées, car il n'y a pas, au Thibet, d'écoles à l'usage des filles. Les garçons ne sont, du reste, guère mieux pourvus qu'elles. En dehors des collèges monastiques, qui n'admettent que les novices moines, et de certains cours spéciaux, suivis par des jeunes gens de familles nobles ou riches, en vue de devenir de hauts fonctionnaires, il n'existe aucune sorte d'enseignement public. Les parents aisés font appel à des maîtres privés pour instruire leurs enfants; les filles suivent alors les leçons avec leurs frères. Ceux qui ne peuvent pas faire les frais d'entretenir un précepteur chez eux ou de faire venir un professeur à leur domicile, envoient leurs fils chez un maître et, dans ce cas, il est rare que les fillettes les y accompagnent. Leur mère les garde près d'elle pour l'aider dans les travaux du ménage.

Ce que l'on enseigne aux filles se réduit, en général, à peu de choses. Lire, écrire assez correctement pour rédiger une lettre sur un sujet ordinaire, ce qu'il faut d'arithmétique pour tenir les comptes du ménage, des fermages, d'un petit négoce ou des prêts faits avec intérêt : le bagage de connaissances séculières ne dépasse pas ce programme chez les plus instruites des femmes laïques.

La très vive intelligence dont sont douées beaucoup de Thibétaines compense leur ignorance. Elles semblent deviner ce qu'elles n'ont pas appris. Elles excellent, surtout, à tenir dans leur mémoire toutes sortes de comptabilités com-

pliquées, car il est peu d'entre elles, quelle que soit leur condition sociale, qui ne trafiquent pas d'une manière ou d'une autre.

La loi du pays établit une certaine séparation de biens entre les époux. Séparation à l'avantage de la femme, car l'usage est que celle-ci jouisse en commun avec son mari des biens de celui-ci, tandis que, lui, n'a aucun droit sur la propriété personnelle de sa femme ni sur les revenus qu'elle peut en tirer.

Au Thibet, les filles sont exclues de l'héritage paternel. Il ne s'ensuit pas qu'elles soient dénuées de fortune personnelle. Si elles n'héritent pas de leur père, par contre l'héritage de leur mère leur appartient entièrement, leurs frères n'y ayant pas droit. De plus, comme les parents savent qu'à leur mort, leurs filles n'auront point de part dans le bien familial : terres, habitations, bétail, etc., ceux qui en ont les moyens les pourvoient de leur vivant, au moyen de cadeaux. Non seulement ils leur donnent des bijoux, mais aussi des bestiaux et de l'argent. Ce capital devient la propriété personnelle de la fillette qui le reçoit et, lorsqu'elle se marie, il constitue la base de ses revenus privés.

Le sens des affaires s'éveille de bonne heure chez les Thibétaines; elles n'attendent pas d'être mariées pour faire valoir leur pécule. Dès qu'elles possèdent, en propre, la moindre des choses, elles s'efforcent d'en tirer du profit. Parmi les fillettes appartenant à des familles aisées, on en rencontre fréquemment, qui, à l'âge de treize ou de quatorze ans, prêtent déjà de l'argent ou des semences à intérêt, font un petit commerce de bestiaux, de laine et de beurre. Les transactions se font, bien entendu, au logis de la jeune fille, où les emprunteurs et les acheteurs se présentent, mais, à part quelques conseils qu'elle peut demander à sa mère, si bon lui semble, l'apprentie négociante est complètement libre de conduire ses affaires à son gré et d'employer ses bénéfices comme elle le désire.

Peu de femmes cessent ce commerce quand elles se marient. En général, elles l'étendent au contraire, acquérant des propriétés immobilières et, tout en vivant sur le bien de leur mari, elles se constituent une fortune indépendante, qui leur restera en cas de divorce, et qu'elles légueront à leurs filles.

En plus de ces commerçantes-amateurs une large portion de la population féminine du Thibet trafique réellement, par profession. Presque tout le commerce de détail du Thibet est aux mains des femmes. Les hommes se réservent la conduite des caravanes transportant les marchandises et la gérance des comptoirs à l'étranger, en Chine, en Mongolie, dans l'Inde.

Si leurs filles se montrent de bonne heure âpres au gain, avisées et retorses en affaires, les parents thibétains — surtout les paysans — ne se privent pas d'user envers elles de ruses malicieuses, lorsqu'ils voient la prospérité de leur ménage solidement établie.

La coutume du pays veut que, lorsqu'une fille mariée dans un autre village — ceux-ci sont clairsemés dans les vastes solitudes du Thibet — rend visite à ses parents, elle leur apporte des cadeaux. Ceux-ci sont, ordinairement, en nature et consistent en grain, farine, beurre, fromage, etc. Suivant les régions, quelques carcasses de mouton séché ou bien un ou deux porcs, peut-être aussi quelques pièces d'étoffe tissée à la maison figurent parmi les présents.

En retour, la jeune femme ne doit pas s'en retourner chez elle les mains vides. Nul père, nulle mère n'oserait se dérober à l'obligation, consacrée par l'usage, de lui faire à son tour un cadeau. La valeur de ce dernier se mesure à l'importance de celui qu'ils ont reçu eux-mêmes, étant bien entendu qu'il n'en représentera que la moitié ou le quart. Et c'est ici que certains montrent leur astuce.

« Ma fille, dit un bon fermier, ce veau est à toi, je te le donne. Il est encore trop jeune pour pouvoir être déjà séparé de sa mère. Je le garderai donc, ici, pour toi. Tu l'emmèneras l'année prochaine, quand tu reviendras nous voir. » Quelques bagatelles et des provisions de route pour la jeune femme et pour les servantes qui l'ont accompagnée vont, maintenant, suffire. Un cadeau a été fait. Bien qu'il ne la suive pas, la visiteuse a *reçu* un veau. L'année suivante elle retournera voir ses bons parents. Eût-elle même des raisons sérieuses de différer sa visite, la pensée qu'elle doit aller chercher *son* veau l'incitera à faire le voyage. Elle est intéressée, elle aussi, et les vieux ne l'ignoraient pas en préparant leur appât.

Autant par ostentation que par amour filial, leur chère enfant leur apportera de nouveau le tribut qu'ils escomptent. *Son* veau a grandi, elle l'emmènera à son départ. Il aura, comme cadeau, satisfait aux exigences des deux visites et les fermiers, ayant reçu, deux fois, les témoignages palpables de la générosité affectueuse de leur fille, n'auront point fait une mauvaise affaire.

Intelligentes et hardies, les femmes thibétaines ont fourni à leur pays un certain nombre de chefs de tribus et de princesses féodales qui surent régner en des temps agités et tenir sous leur domination des hordes guerrières. Émule de ces braves châtelaines, une femme continue encore, de nos jours, à grouper en une sorte de fédération, sous son autorité, les différentes tribus des Gologs. Celles-ci occupent, au nord-est du Thibet, une vaste partie de territoire herbeux s'étendant des sources du fleuve Jaune jusqu'à la frontière chinoise.

Les Gologs sont célèbres comme brigands. En bandes nombreuses composées d'hommes bien armés, ils croisent sur le parcours des grandes caravanes. Malheur à celles qu'ils rencontrent : marchandises et bêtes de charge, ces pirates du désert saisiront tout.

Je serais pourtant ingrate si j'omettais d'ajouter que, ne conduisant aucune caravane qui pût les tenter, j'ai passé un été délicieux parmi eux, sur les bords des grands lacs Oring et Noring. Au Thibet, le brigandage est une sorte de chevalerie barbare; ceux qui le pratiquent en éprouvent plus de fierté que de remords. Individus dangereux, ces héros des solitudes thibétaines ne manquent pas d'une noblesse spéciale, et qui les connaît bien ne peut les mépriser.

Or donc, depuis plusieurs siècles, la reine des Gologs est une femme qui est considérée comme l'avatar d'une déité. Elle se marie et, invariablement, donne naissance à un seul enfant : une fille qui lui succède. Ainsi se continue cette curieuse dynastie féminine au milieu des tentes noires et des troupeaux, sur les hauts plateaux des Chang Tang.

En plus des femmes qui ont ouvertement affirmé leur valeur, des centaines d'autres ont exercé une grande influence au Thibet dans le rôle plus discret de conseillère. Peu de maris thibétains négligent de demander l'avis de leur femme avant

de prendre une décision importante. Cette collaboration habituelle des époux s'étend même aux affaires publiques et les plus hauts fonctionnaires consultent souvent leur femme sur les questions concernant l'exercice de leur charge.

On entend parfois dire, par dénigrement, dans nos pays que la religion est « l'affaire des femmes »; il serait impossible de tenir ce propos en Asie. De toute évidence les idées religieuses, la vie spirituelle y sont spécialement le domaine des hommes. Le Thibet ne fait point exception. Ses femmes peuvent bien s'être fait une place importante dans la vie sociale laïque, elles n'en restent pas moins à l'écart du monde religieux ou n'y occupent qu'une situation effacée.

Comparativement au nombre des moines (certains monastères comptent de huit à dix mille membres), celui des religieuses est minime et l'on trouve rarement parmi elles l'érudition scolastique que possèdent les lamas gradués des grands collèges monastiques.

Aucune restriction ne barre pourtant aux Thibétaines l'accès de la vie religieuse, mais elles n'y sont guère portées. Une dévotion routinière et superstitieuse leur suffit. Quelques-unes, érudites philosophes ou mystiques, ont pourtant toujours fait exception, mais de nos jours, comme dans les siècles passés, on les rencontre plutôt en dehors des couvents, parmi ces étranges dames-ermites vivant seules au désert dans des huttes ou des cavernes autour desquelles les neiges hivernales dressent, pendant des mois, un rempart impénétrable. Une atmosphère de mystère entoure ces *naldjormas* rarement entrevues; à la vénération qu'elles inspirent s'ajoute une crainte superstitieuse. Les bonnes gens des villages et les pasteurs des solitudes hésitent à les reconnaître pour de véritables femmes, semblables à leurs épouses et à leurs sœurs. Ne sont-elles pas plutôt de la race des *Khadomas*, ces mères-fées à la fois bienveillantes et redoutables, dont les yeux lancent des éclairs qui réduisent en cendres ceux qui les offensent?

Elles passent pour être versées dans les plus secrètes des doctrines mystiques et, attirés par cette réputation, des hommes, des femmes avides d'un savoir que ne dispensent point les professeurs mitrés des collèges officiels, gravissent

parfois les sentiers vertigineux qui montent vers leur cellule d'ascète perdue dans les nues.

L'on raconte que des prodiges surgissent devant ces aspirants-disciples. Certains s'égarent en marchant vers l'ermitage qui fuit devant eux à mesure qu'ils avancent. D'autres rapportent qu'ils ont atteint un palais enchanté où la dame anachorète est servie par les génies des montagnes. Quelques-uns reviennent les yeux étrangement éclairés par une flamme intérieure et muets sur ce qu'ils ont appris... Et d'autres ne reviennent pas. Surpris par la nuit près de quelque haut col, ils demeurent raidis par le gel, sur le bord du chemin, tragiques statues de pèlerins en marche vers leur rêve.

Des légendes se créent ainsi et s'enchevêtrent autour de la *naldjorma* impassible, plongée dans la contemplation de choses qu'elle seule discerne.

Saintes dames-ermites, humbles pèlerines cheminant seules par les âpres sentiers des forêts vierges et des hauts plateaux désertiques, discrètes Egéries, habiles commerçantes, de maintes façons les femmes thibétaines fournissent des preuves évidentes d'une énergie peu commune. S'il est vrai, comme certains l'affirment, que l'avenir d'une race dépend des qualités de ses femmes, le petit peuple thibétain, devenu aujourd'hui insignifiant, peut espérer le réveil de sa vigueur assoupie et des jours plus glorieux.

ALEXANDRA DAVID-NEEL

L'HISTOIRE

L'éternelle Égypte. — Sur les pontons de Cadix.
Un siècle d'expériences constitutionnelles.
L'histoire écrite par les poètes.

Le pays du monde qui a la plus longue histoire est assurément l'Égypte. Il y a une Égypte civilisée depuis 5 000 ans avant Jésus-Christ. Et le plus extraordinaire, c'est que l'Égypte à cette époque a déjà la forme qu'elle gardera pendant des millénaires. Que sont les plus anciennes ruines de la Grèce et de Rome à côté des Pyramides, qui ne sont pas des ruines, et qui précèdent d'une douzaine de siècles le palais de Minos et les tombeaux de Mycènes? L'Égypte, dans notre monde changeant où tout apparaît transitoire et quasi momentané, représente la stabilité, la durée, presque l'éternité. Elle est d'un bon exemple pour l'humanité. C'est pourquoi elle mérite les honneurs de la grandiose publication qui lui est consacrée : *Histoire de la Nation égyptienne*. Les deux premiers volumes ont paru, il y en a six de prévus. Elle est éditée sous le patronage du roi d'Égypte, Fouad Ier, et sous la direction de M. G. Hanotaux, dans la même forme et à la même librairie que l'*Histoire de la Nation française* (Plon). On peut dire qu'elle sera complète car elle va de la préhistoire à l'époque tout à fait contemporaine (1926).

Le premier volume s'ouvre par une introduction de M. Hanotaux, esquisse de l'œuvre tout entière. Cette vue à vol d'oiseau

est suivie d'une étude de géographie physique, historique et humaine, par M. Ch. de la Roncière, qui explique bien des choses dans le passé comme dans le présent. Tout homme civilisé sait, depuis Hérodote, que « l'Égypte est un don du Nil ». Elle l'est toujours et même plus que jamais. Le Nil n'a jamais été aussi utilisé. L'oracle d'Ammon, consulté pour savoir où finissait l'Égypte, avait donné cette définition : « C'est le pays que couvre le fleuve dans ses débordements; tous ceux qui boivent son eau au-dessous d'Éléphantine sont ses enfants. »

Le Nil était mieux connu des anciens qu'on ne l'a cru pendant longtemps. Aristote le fait sortir des « Montagnes d'Argent », ce qui répond au Nil Bleu venu d'Éthiopie. Ératosthène (IIIe siècle av. J.-C.) soupçonne l'existence des lacs équatoriaux d'où sort le Nil Blanc. Strabon nous parle de ces lacs et de leurs deux émissaires. Les centurions envoyés par Néron pour tirer au clair toute cette affaire ont remonté jusqu'au Bahr-El-Gazal. Leur description du marécage infini, aussi difficile à traverser en bateau qu'à pied, ne permet pas le doute. Le grand géographe Ptolémée, au siècle suivant, connaît le lac Coloé d'où sort l'Astapus, aujourd'hui le lac Tsana d'où sort le Nil Bleu, et il note sur sa carte les deux lacs équatoriaux, aujourd'hui Victoria et Albert-Édouard, à leur latitude exacte. Il indique même qu'on a pu les atteindre en partant de la côte, ce qui sera justement le cas des explorateurs qui les retrouveront au XIXe siècle.

Malheureusement, Ptolémée admet, parmi les affluents considérés comme sources du Nil, le Gir et le Nigir, venus de l'ouest, ce qui va tout désorienter. Cette erreur, qui est déjà en germe dans Hérodote, avait trouvé un partisan redoutable. Pline l'Ancien raconte en détail que le roi Juba, fils du suicidé de Thapsus et roi de Numidie par la grâce d'Auguste, avait fait faire des recherches qui confirmaient cette hypothèse. Le roi Juba était un compilateur infatigable, mais totalement dénué d'esprit critique. Pline l'Ancien n'en a pas davantage, bien que plus réellement érudit. On s'est égaré sur cette fausse piste pendant des siècles. Le grand géographe arabe, Idrîsi, qui vit à la cour normande du roi de Sicile Roger II, ferme ce cercle vicieux. Il connaît l'existence du troisième lac équatorial, qui est notre lac Albert, mais en fait sortir une

branche occidentale du Nil pour la déverser dans l'Atlantique, en combinant le cours du Niger avec l'embouchure du Sénégal. Tout cela fut adopté comme un dogme jusqu'aux découvertes modernes. Le Nil, en rentrant dans ses limites, est redevenu plus proprement égyptien.

Faisons comme lui. Rentrons au pays des pharaons. C'est l'objet du second volume, dû à M. Alexandre Moret, le plus autorisé des égyptologues. M. Moret avait déjà traité le même sujet dans la collection Berr (*L'Évolution de l'humanité*), il y a six ans. L'égyptologie fait chaque jour de tels progrès qu'il est intéressant d'en voir le résultat, même en si peu de temps. Prenons par exemple l'invasion des Hyksos. L'historien juif Josèphe nous a conservé le récit de Manéthon, parce qu'il y rattache l'entrée des Hébreux en Égypte à l'époque de Joseph. Ces Hyksos sont, dit Manéthon, des « rois pasteurs ». Cette étymologie n'est plus acceptée. En réalité, ce terme désigne les étrangers ou plutôt le chef des étrangers (heq khoset). Mais que sont ces étrangers? Les textes égyptiens les désignent simplement par le nom vague d'Amou, c'est-à-dire « Asiatique ». Leurs nécropoles ont révélé des types divers, pas tous sémitiques. Leurs noms sont également de sources variées, leur armement indique une maîtrise des métaux (bronze et fer) que n'avaient pas encore les Égyptiens, restés aux épieux, haches, flèches à pointes de silex ou de cuivre. Les Hyksos ont des chars de guerre attelés de chevaux. Leur dieu Seth, égyptien mais adversaire de Râ et d'Osiris, « personnifie le Mal, l'orage, le désert, les pays étrangers ».

Si ces Hyksos n'avaient été que les peuples pasteurs limitrophes, ces Cananéens tant de fois battus par les Pharaons, ils n'auraient pas submergé le delta. Ils sont quelque chose de plus. L'invasion des Hyksos en Égypte est le contre-coup des grandes migrations causées par les luttes entre les Hittites et les populations de l'Iran ou de la Haute-Mésopotamie. La frontière égyptienne est forcée par une cohue de fugitifs, encadrés d'éléments guerriers, également fugitifs mais restés combatifs. Ils s'installent dans la Basse-Égypte d'où ils seront chassés par les pharaons de Thèbes. Leur domination n'est donc que temporaire. A-t-elle duré cinq siècles, comme Josèphe le dit ou le fait dire à Manéthon? En tout cas, il en resta une

conséquence durable et capitale. Les Égyptiens sont arrachés à leur splendide isolement, ils seront désormais mêlés aux affaires asiatiques, ils devront se prémunir contre de nouvelles invasions toujours possibles, ils devront se couvrir d'un glacis qui est la terre de Canaan et la Syrie. Ce n'est pas seulement pour avoir des bois de constructions navales qu'ils s'intéressent au Liban.

Les pharaons auront désormais des guerres, des mariages, des alliances hors d'Afrique; les Ramsès feront campagne en Syrie, seront aux prises avec les Hittites, les Assyriens et beaucoup d'autres. L'Égypte n'est plus toute dans la vallée du Nil, elle a le doigt dans l'engrenage méditerranéen. Les archives d'El-Amarna et de Boghaz-Keui nous ont livré une foule de traités et surtout de correspondances matrimoniales. Les rois d'Égypte épousent, en gage de paix, des princesses étrangères, mais non à titre de revanche, car, pour les princesses égyptiennes de la grande époque, ce serait une mésalliance que d'épouser un souverain étranger. Le type même des pharaons est influencé par ces mélanges de races. La reine Nefertiti est charmante, fine, piquante, sans rien d'égyptien. Son mari Aménophis est très féminin. Cette politique matrimoniale ne va du reste pas toute seule. Amenophis III demande pour son harem une fille du roi de Babylone. L'autre refuse, prétendant que sa sœur, envoyée déjà à Aménophis dans les mêmes conditions, a disparu. On en a présenté une autre à ses messagers, qui ne l'ont point reconnue et à qui elle n'a pas dit un mot. Le pharaon riposte que les messagers étaient des hommes de rien, à qui une princesse de ce rang ne pouvait parler. On se chamaille même sur les dots et les cadeaux. Le Babylonien se plaint de ce que sa sœur, si sœur il y a encore, ne lui envoie aucun cadeau, tandis que ses filles mariées à d'autres potentats l'en ont comblé. A quoi le pharaon réplique ironiquement : « Vraiment!... Quand tes filles possèdent quelque chose, elles te l'envoient. Mais que possédait-elle donc, ta sœur? » Il faut croire que sa dot n'avait pas mobilisé une caravane.

... Je voudrais en avoir dit assez pour vous donner envie de lire le gros *in-quarto* de M. Moret qui, à force d'être vivant, est hautement amusant.

***

Voici un livre qui tient plus qu'il ne promet. Le titre, *Geôles et Pontons d'Espagne* (Nouvelles éditions latines), semble annoncer un travail d'intérêt réel, mais limité. Il s'agit des traitements subis par l'armée de Dupont après la capitulation de Baylen. Tout le monde sait que cette capitulation prévoyait le rapatriement des trois divisions prisonnières, par voie de mer, comme ce sera le cas pour l'armée de Junot après la capitulation de Cintra. Mais la junte révolutionnaire de Séville refusa de reconnaître et d'appliquer la convention signée, après le fait accompli. Les 17 000 prisonniers, dont une grande partie étaient blessés ou malades, furent internés à Cadix sur de vieux bâtiments de guerre transformés en pontons. Ce manque de parole s'explique, sans se justifier, par le caractère de férocité réciproque que la guerre avait pris dans la péninsule.

Jamais on ne l'a décrit avec autant de précision. M. Geisendorf-Des Gouttes y a été amené par une voie qui n'est pas celle de l'histoire. Il est de ceux qui, en Suisse, ont prêté leur concours aux œuvres de rapatriement et d'hospitalisation des grands blessés et des internés civils, au cours de la dernière guerre. Il a été président de « la Commission romande des Internés ». Le spectacle des souffrances subies par les captifs de guerre l'a amené à étudier la situation qui leur est faite par la législation et par les mœurs. Elle est réglée d'une façon empirique plus que juridique. Les exemples du passé ne sont pas encourageants : encore faut-il les bien connaître.

M. Geisendorf-Des Gouttes a entrepris un travail de longue haleine sur « les Prisonniers de guerre sous le Premier Empire ». Le présent volume en est le début. Il nous fait assister aux événements qui ont amené la capitulation de Baylen et à l'enfer des pontons de Cadix. Nous suivrons plus tard les survivants dans les Baléares et aux Canaries. « Il faut espérer, dit M. Guglielmo Ferrero dans la préface, que ce livre, composé avec la laborieuse patience de l'érudit et écrit avec l'impartialité de l'honnête homme, aidera à empêcher que de pareilles horreurs reviennent. »

Certes, nous sommes là dans des conditions extraordinaires.

Les Espagnols ne défendaient pas seulement leur indépendance, ils défendaient leur foi qu'ils croyaient attaquée. C'est ce qui donne à leur résistance une âpreté qui rappelle la lutte contre les Musulmans, et même avec plus de sauvagerie. Les cruautés à l'égard des isolés, des blessés, des malades qui restent ou qui tombent entre leurs mains, sont effroyables. M. Geisendorf-Des Gouttes en donne des exemples établis par des documents de première main, émanant de témoins oculaires dont beaucoup ne sont pas français. Ils sont incontestables. Les Français de leur côté ripostent sans ménagement et la riposte tombe bien souvent sur des innocents. Ce qui montre à quel point les esprits sont déchaînés, c'est que le clergé espagnol lui-même, sauf quelques exceptions dans le clergé séculier, ne cherche ni à prêcher ni à pratiquer la plus élémentaire charité. Les secours de la religion comme les honneurs de la sépulture chrétienne sont refusés aux malheureux qui expirent sur les pontons, au vu et au su des autorités espagnoles. La « barque à Caron », qui emmène les cadavres du jour où on renonce à les jeter à la mer parce que la baie en est infectée, est on ne peut plus grossièrement laïque.

L'évocation de ces scènes d'horreur ne nous tente pas. Mais, à côté d'elles, M. Geisendorf-Des Gouttes jette des traits de lumière sur la capitulation de Baylen elle-même. Nul ne croit plus que Dupont, un des meilleurs divisionnaires de l'armée française, un maréchal en expectative, ait capitulé par lâcheté, par incapacité, encore moins par cupidité pour sauver le fruit de ses rapines. Napoléon lui a mis sur le dos des fautes dont la majeure partie lui incombe à lui-même. Le cas de Vedel, le lieutenant de Dupont qui a joué un peu le rôle de Grouchy en ne marchant pas au canon, est moins défendable. Il y a dans toutes les armées d'Espagne un laisser-aller, une absence d'entente entre les commandants de corps, un manque de cohésion dans leurs mouvements, qui s'excusent sans doute par le climat énervant, par l'éloignement du grand chef, mais qui trahissent aussi une fatigue morale et physique due à quinze années de campagnes ininterrompues. « Vous n'êtes plus l'Augereau de Castiglione », dira un jour Napoléon au Maréchal. L'Empereur lui-même n'est plus le Premier Consul. Il se contredit, ne comprend rien aux « impondérables », qui

ont changé de camp, depuis qu'il fait la guerre aux peuples en se figurant encore qu'il ne la fait qu'aux rois. Les Bourbons d'Espagne n'étaient rien, les moines espagnols n'étaient pas des saints : il rendra aux uns et aux autres leur prestige en intervenant dans des affaires intérieures que des peuples, même plus accommodants que le peuple espagnol, entendent régler eux-mêmes.

***

M. Maurice Deslandres, doyen honoraire de la Faculté de droit de Dijon, est un philanthrope. Il vient de publier deux fort volumes qui rendront un service signalé à tous ceux qui s'occupent de droit constitutionnel et encore plus à tous ceux qui n'y connaissent rien : *Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870* (Armand Colin).

Au cours de cette période, la France a été un champ d'expériences politiques d'une fertilité incomparable. Elle a tout essayé. Elle a élaboré et plus ou moins essayé quatorze régimes en quatre-vingts ans. C'est probablement le record du monde. Encore faut-il tenir compte de cette circonstance aggravante que ceux de ces régimes qui ont eu quelque durée ont été, en cours de route, l'objet de modifications qui accentuent leur caractère fugace. C'est le cas notamment de la Convention et du Second Empire.

Notre histoire constitutionnelle, de la chute de l'Ancien régime à l'avènement de la Troisième République, est donc un musée ou mieux un cimetière, un cimetière sans concessions perpétuelles ni même trentenaires. Tous les genres de gouvernement y sont représentés : monarchie constitutionnelle sur la base classique de la séparation des pouvoirs et de la souveraineté nationale avec la Constituante et la Législative; république démocratique avec une seule chambre sans autre contrepoids que des clubs populaires et des comités dictatoriaux sous la Convention; république censitaire et anarchique ballottée de coup d'État en coup d'État, disputée entre les « nantis » et les arrivistes sous le Directoire; autocratie militaire avec centralisation administrative sous le Consulat et l'Empire; royauté héréditaire, combinée sans

précision avec les prérogatives parlementaires d'une Chambre élue par un suffrage de moins en moins restreint, sous la Restauration et Louis-Philippe; nouvel essai de gouvernement populaire avec suffrage universel et président plébiscité sous la Deuxième République; enfin, résurrection de l'Empire, sous une forme d'apparence plus ouvrière et paysanne, sous Napoléon III. Seul n'avait pas été mis en œuvre un régime franchement démocratique avec suffrage universel, sans contrepoids ni frein assuré, comme celui qui s'épanouit sous la Troisième République.

C'est donc toute une étude de droit constitutionnel comparé que renferme l'histoire de cette époque, et une étude d'après nature, plus riche en enseignements que toutes les discussions théoriques. Cette étude portant sur un même pays, et en un temps limité, est particulièrement instructive. Elle permet d'apprécier la valeur relative des divers modes de gouvernement « toutes choses égales d'ailleurs ». La comparaison pèche par la base quand on l'applique à des peuples qui se trouvent dans des conditions historiques, géographiques, économiques sans commune mesure. Ici, nous n'avons pas à craindre cet inconvénient.

Il en subsistait un autre. Il nous manquait un tableau d'ensemble de la matière. Les juristes avaient bien publié des recueils de constitutions et institué des débats sur la valeur de chacune d'elles, ils n'avaient pas retracé l'histoire de leur fonctionnement. De leur côté, les historiens avaient, pour chacune, raconté les conditions de leur mise en œuvre à propos de telle ou telle période. Mais ce n'était pour eux qu'un côté épisodique de leur tâche. Chaque constitution était analysée en soi, jugée par ses résultats directs, non par comparaison avec les résultats des autres. L'ouvrage de M. Deslandres nous met en main les matériaux pour un jugement plus vaste et mieux éclairé.

L'impression générale qu'il laisse incline à la modestie. Il n'y a pas de régime politique essentiellement et éternellement supérieur. Tous les régimes répondent à un besoin du moment et ils ne réussissent que dans la mesure et pendant le temps où ils répondent à ce besoin. Leur succès est bien plus le fruit des circonstances que de notre volonté réfléchie;

ce que nous appelons leur valeur, c'est bien plus leur adaptation à une situation donnée qu'une supériorité indépendante du temps et de l'espace. Tout régime est susceptible d'abus qui déterminent un mouvement d'idées en sens contraire, d'où sort un régime nouveau en réaction contre le précédent. L'autoritarisme engendre le libéralisme en ce sens qu'il lui donne une raison d'être sentie de tous. Et quand l'autorité à son tour fait défaut, on y revient par une porte ou par une autre. C'est ce qui explique que tous les gouvernements débutent par une lune de miel et finissent par une lune rousse. La république est belle sous l'empire et réciproquement.

L'histoire constitutionnelle est une leçon de tolérance politique. Nous ne dirons pas que les deux gros volumes de M. Deslandres sont un manuel d'éducation civique *ad usum juventutis*, mais ils donnent à réfléchir aux *seniores*.

***

Il y a des sujets historiques qui ne peuvent être traités que par des poètes. Ils appartiennent à l'histoire imaginative, qui est bien une forme d'histoire, mais d'une histoire où les textes ne répondent pas à la magnificence des épopées. C'est justement ce nom que porte une des nouvelles collections que multiplie l'ingéniosité des éditeurs : « L'Épopée de la Terre de France » (La Renaissance du Livre). Voici deux volumes qui donnent l'idée de ce qu'on en peut espérer : Le *Mont Saint-Michel* de M. Eugène Le Mouël et *Brocéliande* de Charles Le Goffic.

Les sujets sont voisins, voisins aussi les auteurs, tous deux poètes et tous deux bretons, Le Goffic à cent pour cent, Le Mouël mâtiné de normand, à cheval sur la Baie, — la Baie du Mont Saint-Michel, bien entendu, comme l' « estuaire » tout court est nécessairement celui de la Seine.

Le Mouël est hanté de la vision du Mont Saint-Michel « au péril de la Mer ». Il plaint le touriste pressé qui, à la descente du train ou de l'auto, jette un coup d'œil négligent et distrait sur la silhouette sacrée. Elle porte aux nues l'aspiration millénaire de ceux qui l'ont auréolée avant nous de leurs adorations, de leurs espoirs, de leur reconnaissance. C'est d'une

part le séjour des hommes, hommes d'armes rudes et invaincus qui n'ont jamais ouvert la porte à aucun conquérant. Et c'est aussi le séjour des âmes, car la forteresse est en même temps abbaye, et la beauté surnaturelle du site est le reflet de la vie intérieure de tant de générations monastiques.

Les vieux parchemins sont rares qui nous retracent les Annales du Mont, et M. Le Mouël ne les a pas tous lus. Il a fait mieux : il a vécu avec les abbés fabuleux, il a servi la messe qu'ils n'ont peut-être pas dite, il a fait des pèlerinages au temps des druides, obtenu de la prêtresse les flèches qui crèvent les nuages de la tempête et lui a rendu en retour le tendre hommage que lui devaient les non initiés. Il était présent le jour où l'âne chargé de ravitailler les premiers ermites fut dévoré par un loup mal informé, qui, reconnaissant son erreur, endossa le bât et remplit la mission qu'il avait si malheureusement interrompue.

Légendes, direz-vous. Certes, et même, si le Mont Saint-Michel n'était pas sous nos yeux, il nous paraîtrait aussi légendaire que l'Atlantide. Mais puisqu'il est là, en chair et en os, en sable et en roc, il faut bien croire en lui et un peu à tout ce qui s'y rattache.

Pour comprendre et sentir le Mont, il faudrait l'aborder par les grèves. On n'a plus de visions depuis que la digue a fait fuir les fantômes qui erraient autour des lises où avaient disparu leurs enveloppes terrestres. C'est pourquoi il faut savoir un gré infini à M. Le Mouël dont les yeux de poète ont vu ce qui n'a jamais eu lieu, sans rien laisser perdre de ce que nos yeux vulgaires ne savent pas même voir dans le présent.

Et dites-vous bien aussi que vous aurez beau parcourir tous les sentiers de la forêt de Paimpont, vous ne découvrirez jamais la forêt de Brocéliande, si vous ne prenez pour guide le charmant volume de Le Goffic, sa dernière œuvre, achevée et pieusement mise au point par son ami, M. Auguste Dupouy, celtisant comme lui. Le Goffic a pris au mot un pronostic que nous avions risqué : « Il mourra, avions-nous dit, dans la peau d'un historien. » L'historien n'a pas tué le poète, heureusement, et on le reconnaît à la fraîcheur des moindres

descriptions, au coloris des récits, à la grâce prenante des méditations. Il a conservé le culte des fées, il a gardé la piété à la terre natale, mais, comme eût dit Jules Lemaître, « la piété sans la foi ». Le Goffic est devenu sceptique, il proteste contre tout ce qu'il y a de conventionnel et de moderne dans l'imagerie bretonnante. Il est trop bon armoricain pour s'extasier devant une terre d'Armor revue et embellie par le romantisme. Toutes les histoires d'amour dont la forêt de Brocé. liande est le théâtre mystérieux lui paraissent bien raffinées et bien affectées de préciosité pour être d'inspiration bretonne et populaire. La forêt de Brocéliande est-elle seulement celle de Paimpont?

Brocéliande elle-même est-elle du pays? Le château de Brocéliande est dans un site merveilleusement adapté à toutes les convenances de la légende de Merlin. Mais il date de 1912. Tous les touristes ne sont pas forcés de le savoir et on n'est pas forcé de le leur apprendre. Les hameaux portent des noms mystérieux comme Folle-Pensée; un pont est le pont du Secret, une roche est la Roche perdue; la Mare aux Fées, à moins que ce ne soit la Mare au Feu, voisine avec la Fontaine de Jouvence; une courbe vaporeuse s'appelle le Val-sans-Retour. On dirait une carte du pays du Tendre. Tous ces noms figurent sur la carte d'État-major, ce qui leur confère une authenticité administrative. Et, d'autre part, les gens du pays s'en servent. Il y a des habitants au village de Néant.

Oui, mais Le Goffic les a vus, les a interrogés et il se méfie. Des érudits ont cherché à reconstituer les étapes de Chrestien de Troyes comme Victor Bérard les périples de l'Odyssée. Malheureusement, constate Le Goffic, les itinéraires des chevaliers bretons sont encore plus vagues que ceux d'Ulysse. Les autochtones ne se reconnaissent pas bien dans cette mythologie, les vieillards encore moins que les jeunes. Quand on leur parle de Merlin et de Viviane, ils avouent qu'on en parle « surtout depuis quelque temps », entendez, remarque malicieusement Le Goffic qui n'est pas un poète du Moyen âge, depuis que les guides bleus ou autres ont fixé le décor touristique dont bénéficie le commerce local. Le tombeau de Merlin, celui de Viviane, on vous les montre, mais depuis un siècle seulement. Les archéologues amateurs ont commencé, on invoque

aujourd'hui la tradition populaire créée par eux. C'est du folklore sur mesure. A ceux qui doutent, qui objectent que ces traditions populaires paraissent bien peu répandues et bien peu sûres d'elles-mêmes, on répond que les légendes ont disparu avec les fées, depuis que le rail et l'auto ont jeté un voile de mort sur la poésie au village.

Ne reprochons pas à Le Goffic d'avoir fait œuvre de mécréant. Lui seul pouvait le faire sans dépouiller de leur mystique les solitudes de la forêt de Paimpont. Il a retrouvé ou rajeuni la poésie, le mystère, le parfum de sa terre natale qui n'a pas besoin de la parure aventureuse des trouvères étrangers. Sous la nuit envahissante, le jour où il prit congé de la forêt, — qu'elle soit ou non celle de Brocéliande — il a entendu, non pas le murmure des fées désaffectées, mais les voix palpitantes de tous les êtres réels « qui avaient ici respiré, peiné, lutté, prié ». Et il a salué, non en poète mondain du douzième siècle, mais en poète national du vingtième, la Bretagne des bois et des grèves, de la légende et de l'histoire, « toi qui, à travers les âges, prolonges notre enfance et fais revivre nos morts ».

A. ALBERT-PETIT

LE THÉÂTRE

Monsieur de Pourceaugnac et *le Mariage forcé*, à la Comédie-Française. — M. Bernard Shaw : *Trop Vrai pour être Beau*, adaptation de monsieur et madame Hamon. — M. Henri Duvernois : *Jeanne*. — M. Jean Anouilh : *Mandarine*. — M. Yvan Noé : *Teddy and partner*.

La Comédie-Française a repris *Monsieur de Pourceaugnac* qui, représenté dans ce théâtre en 1921, lors des fêtes du Tricentenaire, n'avait pas été affiché depuis 1925.

A sa mise en scène de 1921, M. Georges Berr n'a rien changé, ou si peu! Voyons, dans l'espèce, quelques-unes des fautes commises. Elles sont énormes.

Monsieur de Pourceaugnac, comédie faite à Chambord pour le divertissement du Roi, ne vient certes pas au premier rang parmi les farces de Molière. C'est un jeu composé à la hâte d'éléments hétéroclites que l'improvisateur génial puise à pleines mains dans son propre répertoire.

Les morceaux d'observation directe et le ton vrai de la satire s'entrelaçent aux réminiscences de la comédie italienne; et, au centre de la ronde, un protagoniste pareil à un gros ballon, que tous les comparses dansants se renvoient à coups de pieds; non point un caractère étudié, creusé (le Roi attend, ou plutôt n'attend pas, et il faut faire vite) mais une simple baudruche dont les rebondissements à eux seuls doivent créer l'action de la pièce et l'amusement du spectacle.

Première exigence et première faute. — Il est clair qu'une récréation de ce genre doit être menée vivement. Le mieux

serait d'enlever ces trois petits actes d'affilée, sans autres interruptions que de courtes pauses, voire sans pause aucune, les divertissements qui terminent le premier et le second actes pouvant très bien remplir l'office de pauses, c'est-à-dire permettre à l'attention de se détendre un peu, sans que le mouvement général du spectacle en soit arrêté ni même ralenti.

Au lieu de cela, la Comédie-Française adjoint à *M. de Pourceaugnac le Mariage forcé*, en lever de rideau, et prétend, avec ces deux farces, occuper la soirée, qui, traditionnellement, rue de Richelieu, est toujours longue — oh! que longue (de huit heures et demie à minuit moins le quart)! D'où ces entr'actes qui s'éternisent dans l'ennui, dans l'exil et dans les bâillements; le rythme retombe, brisé, mort, quand il devrait être continu, accéléré, du commencement à la fin, par sa continuité même.

Deuxième exigence et deuxième faute. — L'allure imprimée au spectacle étant essentielle, la musique a pour fonction de la souligner, de l'accentuer. Donc il serait bon que l'orchestre fût placé au premier plan, soit, invisible, dans une fosse, soit sur une estrade, en costumes. Aux Français l'orchestre est relégué au lointain — derrière la toile de fond, je suppose. On l'entend mal. Il déploie, à l'horizon, une vague brume mélodique. Mélodie agréable, sans doute, quand les thèmes sont de Lulli, adaptés par M. Raymond Charpentier. Mais, ici, ce n'est pas tant la mélodie qui importe que la cadence.

Troisième exigence et troisième faute. — La rapidité du jeu ne peut être obtenue que si l'espace que les joueurs ont à parcourir est restreint. C'est pourquoi une scène de dimension réduite s'imposait. Je sais bien que le plateau de la Comédie-Française est immense : en vérité, un désert poussiéreux, sans mirage, où notre vieux répertoire agonise. Mais rien n'obligeait le metteur en scène à découvrir ces étendues désolées, non plus qu'à s'y perdre lui-même. Techniquement, il y a des moyens de limiter le lieu scénique. Quelques-uns sont si anciens, si connus, qu'il me semble qu'ils ont été employés aux Français même (c'est tout dire!) pour certaines représentations de Musset.

Veut-on un aperçu des désavantages qu'entraîne l'emploi d'un espace trop grand pour un texte où tout est lié au mou-

vement? Ou bien les personnages, parlant dès leur entrée, parleront de trop loin, ou bien ils devront s'approcher à la manière des chanteurs, avant de commencer à parler, et alors que de temps perdu! Autre chose : certaines sorties s'appuient sur certaines répliques; or, il arrivera que la réplique sera achevée quand l'acteur ne sera pas encore parvenu au terme de sa course; l'effet sera épuisé, que le comédien demeurera visible au spectateur, et devra, avant de disparaître, marcher encore, marcher sans signification, sans support, *dans le vide*, ou s'enfuir précipitamment comme un lapin qui gagne son trou. Et tous ces pas inutiles sont autant de secondes mortes qui, s'insérant dans le jeu, jettent en travers de celui-ci une foule de retards, de menus arrêts imperceptibles. Du sable où il fallait de l'huile : la roue grince et bientôt s'enraie.

Mais combien d'autres inconvénients dus à la même cause! Dans les scènes à deux ou à trois, les personnages ont l'air de s'interpeller au beau milieu d'une place publique, où, d'ailleurs, personne ne passe. Aux Français, cette morne impression est aggravée (jusqu'à peser comme un cauchemar, un cauchemar en pleine lumière) par un décor en trompe-l'œil qui représente un carrefour dans une ville, avec façades sur plusieurs plans, portes garnies de marteaux, fontaine, etc. En dehors des moments où le spectacle ainsi se poursuit (et languit) entre quelques personnages, le metteur en scène, pris lui-même de vertige devant l'espace désertique, aura tendance à le peupler, à le meubler; il y voudra mettre soudain du monde, et encore du monde. A cet effet, il mobilisera, dans la troupe, toutes les bonnes volontés, fera venir du dehors les élèves du Conservatoire (ce qu'on appelle la figuration intelligente), sans parler des danseurs et des chanteurs. J'allais oublier quatre clowns : des clowns! quelle audace! Ou plutôt quelle réserve hautaine! Des acrobates, fi! des corps capables de sauter d'un bond par-dessus le trou du souffleur, cela ne se trouve point dans la Compagnie! Il faut aller les chercher au cirque! Mais ce n'est pas avec des masses désordonnées qu'on anime un divertissement, qu'on lui donne de l'ampleur! Hélas! on ne fait qu'amplifier le désastre. Quand le principe est mauvais, le ridicule est exactement multiplié par le nombre même des figurants.

Des bévues de cette taille suffisent, on le comprend, à glacer notre joie; et un spectacle fait pour monter d'une seule haleine, comme un éclat de rire jailli d'une bouche puissante, n'est plus qu'une parade confuse, capable tout au plus de provoquer les gloussements ravis d'un public enfantin. N'est-ce pas trahir Molière que de rabaisser son comique violent au niveau d'une fête de collège? Voilà pourtant jusqu'où notre première scène nationale est descendue. Ce n'est pas que les talents fassent défaut dans la troupe. Mais les virtuoses eux-mêmes, dans un orchestre, ont besoin d'un chef au pupitre. C'est un chef qui manque aux Français.

Les interprètes principaux de *Monsieur de Pourceaugnac*, précisément, sont presque tous, pris en particulier, de très bons acteurs. Les grandes vertus de M. Léon Bernard sont la justesse et la vérité. Justesse et vérité de rayon un peu court, peut-être, mais robustes, puissantes. Malheureusement je ne pense pas que M. Bernard soit bien à sa place dans le rôle du gentilhomme limousin, car il est difficile d'être plus dépourvu de fantaisie que ne l'est cet artiste. En outre, il est trop fin. Entendons-nous, je ne veux pas dire qu'il soit indispensable d'être, au naturel, un lourdaud pour en jouer le rôle, mais il est nécessaire de pouvoir, tout au moins, de la balourdise revêtir l'apparence. La corpulence, la large face de M. Bernard, malgré qu'il en ait, respireront toujours la malice. A telles enseignes qu'il donne ici souvent l'impression (notamment dans la scène où il est assis entre les médecins) que c'est lui qui berne tout le monde, en se faisant passer pour stupide. Il a beau arrondir la bouche, son petit œil matois dément cette grimace, qui, dès lors, semble une feinte ou une parodie. Dans un article bien curieux qu'il a écrit au sujet de cette représentation [1], M. Bernard salue le metteur en scène des épithètes de « grand magicien », il parle du « rythme endiablé » qui emporte le spectacle. Là encore, on ne me fera pas croire que l'éminent sociétaire est dupe. D'ailleurs, il appelle la Comédie-Française une « vieille frégate ». C'est un humoriste.

De même, à M. André Brunot, qui a des qualités d'excellent comédien, je reprocherai de n'avoir pas suffisamment composé son personnage, de n'avoir pas su ou de ne pas s'être donné

1. *Le Journal*, 15 janvier 1933.

la peine de plier sa propre nature, qui est toute franchise, à la fourberie de Sbrigani. Je sais bien qu'il est des fourbes au visage ouvert, au ton chaleureux, et ce serait grand art que d'en dessiner un de cette espèce, mais, pour y réussir, il ne suffit point qu'un acteur, cordial par tempérament, s'en remette au texte du soin de nous éclairer sur les dessous du personnage, il faut encore que, par son jeu, il démasque cette fausse honnêteté et cette bonhomie trompeuse.

Madame Dussane (Nérine) est une soubrette du meilleur style professoral. Elle possède une verve étudiée, la vivacité d'un jet d'eau bien réglé, et un corsage qui n'est pas avare de montrer qu'elle n'a pas seulement les joues fermes. Tout cela est fort plaisant et nous ne dirons pas comme Tartufe :

Cachez ce sein que je ne saurais voir.

Madame Andrée de Chauveron a moins d'acquis peut-être (dame! elle n'est pas encore « part entière! ») mais quel élan, quelle fougue! quelle conviction! D'aucuns l'ont chicanée pour n'avoir pas, dans le rôle de Lucette, rattrapé tout à fait l'accent de Pézenas, oubliant que Lucette est une « feinte Gasconne » qui patoise comme elle peut.

M. Ledoux trace une figure de médecin maniaque, bilieux, sordide, qui tient du tortionnaire. Une voix inhumaine, de longues mains fébriles, un pédantisme aux injonctions menaçantes, c'est d'un burlesque noir, mais il y a, dans l'œuvre de Molière, plus d'une ombre fantastique. Félicitons M. Ledoux. Et, non moins que lui, M. Croué (l'apothicaire).

Dans le Marphurius du *Mariage forcé*, le même M. Croué m'a paru encore excellent. Mais M. Denis d'Inès, en Pancrace, déchaîne mécaniquement une impétuosité bien voulue, une fureur bien laborieuse. M. Pierre Bertin, en Alcidas, est charmant, nonchalant, fringant, parfait. M. Jean Weber imite M. Dehelly, lequel imitait Delaunay, lequel imitait son maître, dont j'ai oublié de nom. — Eh! dira-t-on, n'est-ce pas ainsi que la tradition se transmet? Non, pas la bonne. — La part imitable d'un comédien, ce sont les recettes, les formules, les tics, toutes les choses mortes.

Il me semble que la critique, en général, s'est montrée bien dédaigneuse à l'égard de *Trop vrai pour être beau*, la

dernière pièce (du moins, la dernière représentée à Paris) de M. Bernard Shaw, de même que certains censeurs ont, à propos de *Comme tu me veux*, traité M. Luigi Pirandello bien cavalièrement. Des Shaw, des Pirandello, en avons-nous donc tant que cela en France? Certes, dans la production d'un auteur, si grand soit-il, il y a fatalement du bon et du moins bon, et la liberté de l'examen ne doit pas désarmer devant l'autorité d'un nom. Mais le même juge qui fait preuve d'une coupable indulgence envers de méchants ouvrages, est-il fondé à reprendre avec rigueur les défaillances ou les redites d'un écrivain de haut rang?

Quand un auteur dont le talent est fait de verve satirique s'égare ou accuse quelque fatigue, il glisse au bavardage, et c'est le cas de M. Bernard Shaw. Mais encore sied-il de distinguer entre les bavards. Celui-ci n'est pas d'une espèce commune. Seulement M. Shaw, lorsqu'il est inférieur à lui-même, paie la rançon du sentiment qu'il a toujours eu plaisir à éveiller chez ses auditeurs : l'irritation. Il opère, au moral, par une sorte de grattement. Tantôt le prurit qu'il provoque est un chatouillement suraigu qui obtient plein succès, arrache notre esprit à sa torpeur, à la routine de ses préjugés : alors nous rions, nous applaudissons. Tantôt le résultat des coups d'ongles est une horripilation insupportable, et nous voilà furieux. Tel est le génie irlandais, un des levains du monde, comme le génie juif.

Une jeune fille est retenue au lit par la rougeole. Rougeole symbolique. Entendez que la maladie dont souffre l'héroïne, c'est l'étouffement causé par toutes les servitudes sociales et familiales : despotisme maternel, tyrannie des convenances, du qu'en-dira-t-on, des vanités mondaines. Un cambrioleur entre par la fenêtre, comme une bouffée d'air pur et une promesse de liberté. Aussitôt la malade se ranime, tous les globules de son sang (personnifiés par le nain Delphin), qui languissaient dans la fièvre, s'ouvrent par myriades à l'espoir. L'infirmière, complice du cambrioleur, aide à l'évasion de la jeune fille, désormais guérie de toutes les contraintes, guérie de sa mère. Nous retrouvons le trio en quelque Afrique, installé, sous des faux noms et des déguisements, au camp même de l'expédition que Sa Majesté britannique a envoyée

à la recherche de la jeune fille, car l'on croit celle-ci prisonnière d'une tribu sauvage. Après la satire de la famille, c'est la satire de l'armée. Ce second acte est le mieux venu, et la figure du soldat Humble, véritable chef des opérations, alors que le colonel ne se soucie que de peinture à l'aquarelle, est la plus originale, la plus savoureuse de la pièce. Au troisième acte, le flot de la verbosité précipite l'action dans une cascade d'invraisemblances que ne justifie même plus l'attrait du paradoxe. Survient, sous le casque colonial, la terrible matrone du premier acte; mais l'exercice de la liberté a tellement transformé la jeune fille, que sa mère ne la reconnaît même pas. Surgit encore du fond d'une caverne un saint ermite en redingote : c'est le père du cambrioleur, un vieux professeur athée, qui s'entête dans son incroyance et pourtant se cramponne à des scrupules qu'il est bien difficile d'expliquer en dehors de tout postulat religieux. Il maudit son fils. Mais au nom de qui? de quoi? au nom d'un Dieu qu'il rejette et d'une morale qu'il déclare sans fondement. Ce vieillard est redoutable, je veux dire comme raseur.

Cependant, d'entre les poils gris de sa barbe postiche s'exhale une plainte singulière, jaillie, me semble-t-il, de l'âme même de l'auteur. Cette plainte, le cambrioleur, à son tour, la reprendra sous une autre forme, à la fin de la pièce, car le garçon a de qui tenir; c'est un sermonnaire intarissable. Il y a là comme l'aveu indirect d'une angoisse personnelle. Oh! M. Bernard Shaw ne fait point amende honorable; il ne dit point qu'il a eu tort de bafouer tant de choses; il n'a jamais raillé, pense-t-il, que ce qui méritait de l'être. Par malheur, il a été ainsi conduit, non seulement à réviser, mais à nier toutes les valeurs : la société, l'homme, la condition terrestre et le Ciel du même coup. Reste l'Enfer peut-être? L'Enfer, unique réalité? Cela, M. Shaw, si méphistophélique qu'il ait paru souvent, ne va pas jusqu'à le prétendre, ou plutôt si, mais son Enfer, c'est en ce monde, hélas! qu'il le place, et, s'il est lui-même un diable, il n'oublie pas que les démons sont aussi des damnés. Au milieu des ruines que sa dialectique subversive a accumulées, le malheureux, soudain, cesse de rire. Les objets divers de ses négations jonchent le sol; logicien, jusqu'au bout, il n'aspire pas à les relever, à leur rendre leur

posture d'idoles; mais il cherche la Chose ou l'Être indéniables; il cherche et ne trouve point — et, c'est là le fait nouveau, il souffre de ne point trouver. Lui, l'éternel négateur, il donnerait à présent sa vie pour la joie d'articuler une affirmation valable[1].

Mademoiselle Alice Dufrène incarne avec vigueur et dureté, comme il convient, la jeune affranchie rendue à la santé. M. Jean Hort (le soldat Humble) est un comédien très intelligent, très fin, qui, dans ses compositions, ne se satisfait jamais d'un pittoresque extérieur, mais n'accueille que le trait significatif.

Jeanne, dont on a fêté la centième le mois dernier, est une œuvre émouvante. De loin, quand on ne connaît pas la pièce, le sujet semble peu attirant, voire un peu rebutant, quelque chose comme une riposte à la propagande anticonceptionnelle, puisqu'il s'agit d'une femme qui, dans sa jeunesse, ayant eu recours à des manœuvres abortives, et devenue stérile par la suite, traîne, pendant toute sa vie, le remords de sa faute. Mais le dramaturge ici est M. Henri Duvernois, et ce nom seul déjà suffirait à annoncer ce que le spectacle confirme : l'absence de toute prédication sociale, l'unique appel aux arguments du cœur, à l'humanité.

Rien n'est plus difficile que de parler avec grâce, avec profondeur, des grandes choses simples, en apparence banales, telles que l'instinct maternel, l'aspiration à la maternité. Mais, lorsqu'un écrivain triomphe de cette difficulté, la récompense ne se fait pas attendre : sa voix immédiatement trouve un vaste écho. C'est que, les mœurs ont beau varier, ce qui touche aux sources de la vie demeure un mystère éternel et un mystère sacré. Sans doute, on peut blasphémer cette religion-là. Les théoriciens du malthusianisme ne s'en privent pas. On peut méconnaître les lois naturelles, et cette méconnaissance est devenue aujourd'hui d'une pratique courante. Mais que, par le truchement d'un auteur délicat, compréhensif, tendre, sérieux, sensible, une femme, comme il y en a des milliers, une toute ordinaire et gentille petite bonne femme de Paris,

1. Je croyais que M. Shaw avait trouvé du côté de Moscou son chemin de Damas. Il paraît que non.

frustrée, de son propre consentement, un jour d'inconscience, dans son vœu d'être mère, laisse échapper un de ces gémissements où la tristesse de l'âme se mêle au regret de la chair blessée, et nos yeux se mouilleront.

Jeanne, n'est pas le nom de l'héroïne, mais le nom que celle-ci a donné dans son cœur à l'enfant qu'elle aurait eu (et que son imagination lui représente comme une fille) si elle n'avait elle-même détruit cet espoir dans son germe. — Extravagance, dira-t-on. — Certes, oui. Mais une obsession mentale, surtout lorsqu'elle prend son origine dans les secrets d'un corps déçu, ne peut créer que des rêveries morbides, confinant à la folie. Cette donnée pourrait nous faire craindre une histoire bien sombre, si, là encore, la légèreté de touche dont M. Duvernois est coutumier ne nous offrait d'avance toutes garanties contre cet excès. La tonalité générale de l'œuvre, aux moment les plus pathétiques, est une mélancolie pénétrante, une espèce d'angoisse infiniment douce, et c'est à cette réserve que l'anecdote doit son accent de vérité, sa portée. Au surplus, l'auteur est toujours spirituel. Le sens qu'il a de la pitié n'atténue en rien, chez lui, la vivacité de la répartie. D'où, bien des scènes cocasses, brillantes de fines malices, un curieux assemblage de larmes et de sourires, de nuées pluvieuses et de soleil, comme un ciel d'avril sur le viaduc d'Auteuil.

La pièce est tirée d'une nouvelle. Les ouvrages ainsi composés, quand ils ne répudient pas entièrement les nécessités de l'action dramatique, ont ce bénéfice de transférer sur le plan théâtral quelques-uns des avantages plus particuliers au genre romanesque : entre autres le charme qui s'attache aux évocations d'atmosphères. Cela est surtout remarquable — et efficace — toutes les fois que le drame se développe sur un long espace de temps. Tel est le cas pour *Jeanne*, où l'on voit trois actes, lesquels sont les tableaux de trois époques différentes, nous présenter avec bonheur, dans une perspective raccourcie, la « vie d'une femme », la destinée d'un ménage.

1885 : une ouvrière en « fleurs » devient la maîtresse du fils de la patronne, un brave garçon égoïste et oisif, chansonnier amateur. Bientôt, la petite est enceinte et, le plus naturellement du monde, comme bourgeoisement, l'acte s'accomplit,

qui pèsera sur toute son existence : le bon gros, par peur des histoires, envoie la pauvrette chez la faiseuse d'anges. 1895 : l'homme a épousé son amie, l'ancienne ouvrière a pris en mains la direction de l'atelier, et grâce à elle, le commerce a prospéré, le couple est maintenant riche. Il serait heureux, n'était l'ombre sur lui de l'attentat commis autrefois. La femme est hantée par ce souvenir, et son mari, quoique ne partageant pas ses remords, souffre de sa souffrance. 1933 : les dernières heures du vieux ménage, où l'enfant, cette Jeanne qui aurait pu naître et qui n'est pas née, acquiert durant quelques minutes, par la force du regret, une sorte de présence idéale. Ce qui fut jadis possible prend un instant figure de réalité. La vieille femme à l'agonie tend les bras vers le fantôme et appelle : « Jeanne ». Le vieil homme, pieusement, se prête à ce simulacre : « La voici », dit-il. Et c'est la fin.

La présentation du spectacle est d'une rare mise au point. On y sent la main d'un maître : Jacques Copeau. Nous retrouvons la même direction supérieurement intelligente dans le jeu et les intonations des acteurs. Madame Régina Camier se montre pleine de mesure, de tact, d'émotion sincère, sans trace aucune de mièvrerie. M. Grétillat mérite un égal éloge. Sa composition du dernier acte surtout est étonnante.

Mandarine, de M. Jean Anouilh, nous a déçu et irrité. A travers les gaucheries de l'*Hermine*, la première pièce du très jeune auteur, nous avions démêlé un véritable tempérament dramatique; et d'ailleurs, nous persistons à croire que M. Anouilh est très doué. *Mandarine* serait, dit-on, une composition antérieure à l'*Hermine*. Ce n'est pas une excuse. Bien pis : c'est un abus. M. Anouilh a écrit l'*Hermine* à vingt ans. Il en a aujourd'hui vingt-trois. Pouvons-nous admettre qu'à cet âge il vide son buvard d'écolier, pour nous offrir quoi? l'expérience de la vie qu'il avait à dix-huit ans, à seize ans peut-être? Autre question : entre dix-huit et vingt-trois ans, lorsqu'on a le feu sacré, il est vrai que l'on progresse vite (certains, dont les noms sont maintenant glorieux, ont fait des pas de géant dans l'extrême jeunesse). Mais alors, comment est-il possible que M. Anouilh lui-même, devenu l'auteur de l'*Hermine*, ne se soit pas aperçu aujour-

d'hui qu'il valait mieux laisser le manuscrit de *Mandarine* dormir en paix avec ses vieux cahiers de la classe de seconde?

Il y a dans *Mandarine*, au milieu d'incessantes maladresses et de couplets fâcheux par leur cynisme ingénu, un mot atroce — et faux — contre lequel nous nous élevons. Le piètre héros dit : « Je suis *pauvre*. » Non! Il aurait pu dire : « Je n'ai pas le sou », ou bien : « Je suis fauché. » Les expressions de cet ordre foisonnent, en argot. Mais « je suis *pauvre* », voilà une parole que cette bouche n'a pas le droit de prononcer. La *pauvreté* est une dignité. Alors même que l'auteur n'aurait jamais entendu parler de saint François, ou qu'il n'aurait pas lu Péguy, il n'avait, pour éviter de commettre ce sacrilège ou cette inconvenance, qu'à considérer l'immense foule de ceux qui luttent durement. Peut-on les confondre avec les petits marlous?

Mais le comique, c'est que Mandarine prétend nous endoctriner. Un lointain relent d'anarchisme à la mode de 1890 flotte dans la leçon de ce voyou. Il se penche sur le berceau de son fils, et, au son d'un gramophone (quel mauvais goût!), il murmure : « J'aurais voulu faire de toi un homme libre! »

Les comédiens, M. Sokoloff en tête, ont vaillamment combattu — comme des soldats sacrifiés pour couvrir une retraite. Mais l'auteur reste capable, selon nous, de revanches éclatantes.

Le Théâtre Michel a renouvelé son affiche. Il me reste bien peu de place pour rendre compte de ce joli spectacle.

La soirée débute par un petit acte de M. André Rivollet : *les Vieux Bébés*. Encore des gigolos! Ceux-ci, du moins, ont l'avantage de ne pas se prendre au sérieux. L'auteur plaisante, décoche quelques bons traits à l'adresse de ses propres pantins. C'est un jeu d'homme d'esprit, et madame Maud Loty, que d'aucuns prisent peu parce qu'elle est en marge de toutes règles, me paraît, à moi, tordante. Qu'elle excuse ce mot. Un terme plus académique serait trop sage pour elle.

Teddy and partner, de M. Yvan Noé, succède au *Valentin le désossé* de M. Claude André-Puget. Cette coïncidence ne fait que mieux ressortir la parenté certaine qui existe entre ces deux auteurs. Tous deux sont de l'école de Musset : ils mar-

quent un retour au sentiment, voire à un romantisme sentimental, d'expression, parfois, un peu facile; tous deux préfèrent à la réplique brève, elliptique, laquelle, voici dix ou douze ans, était comme le cachet des auteurs jeunes (de M. Natanson, par exemple), la réplique abondante, verveuse aux bons endroits, un peu verbeuse ailleurs, autrement dit la tirade. C'est la dramaturgie de l'ancien théâtre en vers sans le vers,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.

La situation de *Teddy and partner*, milieu et personnages, aurait même pu fournir à Edmond Rostand le point de départ d'un scénario. Jack, le secrétaire de Teddy, clown célèbre, grande vedette du cirque, se fait passer pour son maître auprès d'une admiratrice inconnue. Huit jours de bonheur. Bonheur fait d'illusion, d'effusion, de lyrisme. Place au rêve — et même au vieux rêve! Mais cette griserie entraîne Jack à signer des chèques sans provisions. L'expédient 'est vite éventé. Tout est perdu? Non, tout est sauvé, car Teddy ne peut se passer de Jack, qui est mieux que son manager : l'inspirateur de ses sketchs, son fournisseur d'idées. L'amoureuse elle-même se trouve être une fausse grande dame. Elle s'associe au couple ambulant, part avec lui pour l'Italie.

Cette fantaisie charmante est très bien jouée par mademoiselle Devillers, madame Pauline Carton, MM. Fresnay et Pasquali.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARIS ET D'AILLEURS

Côte-d'Azur. *Nuit du* 31 *décembre.* — Casino. Dîner de gala. La famille, les amis remplacés par une sorte de salade russe de nationalités, de « partie » improvisée, sans choix, imposée par les événements, le hasard ou, plus simplement et plus tristement, par l'isolement dans lequel vivent pareillement les égoïstes et les misérables. Entre ce Casino de la Riviera et les Asiles de l'*Armée du Salut*, seul l'habillement des figurants crée quelque différence. Le fond est le même, le fond de désespoir et de néant. La vieillesse de ceux que le sort a malmenés et conduits aux asiles de nuit n'est pas plus pitoyable que celle des individus qu'elle pousse, certains soirs, vers les asiles du plaisir. Le 24 décembre et le 1er janvier sont les dates types, auxquelles les casinos de la Côte-d'Azur et quantité de palaces du monde entier voient affluer les épaves.

Le dîner est annoncé pour dix heures un quart. Mais, dans l'immense salle où les tables rondes et carrées se touchent, il paraîtra des convives jusqu'à onze heures passées.

Je ne sais pour l'utilisation de quel vieux décor les murs disparaissent sous des toiles peintes figurant des fragments de machines hors de proportions, des disques d'acier, des roues dentelées, des bielles, des fragments de tubes, qui ont l'air de canons braqués vers le plafond. Étrange et presque sinistre décoration, pour un dîner de fête. Il semble qu'on ait préparé un tableau destiné à représenter un défilé dans les usines

Krupp ou le *Ballet des armements*. La couleur en est sinistre, l'évocation malheureuse. Un mystère préside toujours à l'élucubration de ces festivals, dans l'esprit des organisateurs, contraints par la crise à des économies sévères. Jadis, on eût abusé des guirlandes de roses peintes, mais je ne sais si elles n'étaient pas préférables, — à tout prendre!

L'entrée ménagée aux dîneurs n'est plus qu'une sorte de trou à rat, dans lequel ils pénètrent par de mauvais et étroits portants de théâtre. L'ouverture sombre, vomit parcimonieusement des convives dans la salle immense, mais il en vient tant et tant que, peu avant minuit, il faut refuser enfin de dresser un seul couvert de plus.

La vue des arrivants est bien symptomatique. Un train de plaisir à prix réduits ou, mieux, un paquebot qui, pour quelques centaines de dollars, aurait offert l'Europe à des vieilles demoiselles du Connecticut ou à des petits commerçants de Chicago, ne nous vaudrait pas le défilé que nous avons devant les yeux. Il est indescriptible, aussi bien du point de vue des toilettes que de celui des anatomies...

Je veux croire encore que, naguère, à quelque fête analogue, des Parisiens, s'y trouvant pris, devaient reconnaître, sur huit cents convives, au moins, quelques douzaines de visages, situant la réunion. Pendant longtemps, en dépit des étrangers habitués et précisément connus, Cannes et Monte-Carlo semblaient un prolongement, passager mais élégant, de Paris. Ce soir de 31 décembre, impossible de citer plus de dix noms et de caser, même approximativement, le reste. Avons-nous devant les yeux des boutiquiers d'Antibes, de Cracovie ou les populations flottantes des quartiers sans gratte-ciel de New-York? De quelle *Cité* sont venus tant d'Anglais, pour finir et commencer deux années? Personne ne saurait le dire avec précision. Ni beauté, ni jeunesse, ni distinction, ni élégance : sur ces quatre points, nulle erreur. L'intelligence? Elle se cache toujours à ces réunions. La fortune? Nouveau mystère. Bijoux faux, robes sans griffe, ni dates certaines. Elles pourraient être vieilles de plusieurs années, — certaines le sont — mais on a pensé les rajeunir en y ajoutant quelque écharpe, courte pèlerine, boa, manches nouvelles et démesurées.

Je n'entends point parler notre langue. Dans ce réfectoire, qui évoque Big-House et la volière, les Français sont ceux qui cherchent le moins à s'exprimer.

Soudain, se glissent parmi les arrivants, quelques femmes dont le profil évoque des souvenirs confus. Un instant avant qu'elles n'eussent parues, ma voisine se plaignait de la disparition de celles qu'on appelait des *demi-mondaines* et qui apportaient sur la Riviera la fantaisie d'élégances excessives, mais brillantes et sans cesse modifiées. Je désigne les nouvelles venues qui, déjà, à la file, quatre ou cinq, gagnent, à travers les autres dîneurs et les tables, un couvert éloigné. Celles-là, nous les avons vues, au temps où nous commencions à sortir le soir! Elles faisaient l'ornement des réveillons du *Café de Paris*. Elles ont été belles et jolies, et ravissantes. L'une avait posé, très jeune, pour un peintre célèbre, les cheveux blonds épars, les seins nus. Elle apparaissait dans des revues, la chair éblouissante, sans aucun sens de la diction ou du chant, et un peu scandaleuse, à cause de l'éclectisme qu'elle acceptait d'apporter dans ses liaisons.

Celle qui suit n'est jamais montée sur les planches. Aussi, continue-t-elle, aujourd'hui encore, de laisser avancer la première, l'amie qui a subi les clartés des rampes. (Ce serait le cas de renouveler la citation d'Arsène Houssaye sur les degrés de l'escalier de la Païva.) Elle est plus discrète, elle a gardé la finesse de son profil. Elle portait un nom printanier. Je devine seulement les comparses qui font escorte. Elles ont pris des manières de dames. Lorsqu'une jolie fille ne se fait plus remarquer pour sa fraîcheur, sa beauté, son luxe et les esclandres que viennent mettre dans sa vie privée les désirs imprévus, elle déroge aux coutumes de cette aristocratie galante, elle épaissit et retourne à son premier milieu. Ou bien, elle s'affine : elle a su garder quelques revenus; elle repousse les gigolos douteux et promène, à travers un monde pour elle sans grand avenir, une silhouette encore gracieuse, mais décente et résignée. On ne la remarque plus, sinon pour son acquiescement aux coutumes bourgeoises, ou bien, lorsque les yeux impitoyables d'un admirateur d'autrefois viennent placer un nom léger, un pseudonyme fantaisiste et courtisanesque, sur le trois quarts ou le profil de ces dames, très

« comme il faut », qui gagnent, à l'écart, des places retenues.

A minuit, la lumière s'éteint, puis se rallume. Les orchestres jouent un air que l'on entonne en Grande-Bretagne pour fêter la nouvelle année. Tous les convives se lèvent et, se tenant par la main autour de chaque table, attaquent en anglais le chant quasi religieux, — devant le décor des disques d'acier, des bielles, des fragments de canon. Quelques Français demeurent surpris et muets. Leur table est peut-être la seule, — avec celle des anciennes filles de joie — où l'on n'ait pas entonné : *Happy new year*!

***

VUILLARD. — Les orangers sous la pluie devant les fenêtres de la villa *Endymion*, les briques de la terrasse circulaire luisantes d'eau, le ciel gris, au delà des verdures, la mer étale, devant Golfe-Juan. La nuit approche, la pénombre emplit la pièce. Les vases d'albâtre s'éclairent, les abat-jour des lampes répandent leur halo, une niche rouge de Chine dans les murs clairs, un divan, des fourrures.

Le thé. Près de la baie dont les vitres s'assombrissent, Vuillard s'est assis. La barbe désormais blanche, le front haut, l'air paisible. Il aurait, sans le veston, l'apparence d'un personnage de Titien ou de Tintoret. Nous parlons de peinture. Mais M. Vuillard n'est même pas modeste! — L'être serait encore une façon de coquetterie qui lui est étrangère, inconnue. Ce peintre célèbre, l'un des premiers de son temps, dont l'originalité, la personnalité marquent si profondément les trente dernières années, est un exemple bien frappant d'ignorance de soi-même.

Il serait difficile, à qui l'écouterait, de deviner quel homme il a devant lui. Ce personnage qui évoque un Titien réduit et sans pourpre, parle peu, lentement, à mi-voix et parfois même n'achève pas une phrase qui s'est suffisamment expliquée sans conclusion. Le regard cligne légèrement et voile un instant la finesse de l'expression.

M. Vuillard est de ceux, dont l'espèce est rare, qui ne se sont jamais interrogés sur l'importance de ce qu'ils font. A leurs yeux, ce qu'ils ont produit ne compte guère, ils ne son-

gent qu'à réaliser demain d'autres projets. Un carnet de croquis dans la poche, avec ce qu'il contient encore de pages blanches, lui est certainement plus cher qu'un tableau achevé.

Nous parlons de Manet. Les revirements du public sont étranges. Les raisons pour lesquelles un peintre le faisait rire, pour lesquelles il dédaignait ce que ce peintre produisait, *ne cessent pas d'exister*. Elles sont identiques. Mais la foule s'est habituée à ces défauts.

Les mouvements, qui mettaient un demi-siècle, parfois, à se produire, sont rapides, aujourd'hui et autrement déconcertants. Ce qu'on a pu faire admettre depuis dix ans et adopter au plus grand nombre est insensé. La part prise par les étrangers dans cette désagrégation est considérable. Il serait bien curieux de pouvoir écrire une histoire *véritable* des débuts de certaine école qui se forma autour d'Apollinaire, rue Ravignan.

Je demande à M. Vuillard pourquoi, comme tant d'autres, une exposition de ses toiles, aussi complète que possible, ne l'a pas tenté. Il ferme, puis rouvre les yeux, un vague sourire s'ébauche dans la barbe qui a l'air prématurément blanche, sous la jeunesse timide du regard. Il se défend. Pourquoi? A quoi bon courir au-devant d'efforts dont il se sent incapable, qu'il juge inutiles : — « Je préfère donner d'autres buts à mon activité... » Et, s'il ne s'occupait pas lui-même du travail écrasant d'une pareille exposition, la pensée qu'il devrait s'y rendre lui est insupportable. Il ne sait pas en réaliser le bénéfice, l'intérêt. Il formule à peine ces raisons, pour se défendre d'être portraitiste, presque aussitôt. Il a peint des gens *chez eux*, dans leur milieu. Il ne peint pas des portraits. Il se demande si la formule est bonne ou, plutôt, il ne veut même pas s'interroger à ce sujet; il l'a choisie, parce que les circonstances l'ont voulu.

Je n'ai pas vu certains films dont Sacha Guitry avait surveillé l'exécution et qui mettaient en scène Rodin, Degas, Monet, Antoine, Renoir. Ils furent montrés pendant la guerre, mais je ne crois pas qu'ils aient jamais été projetés, depuis. Sacha Guitry savait interroger son modèle avec infiniment d'adresse et le mettre en valeur. M. Vuillard a gardé de ces films un souvenir très présent. Il regrette qu'on ne les puisse

voir encore. Le plus frappant était celui consacré à Degas, qui refusait toute interview ou prise de vue. Il se déroba et mit poliment le visiteur à la porte. Mais Sacha Guitry avait posté l'opérateur sur le trottoir, à la sortie de la maison et attendait que le vieux peintre parût. On l'aperçoit bientôt sur le seuil, en effet. Il s'éloigne, et, près d'un réverbère, croise deux blanchisseuses, qui venaient en sens inverse, un bras passé dans l'anse de leur panier. Leur attitude, leurs mouvements offrent, paraît-il, une déformation si exacte de ce que le peintre a fixé qu'il semble que le metteur en scène ait fait passer là, tout exprès, deux de ses modèles les plus familiers.

Renoir, aussi, avait été suivi par l'objectif avec ses mains contractées et le pinceau fixé au poignet par une courroie.

— C'est curieux, disait Renoir, un jour, devant Vuillard, j'ai revu le *Bal au Moulin de la Galette*, il est devenu bleu.

Alors, Vuillard, toujours très immobile me regarde et dit, entre les lèvres : — « Il n'a donc pas toujours été bleu. » Et, sur cette évocation, des remarques sur le métier de Renoir, sur la *matière*, dont il a toujours été préoccupé, qui l'a fait évoluer, la matière que tant de peintres négligent, ont négligée, se servant de couleurs dont ils ignoraient la fabrication, de mélanges dangereux. La matière qui a son importance, la première, sans doute, pour un tableau et qui lui permet de franchir les modes, les stades différents du goût et de la désaffection du public.

La vie de Renoir, entièrement, uniquement consacrée au travail, sa seule raison d'exister, M. Vuillard l'évoque, un instant, avec l'admiration réfléchie, modérée, de ce dont on fait l'éloge en le trouvant simple et naturel.

M. Vuillard, lui-même, n'a jamais cessé de consacrer ainsi son temps au travail, sans souci des profits et des honneurs. Monet n'ayant pas obtenu en temps promis, je ne sais quelle rosette demandée pour lui, par ses amis, Vuillard ne voulut pas recevoir la Légion d'honneur. Il ne l'a pas, il a toujours refusé de se laisser mettre sur une liste. Et ce n'est pas lui qui en parle! Quelques rares grands artistes demeurent ainsi secrets, défendus contre la publicité, après laquelle on voit courir les médiocres ou certains dévoyés, qui n'ont pas été sans quelque talent, à leurs débuts, mais qui l'ont perdu, —

tantôt en se moquant de leur travail et de leurs acheteurs, tantôt de leurs modèles.

***

ÉBAUCHES. — Il existe encore des gens de lettres, à Paris, non pas *gendelettres*, mais des individus que possède la passion des Lettres et qui leur consacrent le meilleur de la vie. Les *purs* ne sont point légion. Les *purs* ne forment jamais plus *légion*! Cependant, lorsqu'ils viennent à disparaître, ils trouvent des remplaçants — et leur espèce n'est heureusement pas près de s'éteindre encore.

Chez un jeune homme, l'enthousiasme se mélange aujourd'hui de préoccupations instantes et diverses. Le monde change. Mais, parmi ceux que l'on peut, sans leur manquer de respect, qualifier de *vétérans*, nous trouvons des figures ayant infiniment de relief. Je ne sais par quel caprice de l'imagination je rapproche, ce matin, mademoiselle Hélène Vacaresco et M. Lucien Descaves, qui sont, à leur manière, parmi ces amants de la littérature, ceux qu'un peintre pourrait fixer de cent traits divers.

M. Lucien Descaves évoque le vieux Paris, celui qui éleva des barricades et se plaint des gouvernements. Il a mauvais caractère et le cœur chaud. Après être resté dix ans sans paraître au déjeuner de l'Académie Goncourt, il revient y prendre sa place. Mais il ne partage pas, sur les candidats, l'opinion de la majorité. Nouvel esclandre. Il s'empourpre, il passe sa main dans ses cheveux, il gagne la porte, il l'ouvre, la claque et, aux yeux des reporters enivrés d'une telle aubaine, s'éloigne pour encore une fois dix ans!

... Mademoiselle Vacaresco, elle, reste à la table où elle s'est assise et qu'elle semble toujours présider, avec une sagesse qui ne cesse de planer, croirait-on, sur les sommets des Balkans. Sa myopie, semble-t-il, lui permet de ne voir que l'essentiel dans l'expression et de garder, pour les contours, les beautés et les vapeurs homériques. Elle tient le fil des conversations qui s'entre-croisent à travers les carafes et le couvert. Elle riposte à tout, tantôt le front levé vers l'autre côté de la table, l'autre rive de ce fleuve blanc, hérissé d'îlots de cristal

et de fruits, vers des êtres humains qu'elle ne fait que deviner, ce qui lui permet de leur conserver intégralement, toujours, leur personnalité. Tantôt, ellebaisse le front vers son assiette, les yeux errants sur une cuisine, dont elle discerne surtout les qualités au fumet et à la saveur. Mais, — qu'elle mange ou non, — par un prodige, elle ne cesse point de parler, et avec quelle sécurité sur l'avenir de la phrase qu'elle semblait commencer sans y avoir réfléchi.

Conversation éblouissante, servie par une mémoire prodigieuse, qui enchaîne les faits dans un ordre précis et harmonieux et les pousse vers des conclusions infaillibles. On pense, parfois, auprès d'elle, à une madame de Staël, qui aurait eu pour pères des navigateurs crétois, des philosophes de l'Hymette et des diplomates byzantins. Elle est un poète, qui a débuté, ce qui est assez rare, en jouant sur les marches d'un trône, le rôle brûlant et marmoréen des confidentes. Il passe parfois encore des beautés de reine de tragédie, sous le diadème de Bérénice, dans les silences d'Hélène Vacaresco.

Le poète de *Lueurs et Flammes*, siège à la Société des Nations où elle représente la Roumanie, depuis les premiers jours. Pour paraître à l'appel de son nom, l'après-midi de l'inauguration fameuse, elle avait arboré, sciemment, le chapeau le plus voyant, le plus clair qu'elle ait pu trouver. Elle ne voulait pas que l'on ignorât dans les tribunes qu'une femme était là. Elle me l'a raconté.

... M. Lucien Descaves ne quitte guère sa charmante maison de la rue de la Santé, qui fait penser aux romances de Béranger et d'Édouard Plouvier, que pour venir traverser, en courant ou tout comme, quelques cabinets de rédacteurs en chef ou secrétaires de rédaction.

Il exulte aujourd'hui... Il rit dans sa moustache batailleuse :

— Ah! ah! ah!

Vous croiriez que Méphisto s'est dissimulé dans le cartonnier voisin.

— Ah! ah! ah!

Le rire de Lucien Descaves est provoqué par la venue à la « chronique », de certains « jeunes », ceux qui vivaient des éditions de luxe, depuis 1922. Un volume de cinquante pages,

la collaboration de Dignimont — ou de Daragnès, leur assuraient quelques dizaines de mille francs, à chaque nouvelle production.

Mais les bibliophiles ont dû renoncer aux « éditions de luxe »! Encore une mode qui a passé. Le journalisme attire brusquement, depuis, ceux qui faisaient profession de le mépriser.

— Mais ils ne se doutent pas qu'il y faut de l'habitude, du *métier*! — s'écrie le fougueux chroniqueur. — Aussi, voyez ce qu'ils donnent : pas un alinéa, des colonnes comme des persiennes.

Et M. Descaves fait un geste, de haut en bas, pour nous mettre devant les yeux les rayons réguliers et parallèles d'un de ces volets à claire-voie, destinés à protéger des rayons du soleil.

Mais il part! Il est attendu. Il doit passer au *Journal*. Il va ce soir à la première de Stève Passeur, d'Achard ou de Jacques Deval. Les mots : *Théâtre, générale, première*, l'électrisent. Il prétend n'y connaître plus personne. Mais on l'y connaît!

Parfois, il voisine avec madame Henri de Régnier, qu'il amuse par sa gaminerie étincelante. Et puis il ajoute, pour faire un mot, avec une gentillesse qui ne permet pas de croire un instant à ce qu'il dit : — « On me demande pourquoi je vais au théâtre... Mais, mon cher ami, pour dormir, pardi! »

***

Guy Mazeline. — « L'auteur du Prix Goncourt *fait* « champion ». Il ne *fait* pas « homme de lettres », il *fait* « champion ».

La dame qui s'exprimait ainsi, pittoresquement, sur M. Guy Mazeline donnait plus de relief à une impression ressentie.

Ce robuste garçon, paisible, on l'imagine à la fin de quelque match, dans le Midi et même parmi les guardians. Il regarde en face et voit, pourrait-on dire, les choses *en clair*, comme on ne se tromperait guère en affirmant que d'autres ne les verront jamais qu'obscurément.

La lèvre supérieure est fine, le cil se recourbe. Il semble

l'un des solides personnages de ce *Royaume au bord de la mer*, qui précéda *les Loups* et qui est un fort beau roman, dans lequel les personnages et le décor se tiennent dans une harmonie parfaite. Les critiques, alors, l'avaient peu remarqué, évidemment. D'où l'utilité, quand même, de quelques-uns de ces prix de fin d'année, qui ont le tort d'être décernés tous à la fois, ce qui ôte aux lecteurs le loisir de faire un choix.

Guy Mazeline rédigeait, depuis quelques années, le *Palais*, dans un quotidien. C'est une école. Il part demain pour la Yougoslavie, chargé d'un de ces reportages dans lesquels l'envoyé d'un journal doit tout apprendre, — en cinq articles d'une colonne et demie, — à des gens spécialisés, qui n'ont plus la moindre teinture de rien et n'apprennent quelque chose qu'en parcourant des yeux le texte, de plus en plus desséché, d'un journal, entre les fleuves de la photographie.

Lorsque nous ouvrons, à l'étranger, la *Gazette de Lausanne*, par exemple, nous retrouvons, enfin, l'impression de lire des articles écrits pour des gens sensés, qui ont le temps de se recueillir, de commenter les faits et même de se demander où nous allons, nous, c'est-à-dire où va la France. Et leur amicale inquiétude pourrait, peut-être, nous faire réfléchir. Mais, comment réfléchiraient ces masses, qui ne cherchent dans leur journal qu'un résultat de match, un renseignement de bourse ou les détails des crimes les plus crapuleux?

Après avoir été invité à de nombreux repas pour fêter son Prix Goncourt, Guy Mazeline part pour la Yougoslavie. Il rapportera de son voyage des notes pittoresques et sobres; il sait interroger et voir. Mais, en France, plus de cent personnes savent-elles seulement ce qu'est et ce que pourrait devenir la fertile et rude Yougoslavie? Nous ignorons la richesse de ces champs de blé, — vert grenier, traversés par les carrioles peintes, les hommes aux guêtres bariolées, les femmes robustes, herseuses infatigables, métayères penchées sur les semailles et les récoltes. Tandis qu'au loin, vers quelque première excavation de vallée, des montagnards bistrés, armés, tiennent de secrets conciliabules.

***

La roue. — Pendant dix ans, quels amateurs n'ont point spéculé sur ce qu'ils aimaient ou prétendaient aimer. Antiquités grecques ou Louis-Philippardes, tableaux de toutes les écoles, manuscrits, livres, autographes, reliures, cristaux, jades, Extrême-Asie et Centre Afrique : on a spéculé, joué sur tout, escompté toutes les hausses, celle de l'Art nègre et celle des toiles, les plus surprenantes comme les moins agréables à considérer. Un arrêt avait été marqué, depuis un an. Sans doute, aimait-on moins la peinture ou les antiquités, les prix baissaient dans les ventes. Mais la confiance dans les ressources inépuisables de nos coffres ayant faibli, et la crainte de l'inflation surgissant dans quelques esprits, déjà tout remonte.

Les « amateurs » considèrent à nouveau leurs collections avec une vague tendresse. Elles sont redevenues *monnaie d'échange*. Les marchands retrouvent une part de leur hardiesse, aussitôt et de leur injuste sécurité.

Le Sage va regarder dans les musées — avec mesure et discernement — ce qui lui convient.

Et puis il rentre, dans une chambre nue, pour rêver à des chefs-d'œuvre, qu'il vaut mieux ne pouvoir jamais acquérir et dont l'évocation est, en tous cas, préférable à la possession de ces mauvaises choses sans véritable valeur, dont un goût variable, médiocre, insatiable, sot et impudent, remplit et vide inlassablement les maisons.

***

La demeure d'un ami. — Le ministre de Tchécoslovaquie à Paris, M. Stephen Ozuski, est un ami sûr de la France.

Les Tchécoslovaques, — nous dit-il, — sont des soldats entraînés et patriotes. Ils sont du nombre de ces peuples qu'on appelle *jeunes*, bien qu'en réalité, sous des maîtres et des noms divers, ils existent de longtemps, sinon de toujours. Mais leur individualité nouvelle leur confère les privilèges et aussi la vitalité de la jeunesse. Ils redeviennent *jeunes*, parce qu'ils ont évolué. Évoluer, avec la ferveur et l'intensité de

la jeunesse : c'est le contraire de ce qui se passe en France. Chez nous les partis se divisent et se détruisent.

Les Tchécoslovaques, unis aux Yougoslaves, dont les Tchèques eux-mêmes reconnaissent qu'ils sont les plus ardents soldats de l'Europe, des montagnards solides et irascibles, sont nos amis. Il faut parfois le répéter à la France, jadis beaucoup aimée et qui ressemble aux femmes dont la fidélité, pas plus que la jeunesse, n'est la plus sûre des qualités, mais qui croient encore que tous les égards leur sont dus.

M. Stephen Ozuski, lui, ne doute jamais de la France. J'ai le plaisir de le connaître depuis de longues années, déjà. Nous n'avons ni meilleur ami, ni meilleur avocat. Ce soir, après dîner, nous regardons la collection de tableaux modernes que le Ministre a rassemblée depuis dix ans. Elle ne compte que des œuvres françaises. M. Ozuski a décidé d'en remplir un jour une salle, qu'il offrira au musée de Prague, pour y faire mieux apprécier notre art. Cette collection n'a pas été conduite dans des buts de spéculation. Il n'en est pas de plus désintéressée. Sa conception même la rend émouvante. Son initiateur a voulu rassembler quelques époques les plus marquantes de peintres contemporains. Il prétend qu'en vingt ans la France seule a renouvelé le domaine de l'art et que ce qui fut produit de nouveau, depuis 1914, dans les autres pays, ne l'a été que par imitation et sous notre influence. Sans doute, après la guerre et jusqu'à la *crise*, les étrangers ont-ils pullulé, en effet, dans les ateliers de Montparnasse et des environs.

C'est à M. André Derain que M. Ozuski a demandé le portrait de madame Ozuski. C'est l'une des meilleures peintures de Derain. J'ai entendu l'artiste parler de cette toile et dire son admiration pour le charmant modèle, qui arrivait chaque jour, à deux heures précises, témoignant d'une égalité d'humeur et d'une conscience, que M. Derain, comme les autres peintres, trouvent rarement chez un modèle. Une draperie de satin rose enveloppe le buste, une rose plus colorée s'y épanouit. La chaude demi-teinte de la poitrine, la draperie vert sombre sur laquelle la tête se détache, forment une toile, dont on peut être assuré qu'elle vieillira bien.

Dufresne, magnifique coloriste, chercheur infatigable; Utrillo, avec une remarquable église de province, sous un

ciel léger; Vlaminck et des voiliers rudes, sur un ciel gris d'acier; Dunoyer de Segonzac et des arbres d'hiver, composent, avec quelques autres, une sélection peu commune et qui est bien susceptible de ramener à l'art contemporain des esprits trop timorés ou trop scolastiques.

Il est plaisant que cet ensemble, qui sera complété, se trouve réalisé par un étranger, qui voit les qualités de nos peintres, avec des yeux peut-être plus clairvoyants, plus *jeunes*, en effet, que ceux de la plupart des Français.

Des Allemands eussent fait un tout autre choix. Mais, à voir le nombre des tableaux français qui depuis plusieurs années sont revenus d'Allemagne sur notre marché, il est peut-être prudent de se demander jusqu'à quel point le sens de l'agiotage ne guide pas, presque toujours, ceux qui prétendent n'obéir qu'à leurs seuls sentiments artistiques.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.